

ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

DE GENEVE.

AVEC FIGURES.

TOME DIXIEME.

ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

DE GENEVE.

TOME DIXIEME.

CONTENANT : La découverte du Nouveau Monde : Fragmens d'Iphis, Tragédie : Ode, In nuptias Caroli Emmanuelis : Traduction : Le Verger des Charmettes : Epître à M. Bordes : Epître à M. Parizot : Enigme : Vers pour Madame de Fleurieu : Vers pour Mademoiselle Th. : Mémoire à son Excellence Mgr le Gouverneur : Mémoire à M. Boudet, Antonin : Lettres de J. J. Rousseau : Anecdotes pour servir à la vie de J. J. Rousseau : Opinion de J. J. Rousseau sur la Tragédie grecque : Lettre de M. Dorat aux Auteurs du Journal de Paris : Sentimens de reconnoissance d'une mere, adressés à l'ombre de Rousseau : Diverses Lettres sur J. J. Rousseau, &c.

A PARIS,

Chez DEFER DE MAISONNEUVE, Libraire, rue du Foin.

1791.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Les Pièces ſuivantes n'ont jamais été imprimées. Un heureux haſard nous les a procurées, & nous les donnons au Public, d'après les originaux, la plupart écrits de la main même de l'Auteur. Ces productions de ſa jeuneſſe paroîtront ſans doute inférieures à celles qui lui ont acquis depuis une ſi grande célébrité; mais telles qu'elles ſont, on les lira avec plaiſir, puiſqu'on y verra quelle étoit la première manière de voir & de ſentir de leur Auteur; & que peut-être il en ſortira quelques traits de lumière, qui feront connoître au Lecteur le vrai caractère de cet Homme, deve-

nu depuis ſi intéreſſant pour le Public.

Nota. On ſe propoſe de donner par Supplément les différens Ouvrages de M. ROUSSEAU, pour completter les Éditions, tant *in*-8. qu'en *in*-12.



LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE,

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

LE CACIQUE, de l'Isle de Guanahan, Conquérant d'une partie des Antilles.

DIGIZÉ, Épouse du Cacique.

CARIME, Princesse Amériquaine.

COLOMB, Chef de la Flotte Espagnole.

ALVAR, Officier Castillan.

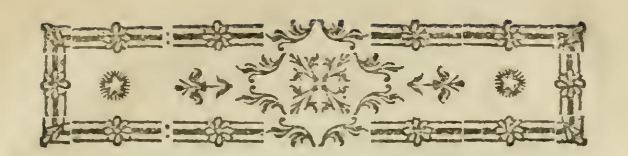
LE GRAND-PRÊTRE des Amériquains.

NOZIME, Amériquain.

Troupe de Sacrificateurs Amériquains.

Troupe d'Espagnols & Espagnoles de la Flotte.

La Scène est dans l'Isle de Guanahan.



LA DÉCOUVERTE
DU
NOUVEAU MONDE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la Forêt sacrée, où les Peuples de Guanahan venoient adorer leurs Dieux.

SCENE PREMIERE.

LE CACIQUE, CARIME.

LE CACIQUE.

SEULE en ces bois sacrés ! eh ! qu'y faisoit
Carime ?

CARIME.

Eh! quel autre que vous devroit le ſavoir mieux?
De mes tourmens ſecrets, j'importunois les
Dieux;
J'y pleurois mes malheurs; m'en faites-vous
un crime?

LE CACIQUE.

Loin de vous condamner, j'honore la vertu,
Qui vous fait, près des Dieux, chercher la
confiance,
Que l'effroi vient d'ôter à mon Peuple abattu.
Cent préſages affreux troublant notre aſſurance,
Semblent du Ciel annoncer le courroux:
Si nos crimes ont pu mériter ſa vengeance,
Vos vœux l'éloigneront de nous,
En faveur de votre innocence.

CARIME.

Quel fruit eſpérez-vous de ces détours honteux?
Cruel! vous inſultez à mon ſort déplorable.
Ah! ſi l'amour me rend coupable,
Eſt-ce à vous à blâmer mes feux?

LE CACIQUE.

Quoi! vous parlez d'amour en ces momens fu-
neſtes!
L'amour échauffe-t-il des cœurs glacés d'effroi?

CARIME.

Quand l'amour eſt extrême,
Craint-on d'autre malheur,
Que la froideur
De ce qu'on aime?
Si Digizé vous vantoit ſon ardeur,
Lui répondriez-vous de même?

LE CACIQUE.

Digizé m'appartient par des vœux éternels;
En partageant mes feux, elle a rempli mon Trône;
Et quand nous confirmons nos ſermens mutuels,
L'amour le juſtifie, & le devoir l'ordonne.

CARIME.

L'amour & le devoir s'accordent rarement:
Tour-à-tour, ſeulement, ils régnent dans une ame,
L'amour forme l'engagement;
Mais le devoir éteint la flamme.
Si l'hymen a pour vous des attraits ſi charmans,
Redoublez, avec moi, ſes doux engagemens:
Mon cœur conſent à ce partage:
C'eſt un uſage établi parmi nous.

LE CACIQUE.

Que me propoſez-vous, Carime? Quel langage!

CARIME.

Tu t'offenſes, cruel, d'un langage ſi doux;

Mon amour & mes pleurs excitent ton courroux.
Heureuſe Digizé, qu'au récit de mes larmes,
Tu vas triompher en ce jour !
Ah, ſi tes yeux ont plus de charmes,
Ton cœur a-t-il autant d'amour !

LE CACIQUE.

Ceſſez de vains regrets, votre plainte eſt injuſte :
Ici vos pleurs bleſſent mes yeux.
Carime, ainſi que vous, en cet aſyle auguſte,
Mon cœur a ſes ſecrets à révéler aux Dieux.

CARIME.

Quoi, Barbare ! au mépris tu joins enfin l'outrage !
Va, tu n'entendras plus d'inutiles ſoupirs ;
A mon amour trahi, tu préfères ma rage ;
Il faudra te ſervir au gré de tes deſirs.

LE CACIQUE.

Que ſon ſort eſt à plaindre !
Mais les fureurs n'obtiendront rien.
Pour un cœur, fait comme le mien,
Ses pleurs étoient bien plus à craindre.

SCENE II.

LE CACIQUE *seul.*

LIEU terrible, lieu révéré,
Séjour des Dieux de cet Empire,
Déployez, dans les cœurs, votre pouvoir sacré
Dieux, calmez un peuple égaré;
De ses sens effrayés dissipez le délire!
Ou, si votre Puissance enfin n'y peut suffire,
N'usurpez plus un nom vainement adoré.
Je me le cache en vain, moi-même je frissonne;
Une sombre terreur m'agite malgré moi.
Cacique malheureux, ta vertu t'abandonne;
Pour la première fois ton courage s'étonne;
La crainte & la frayeur se font sentir à toi.

Lieu terrible, lieu révéré,
Séjour des Dieux de cet Empire,
Déployez, dans les cœurs, votre pouvoir sacré:
Rassurez un peuple égaré;
De ses sens effrayés dissipez le délire
Ou, si votre Puissance, &c.
N'usurpez plus, &c.

Mais, quel est le sujet de ces craintes frivoles!
Les vains pressentimens d'un Peuple épouvanté

Les mugiſſemens des Idoles,
Ou l'aſpect effrayant d'un aſtre enſanglanté?
Ah! n'ai-je tant de fois enchaîné la victoire,
Tant vaincu de rivaux, tant obtenu de gloire,
Que pour la perdre enfin par de ſi foibles coups!
Gloire frivole, eh! ſur quoi comptons-nous!
Mais je vois Digizé, cher objet de ma flamme;
Tendre épouſe, ah! mieux que les Dieux,
L'éclat de tes beaux yeux
Ranimera mon ame.

SCENE III.

DIGIZÉ, LE CACIQUE.

DIGIZÉ.

SEIGNEUR, vos Sujets éperdus,
Saiſis d'effroi, d'horreur, cédent à leurs alarmes;
Et parmi tant de cris, de ſoupirs & de larmes,
C'eſt pour vous qu'ils craignent le plus.
Quel que ſoit le ſujet de leur terreur mortelle,
Ah, fuyons, cher époux, fuyons; ſauvons vos jours.
Par une crainte, hélas! qui menace leur cours,
Mon cœur ſent une mort réelle.

LE CACIQUE.

Moi, fuir! leur Cacique, leur Roi,
Leur père, enfin! L'espères-tu de moi,
Sur la vaine terreur dont ton esprit se blesse.
Moi, fuir! Ah, Digizé, que me proposes-tu!
Un cœur chargé d'une foiblesse,
Conserveroit-il ta tendresse
En abandonnant la vertu?
Digizé, je chéris le nœud qui nous assemble,
J'adore tes appas, ils peuvent tout sur moi;
Mais j'aime encor mon peuple autant que toi;
Et la vertu, plus que tous deux ensemble.

SCENE IV.

NOZIME, LE CACIQUE, DIGIZÉ.

NOZIME.

Par votre ordre, Seigneur, les Prêtres rassemblés,
Vont bientôt, en ces lieux, commencer le mystère.

LE CACIQUE.

Et les peuples?

NOZIME.

Toujours également troublés,
Tous tremblent au récit d'un mal imaginaire.
Ils disent qu'en ces lieux, des enfans du Soleil
Doivent bientôt descendre, en superbe appareil.
Tout tremble à leur nom seul ; & ces hommes terribles,
Affranchis de la mort, aux coups inaccessibles,
Doivent tout asservir à leur pouvoir fatal :
Trop fiers d'être immortels, leur orgueil sans égal,
Des Rois fait leurs sujets, des peuples leurs esclaves ;
Leurs récits effrayans étonnent les plus braves.
J'ai vainement cherché les auteurs insensés
De ces bruits...

LE CACIQUE.

Laissez-nous, Nozime ; c'est assez.

DIGIZÉ.

Grands Dieux ! Que produira cette terreur publique !
Quel sera ton destin, infortuné Cacique ?
Hélas ! ce doute affreux ne trouble-t-il que moi ?

LE CACIQUE.

Mon sort est décidé ; je suis aimé de toi.

Dieux puiſſans, Dieux jaloux de mon bonheur
ſuprême,
Des fiers Enfans du Ciel, ſecondez les projets:
Armez à votre gré la Terre, l'Enfer même;
Je puis braver & la foudre & vos traits.
Déployez contre moi votre injuſte vengeance;
J'en redoute peu les effets:
Digizé ſeule, en ſa puiſſance,
Tient mon bonheur & mes ſuccès.

Dieux puiſſans, Dieux jaloux de mon bonheur
ſuprême,
Des fiers Enfans du Ciel, ſecondez les projets:
Armez à votre gré la Terre, l'Enfer même;
Je puis braver & la foudre & vos traits.

DIGIZÉ.

Où vous emporte un excès de tendreſſe?
Ah! n'irritons point les Dieux:
Plus on prétend braver les Cieux,
Plus on ſent ſa propre foibleſſe.
Ciel, protecteur de l'innocence,
Eloigne nos dangers, diſſipe notre effroi.
Eh! des foibles humains qui prendra la défenſe,
S'ils n'oſent eſpérer en toi?
Du plus parfait amour, la flamme légitime
Auroit-elle offenſé tes yeux?
Ah! ſi des feux ſi purs devant toi ſont un crime,
Détruis la race humaine, & ne fais que des Dieux.

Ciel, protecteur de l'innocence,
Eloigne nos dangers, diſſipe notre effroi.
Eh! des foibles humains qui prendra la défenſe,
S'ils n'oſent eſpérer en toi?

LE CACIQUE.

Chère épouſe, ſuſpends d'inutiles alarmes:
Plus que de vains malheurs, tes pleurs me vont coûter.
Ai-je, quand tu verſes des larmes,
De plus grands maux à redouter?
Mais j'entends retentir les inſtrumens ſacrés,
Les Prêtres vont paroître:
Gardez-vous de laiſſer connoître
Le trouble auquel vous vous livrez.



SCENE V.

LE CACIQUE, LE GRAND-PRÊTRE, DIGIZÉ, *Troupe de Prêtres.*

LE GRAND-PRÊTRE.

C'EST ici le séjour de nos Dieux formidables ;
Ils rendent, en ces lieux, leurs arrêts redoutables:
Que leur présence en nous imprime nn saint respect :
Tout doit frémir à leur aspect.

LE CACIQUE.

Prêtres sacrés des Dieux, qui protégez ces Isles,
Implorez leur secours sur mon Peuple & sur moi.
Obtenez d'eux qu'ils bannissent l'effroi
Qui vient troubler ces lieux tranquiles.
Des présages affreux
Répandent l'épouvante :
Tout gémit dans l'attente
De cent maux rigoureux.
Par vos accens terribles,
Évoquez les destins :
Si nos maux sont certains,
Ils seront moins sensibles.

LE GRAND-PRÊTRE,

alternativement avec le Chœur.

Ancien du monde, Être des jours,
Sois attentif à nos prières.
Soleil, ſuſpends ton cours,
Pour éclairer nos myſtères.

LE GRAND-PRÊTRE.

Dieux, qui veillez ſur cet Empire,
Manifeſtez vos ſoins, ſoyez nos protecteurs.
Banniſſez de vaines terreurs,
Un ſigne ſeul vous peut ſuffire :
Le vil effroi peut-il frapper des cœurs
Que votre confiance inſpire ?

CHŒUR.

Ancien du monde, Être des jours,
Sois attentif à nos prières,
Soleil, ſuſpends ton cours,
Pour éclairer nos myſtères.

LE GRAND-PRÊTRE.

Conſervez à ſon Peuple un Prince généreux.
Que, de votre pouvoir, digne dépoſitaire,
Il ſoit heureux comme les Dieux ;
Puiſqu'il remplit leur miniſtère,
Et qu'il eſt bienſaiſant comme eux.

CHŒUR.

Ancien du monde, &c.

LE GRAND-PRÊTRE.

C'en eſt aſſez. Que l'on faſſe ſilence,
De nos titres ſacrés déployons la puiſſance.
Que vos ſublimes ſons, vos pas myſtérieux,
De l'avenir, ſouſtrait aux mortels curieux,
Dans mon cœur inſpiré, porte la connoiſſance.
Mais la fureur divine agite mes eſprits!
Mes ſens ſont étonnés, mes regards éblouis!
La nature ſuccombe aux efforts réunis
De ces ébranlemens terribles....
Non, des tranſports nouveaux affermiſſent mes ſens;
Mes yeux, avec effort, percent la nuit des tems..,
Ecoutez, du deſtin, les décrets inflexibles.
Cacique infortuné,
Tes exploits ſont flétris, ton regne eſt terminé.
Ce jour, en d'autres mains, fait paſſer ta puiſſance.
Tes Peuples aſſervis ſous un joug odieux,
Vont perdre, pour jamais, les plus chers dons des Cieux,
Leur liberté, leur innocence.
Fiers Enfans du ſoleil, vous triomphez de nous;
Vos arts, ſur nos vertus, vous donnent la victoire.
Craignez de payer cher nos maux & votre gloire.
Des nuages confus naiſſent de toutes parts...
Les ſiècles ſont voilés à mes foibles regards.

LE CACIQUE.

De vos arts menſongers, ceſſez les vains preſtiges.

Les Prêtres ſe retirent, après quoi l'on entend le Chœur ſuivant, derrière le Théatre.

CHŒUR derrière le Théatre.

O Ciel ! ô Ciel ! quels prodiges nouveaux !
Et quels monſtres aîlés paroiſſent ſur les eaux !

DIGIZÉ.

Dieux ! quels ſont ces nouveaux prodiges ?

CHŒUR derrière le Théatre.

O Ciel ! O Ciel ! &c.

LE CACIQUE.

L'effroi trouble les yeux de ce Peuple timide ;
Allons appaiſer ſes tranſports.

DIGIZÉ.

Seigneur, où courez-vous ! quel vain eſpoir vous guide ?
Contre l'arrêt des Dieux, que ſervent vos efforts !
Mais il ne m'entend plus, il fuit ! Deſtin ſévère,
Ah ! ne puis-je du moins, dans ma douleur amère,
Sauver un de ſes jours, au prix de mille morts.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre repréſente un Rivage entrecoupé d'arbres & de rochers. On voit, dans l'enfoncement, débarquer la Flotte Eſpagnole, au ſon des trompettes & des timbales.

SCENE PREMIERE.

COLOMB, ALVAR, TROUPE D'ESPAGNOLS ET D'ESPAGNOLES.

CHŒUR.

TRIOMPHONS, triomphons, ſur la terre & ſur l'onde,
Donnons des loix à l'Univers !
Notre audace, en ce jour, découvre un nouveau Monde,
Il eſt fait pour porter nos fers.

COLOMB, *tenant d'une main une epée nue; & de l'autre, l'étendard de Caſtille.*

Climats, dont à nos yeux s'enrichit la nature,
Inconnus aux humains, trop négligés des Cieux,
Perdez la liberté :
(Il plante l'Étendard en terre.)
Mais portez, ſans murmure,
Un joug encor plus précieux.
Chers Compagnons, jadis l'Argonaute timide
Éterniſa ſon nom, dans les champs de Colchos.
Aux rives de Gadès, l'impétueux Alcide
Borna ſa cóurſe & ſes travaux.
Un art audacieux, en nous ſervant de guide,
De l'immenſe Océan, nous a ſoumis les flots.
Mais qui célébrera notre Troupe intrépide,
A l'égal de tous ces Héros !
Célébrez ce grand jour, d'éternelle mémoire ;
Entrez, par les plaiſirs, au chemin de la gloire :
Que vos yeux enchanteurs brillent de toutes parts ;
De ce Peuple ſauvage, étonnez les regards.

CHŒUR.

Célébrons ce grand jour, d'éternelle mémoire ;
Que nos yeux enchanteurs brillent de toutes parts. *On danſe.*

ALVAR.

Fière Caſtille, étends par-tout tes loix,
Sur toute la nature, exerce ton empire;
Pour combler tes brillans exploits,
Un monde entier n'a pu ſuffire.
Maîtres des élémens, Héros dans les combats,
Répandons en ces lieux la terreur, le ravage:
Le Ciel en fit notre partage,
Quand il rendit l'abord de ces climats
Acceſſible à notre courage.

Fière Caſtille, &c.

Danſes guerrières.

UNE CASTILLANE.

Volez, Conquérans redoutables,
Allez remplir de grands deſtins:
Avec des armes plus aimables,
Nos triomphes ſont plus certains.
Qu'ici d'une gloire immortelle
Chacun ſe couronne à ſon tour:
Guerriers, vous y portez l'Empire d'Iſabelle,
Nous y portons l'Empire de l'Amour.
Volez, Conquérans, &c.

Danſes.

ALVAR & LA CASTILLANE.

Jeunes Beautés, Guerriers terribles,
Uniſſez-vous, ſoumettez l'Univers.

Si quelqu'un ſe dérobe à des coups invincibles ,
Par de beaux yeux qu'il ſoit chargé de fers.

COLOMB.

C'eſt aſſez exprimer notre allégreſſe extrême ;
Nous devons nos momens à de plus doux tranſ-ports.
Allons , aux habitans , qui vivent ſur ces bords ,
De leur nouveau deſtin , porter l'arrêt ſuprême.
Alvar , de nos vaiſſeaux , ne vous éloignez pas ;
Dans ces détours cachés , diſperſez vos ſoldats.
La gloire d'un Guerrier eſt aſſez ſatisfaite ,
S'il peut favoriſer une heureuſe retraite :
Allez ; ſi nous avons à livrer des combats ,
Il ſera bientôt temps d'illuſtrer votre bras.

CHŒUR.

Triomphons , triomphons , ſur la terre & ſur l'onde ;
Portons nos loix au bout de l'Univers :
Notre audace en ce jour découvre un nouveau monde :
Nous ſommes faits pour lui donner des fers.

SCENE II.

CARIME *ſeul.*

TRANSPORTS de ma fureur, amour, rage
funeſte,
Tyrans de la raiſon, où guidez-vous mes pas ?
C'eſt aſſez déchirer mon cœur, par vos combats,
Ha ! du moins éteignez un feu que je déteſte,
Par mes pleurs ou par mon trépas.
Mais je l'eſpère en vain, l'Ingrat y règne encore;
Ses outrages cruels n'ont pu me dégager.
Je reconnois toujours, hélas ! que je l'adore,
Par mon ardeur à m'en venger.

Tranſports de ma fureur, &c.

Mais que ſervent ces pleurs ? . . . Qu'elle pleure
elle-même.
C'eſt ici le ſéjour des Enfans du Soleil;
Voilà de leur abord le ſuperbe appareil;
Qu'y viens-je faire, hélas ! dans ma fureur
extrême ?
Je viens leur livrer ce que j'aime.
Pour leur livrer ce que je hais !
Oſes-tu l'eſpérer, infidelle Carime ?
Les Fils du Ciel ſont-ils faits pour le crime ?

Ils déteſteront tes forfaits.
Mais s'ils avoient aimé.... s'ils ont des cœurs
ſenſibles ;
Ah ! ſans doute ils le ſont, s'ils ont reçu le jour.
Le Ciel peut-il former des cœurs inacceſſibles
Aux tourmens de l'amour !

SCENE III.

ALVAR, CARIME.

ALVAR.

QUE vois-je ! Quel éclat ! Ciel ! Comment
tant de charmes
Se trouvent-ils en ces déſerts !
Que ſerviront ici la valeur & les armes !
C'eſt à nous d'y porter des fers.

CARIME, *en action ſe proſterne.*

Je ſuis encor, Seigneur, dans l'ignorance
Des hommages, qu'on doit....

ALVAR, *la retenant.*

J'en puis avoir reçus ;
Mais où brille votre préſence,
C'eſt à vous ſeule, qu'ils ſont dus.

CARIME.

Quoi donc ! refusez - vous, Seigneur, qu'on
vous adore ?
N'êtes-vous pas des Dieux !

ALVAR.

On ne doit adorer que vous seule, en ces lieux.
Au titre de héros nous aspirons encore.
Mais daignez m'instruire à mon tour,
Si mon cœur, en ce lieu sauvage,
Doit, en vous, admirer l'ouvrage
De la nature ou de l'amour ?

CARIME.

Vous séduisez le mien, par un si doux langage,
Je n'en attendois pas de tel en ce séjour.

ALVAR.

L'amour veut, par mes soins, réparer en ce jour,
Ce qu'ici vos appas ont de desavantage :
Ces lieux grossiers ne sont pas faits pour vous ;
Daignez nous suivre en un climat plus doux.
Avec tant d'appas en partage,
L'indifférence est un outrage
Que vous ne craindrez pas de nous.

CARIME.

Je ferai plus encore ; & je veux que cette Isle,
Avant la fin du jour, reconnoisse vos loix,

Les Peuples effrayés, vont d'asyle en asyle,
Chercher leur sûreté dans le fond de nos bois:
Le Cacique, lui-même, en d'obscures retraites,
A déposé ses biens les plus chéris.
Je connois les détours de ces routes secrètes,
Des otages si chers....

ALVAR.

Croyez-vous qu'à ce prix
Nos cœurs soient satisfaits d'emporter la victoire?
Notre valeur suffit, pour nous la procurer.
Vos soins ne serviroient qu'à ternir notre gloire,
Sans la mieux assurer.

CARIME.

Ainsi, tout se refuse à ma juste colère!

ALVAR.

Juste ciel, vous pleurez! ai-je pu vous déplaire?
Parlez, que falloit-il?....

CARIME.

Il falloit me venger.

ALVAR.

Quel indigne mortel a pu vous outrager?
Quel monstre a pu former ce dessein téméraire?

CARIME.

Le Cacique.

ALVAR.

ALVAR.

Il mourra : c'eſt fait de ſon deſtin.
Tous moyens ſont permis, pour punir une offenſe ;
Pour courir à la gloire il n'eſt qu'un ſeul chemin,
Il en eſt cent pour la vengeance :
Il faut venger vos pleurs & vos appas.
Mais mon zèle empreſſé n'eſt pas ici le maître :
Notre Chef, en ces lieux, va bientôt reparoître :
Je vais tout préparer, pour marcher ſur vos pas.

ENSEMBLE.

Vengeance, Amour, uniſſez-vous ;
Portez par-tout le ravage.
Quand vous animez le courage,
Rien ne réſiſte à vos coups.

ALVAR.

La colère en eſt plus ardente,
Quand ce qu'on aime eſt outragé.

CARIME.

Quand l'Amour en haine eſt changé,
La rage eſt cent fois plus puiſſante.

ENSEMBLE.

Vengeance, Amour, uniſſez-vous, &c.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théâtre change, & repréſente les appartemens du Cacique.

SCENE PREMIERE.

DIGIZÉ *ſeule.*

TOURMENS des tendres cœurs, terreurs, craintes fatales,
Triſtes preſſentimens, vous voilà donc remplis.
Funeſte trahiſon d'une indigne Rivale,
Noirs crimes de l'Amour, reſtez-vous impunis ?
Hélas ! dans mon effroi timide,
Je ne ſoupçonnois pas, cher & fidèle époux,
De quelle main perfide
Te viendroient de ſi rudes coups.
Je connois trop ton cœur; le ſort qui nous ſépare,
Terminera tes jours :
Et je n'attendrai pas qu'une main moins barbare,

Des miens vienne trancher le cours.

Tourmens des tendres cœurs, terreurs, craintes fatales, &c.

Cacique redouté, quand cette heureuſe rive,
Retentiſſoit par-tout de tes faits glorieux,
Qui t'eût dit qu'on verroit ton Epouſe captive
Dans le palais de tes Ayeux!

SCENE II.

DIGIZÉ, CARIME.

DIGIZÉ.

VENEZ-VOUS inſulter à mon ſort déplorable ?

CARIME.

Je viens partager vos ennuis.

DIGIZÉ.

Votre fauſſe pitié m'accable,
Plus que l'état même où je ſuis.

CARIME.

Je ne connois point l'art de feindre :
Avec regret, je vois couler vos pleurs.

Mon desespoir a causé vos malheurs ;
Mais mon cœur commence à vous plaindre ;
Sans pouvoir guérir vos douleurs.
Renonçons à la violence :
Quand le cœur se croit outragé,
A peine a-t-on puni l'offense,
Qu'on sent moins le plaisir que donne la vengeance,
Que le regret d'être vengé.

DIGIZÉ.

Quand le remède est impossible,
Vous regrettez les maux où vous me réduisez ;
C'est quand vous les avez causés,
Qu'il y falloit être sensible.

ENSEMBLE.

Amour, Amour, tes cruelles fureurs,
Tes injustes caprices,
Ne cesseront-ils point de tourmenter les cœurs ?
Fais-tu de nos supplices
Tes plus chères douceurs ?
Nos tourmens sont-ils tes délices ?
Te nourris-tu de nos pleurs ?

Amour, Amour, tes cruelles fureurs,
Tes injustes caprices,
Ne cesseront-ils point de tourmenter les cœurs !

CARIME.

Quel bruit ici ſe fait entendre !
Quels cris ! Quels ſons étincelans !

DIGIZÉ.

Du Cacique en fureur les tranſports violens...
Si c'étoit lui... Grands Dieux, qu'oſe-t-il entre-
prendre !
Le bruit redouble, hélas ! peut-être il va périr ;
Ciel ! juſte Ciel, daigne le ſecourir.

(*On entend des décharges de mouſqueterie, qui ſe mêlent au bruit de l'Orcheſtre.*)

ENSEMBLE.

Dieux ! quels fracas, quel bruit, quels éclats de
tonnerre !
Le Soleil irrité renverſe-t-il la terre !



SCENE III.

COLOMB, *ſuivi de quelques Guerriers*, DIGIZÉ, CARIME.

COLOMB.

C'EST aſſez. Epargnons de foibles ennemis;
Qu'ils ſentent leur foibleſſe avec leur eſclavage;
Avec tant de fierté, d'audace & de courage,
Ils n'en ſeront que plus punis.

DIGIZÉ.

Cruels! qu'avez-vous fait?... Mais, ô Ciel, c'eſt lui-même.



SCENE IV.

ALVAR, LE CACIQUE *desarmé* *& les Acteurs précédens.*

ALVAR.

Je l'ai surpris, qui, seul, ardent & furieux,
Cherchoit à pénétrer jusqu'en ces mêmes lieux.

COLOMB.

Parle, que voulois-tu dans ton audace extrême?

LE CACIQUE.

Voir Digizé, t'immoler, & mourir.

COLOMB.

Ta barbare fierté ne peut se démentir :
Mais, réponds, qu'attends-tu de ma juste colère ?

LE CACIQUE.

Je n'attends rien de toi; va, remplis tes projets :
Fils du Soleil, de tes heureux succès,
Rends graces aux foudres de ton Père,
Dont il t'a fait dépositaire.

Sans ces foudres brûlans, ta Troupe en ces climats
N'auroit trouvé que le trépas.

COLOMB.

Ainſi donc ton arrêt eſt dicté par toi-même.

CARIME.

Calmez votre colère extrême;
Accordez aux remords prêts à me déchirer,
De deux tendres Époux la vie & la couronne;
J'ai fait leurs maux, je veux les réparer;
Ou, ſi votre rigueur l'ordonne,
Avec eux je veux expirer.

COLOMB.

Daignent-ils recourir à la moindre prière?

LE CACIQUE.

Vainement ton orgueil l'eſpère,
Et jamais mes Pareils n'ont prié que les Dieux.

CARIME *à Alvar.*

Obtenez ce bienfait, ſi je plais à vos yeux.

CARIME, ALVAR, DIGIZÉ.

Excuſez deux Époux, deux Amans trop ſenſibles;
Tout leur crime eſt dans leur amour.
Ah! ſi vous aimiez un jour,
Voudriez-vous, à votre tour
Ne rencontrer que des cœurs inflexibles!

CARIME.

Ne vous rendrez-vous point ?

COLOMB.

Allez, je ſuis vaincu.
Cacique malheureux, remonte ſur ton Trône.
(*On lui rend ſon épée.*)
Reçois mon amitié, c'eſt un bien qui t'eſt dû.
Je ſonge, quand je te pardonne,
Moins à leurs pleurs qu'à ta vertu.
(*A Carime.*)
Pour ces triſtes climats la vôtre n'eſt pas née ;
Senſible aux feux d'Alvar, daignez les couronner :
Venez montrer l'exemple à l'Eſpagne étonnée,
Quand on pourroit punir, de ſavoir pardonner.

LE CACIQUE.

C'eſt toi qui viens de le donner ;
Tu me rends Digizé, tu m'as vaincu par elle :
Tes armes n'avoient pû dompter mon cœur rebelle,
Tu l'as ſoumis par tes bienfaits ;
Sois ſûr, dès cet inſtant, que tu n'auras jamais
D'ami plus empreſſé, de ſujet plus fidele.

COLOMB.

Je te veux pour ami, ſois ſujet d'Iſabelle.

Vante-nous déformais ton éclat prétendu ;
Europe ; en ce climat fauvage
On éprouve autant de courage,
On y trouve plus de vertu.
O vous, que, des deux bouts du Monde,
Le deftin raffemble en ces lieux,
Venez, Peuples divers, former d'aimables jeux:
Qu'à vos concerts l'écho réponde :
Enchantez les cœurs & les yeux.
Jamais une plus digne fête,
N'attira vos regards.
Nos jeux font les enfans des arts,
Et le Monde en eft la conquête.
Hâtez-vous, accourez, venez de toutes parts.
O vous, que, des deux bouts du Monde,
Le deftin raffemble en ces lieux,
Venez former d'aimables jeux.

SCENE V.

Les Acteurs précédens ; Peuples Efpagnols & Américains.

CHŒUR.

ACCOURONS, accourons, formons d'aimables jeux.

Qu'à nos concerts l'écho réponde,
Enchantons les cœurs & les yeux.

UN AMÉRIQUAIN.

Il n'eſt point de cœur ſauvage
Pour l'Amour;
Et dès qu'on s'engage,
En ce ſéjour,
C'eſt ſans partage.
Point d'autres plaiſirs
Que de douces chaînes;
Nos uniques peines
Sont nos vains deſirs,
Quand des inhumaines
Cauſent nos ſoupirs.

Il n'eſt point, &c.

UNE ESPAGNOLE.

Voguons,
Parcourons
Les ondes,
Nos plaiſirs auront leur tour.
Découvrir
De nouveaux Mondes,
C'eſt offrir
De nouveaux myrthes à l'amour.
Plus loin que Phœbus n'étend
Sa carrière;

Plus loin qu'il ne répand
Sa lumière,
L'amour fait ſentir ſes feux.
Soleil, tu fais nos jours, l'Amour les rend heureux.

Voguons, &c.

CHŒUR.

Répandons dans tout l'Univers,
Et nos tréſors & l'abondance;
Uniſſons par notre alliance
Deux Mondes ſéparés par l'abyme des mers.

Fin du troiſième & dernier Acte.

AIR ajoûté à la Fête du troiſième Acte.

DIGIZÉ.

TRIOMPHE, Amour, regne en ces lieux:
Retour de mon bonheur, doux tranſport de ma flamme,
Plaiſirs charmans, plaiſirs des Dieux,
Enchantez, enivrez mon ame;
Coulez, torrens délicieux.
Fille de la Vertu, Tranquillité charmante,
Tu n'exclus point des cœurs l'aimable volupté:
Les doux plaiſirs font la félicité,
Mais c'eſt toi qui la rend conſtante.

FRAGMENS

D'IPHIS,

TRAGÉDIE.

Pour l'Académie Royale de Musique.

ACTEURS.

ORTULE, Roi d'Élide.

PHILOXIS, Prince de Mycènes.

ANAXARETTE, fille du feu Roi d'Élide.

ÉLISE, Princeſſe de la Cour d'Ortule.

IPHIS, Officier de la Maiſon d'Ortule.

ORANE, Suivante d'Éliſe.

UN CHEF des Guerriers de Philoxis.

CHŒUR de Guerriers.

CHŒUR de la ſuite d'Anaxarette.

CHŒUR de Dieux & de Déeſſes.

CHŒUR de Sacrificateurs & de Peuples.

CHŒUR de Furies danſantes.

IPHIS,

TRAGÉDIE.

Le Théâtre repréſente un Rivage, &, dans le fond, une Mer couverte de Vaiſſeaux.

SCENE PREMIERE.

ÉLISE, ORANE.

ORANE.

PRINCESSE, enfin, votre joie eſt parfaite;
Rien ne troublera plus vos feux.
Philoxis de retour, Philoxis amoureux,
Vient d'obtenir du Roi la main d'Anaxarette;
Elle conſent ſans peine à ce choix glorieux;
L'aſpect d'un Souverain, puiſſant, victorieux,
Efface dans ſon cœur la plus vive tendreſſe:
Le trop conſtant Iphis n'eſt plus rien à ſes yeux;
La ſeule grandeur l'intéreſſe.

ÉLISE.

En vain tout paroît conſpirer
A favoriſer ma flamme;
Je n'oſe point encor, cher Orane, eſpérer,
Qu'il devienne ſenſible aux tourmens de mon ame:
Je connois trop Iphis, je ne puis m'en flatter.
Son cœur eſt trop conſtant, ſon amour eſt trop tendre:
Non, rien ne pourra l'arrêter;
Il ſaura même aimer, ſans pouvoir rien prétendre.

ORANE.

Eh quoi! vous penſeriez qu'il oſât refuſer
Un cœur qui borneroit les vœux de cent Monarques?

ÉLISE.

Hélas! il n'a déja que trop ſû mépriſer
De mes feux les plus tendres marques.

ORANE.

Pourroit-il oublier ſa naiſſance, ſon rang,
Et l'éclat dont brille le ſang
Duquel les Dieux vous ont fait naître.

ÉLISE.

Quels que ſoient les Aïeux dont il a reçu l'être,

Iphis ſait mériter un plus illuſtre ſort;
Et par un courageux effort,
Se frayer le chemin d'une Cour plus brillante.
Ses aimables vertus, ſa valeur éclatante,
Ont ſû lui captiver mon cœur;
Je me ferois honneur
D'une ſemblable foibleſſe,
Si, pour répondre à mon ardeur,
L'Ingrat employoit ſa tendreſſe:
Mais, peu touché de ma grandeur,
Et moins encor de mon amour extrême,
Il a beau ſavoir que je l'aime,
Je n'en ſuis pas mieux dans ſon cœur.
Il oſe ſoupirer pour la fille d'Ortule;
Elle-même juſqu'à ce jour,
A ſû partager ſon amour;
Et malgré ſa fierté, malgré tout ſon ſcrupule,
Je l'ai vû s'attendrir & l'aimer à ſon tour.
Seule, de ſon ſecret je tiens la confidence;
Elle m'a fait l'aveu de leurs plus tendres feux.
Oh! qu'une telle confiance
Eſt dure à ſupporter pour mon cœur amoureux!

ORANE.

Quel que ſoit l'excès de ſa flamme,
Elle briſe aujourd'hui les nœuds les plus char-
mans.
Si l'Amour régnoit bien dans le fond de ſon ame,

Oublieroit-elle ainſi les vœux & les ſermens ?
Laiſſez agir le tems, laiſſez agir vos charmes.
Bientôt Iphis, irrité des mépris
De la Beauté dont ſon cœur eſt épris,
Va vous rendre les armes.

AIR.

Pour finir vos peines,
Amour va lancer ſes traits.
Faites briller vos attraits ;
Formez de douces chaînes.
Pour finir vos peines,
Amour va lancer ſes traits.

ÉLISE.

Orane, malgré moi la crainte m'intimide.
Hélas ! je ſens couler mes pleurs.
Iphis, que tu ſerois perfide,
Si, ſans les partager, tu voyois mes douleurs !
Mais c'eſt aſſez tarder ; cherchons Anaxarette.
Philoxis, en ces lieux, lui prépare une fête,
Je dois l'accompagner. Orane, ſuivez-moi.



SCENE II.

IPHIS *seul.*

AMOUR, que de tourmens j'endure sous ta loi !
Que mes maux sont cruels ; que ma peine est extrême !
Je crains de perdre ce que j'aime ;
J'ai beau m'assurer sur son cœur,
Je sens, hélas ! que son ardeur
M'est une trop foible assurance,
Pour me rendre mon espérance.

Je vois déja, sur ce rivage
Un Rival orgueilleux, couronné de lauriers,
Au milieu de mille guerriers,
Lui présenter un doux hommage :
En cet état, ose-t-on refuser
Un Amant tout couvert de gloire ?
Hélas ! je ne puis accuser
Que sa grandeur & sa victoire !
De funestes pressentimens
Tour-à-tour dévorent mon ame ;
Mon trouble augmente à tous momens.
Anaxarette... Dieux !... trahiriez-vous ma flamme ?

AIR.

Quel prix de ma conſtante ardeur,
Si vous deveniez infidelle !
Éliſe étoit charmante & belle,
J'ai cent fois refuſé ſon cœur.
Quel prix de ma conſtante ardeur,
Si vous deveniez infidelle !



SCENE III.

LE ROI, PHILOXIS.

LE ROI.

PRINCE, je vous dois aujourd'hui
L'éclat dont brille la Couronne;
Votre bras eſt le ſeul appui
Qui vient de raſſurer mon Trône:
Vous avez terraſſé mes plus fiers Ennemis;
Tout parle de votre victoire.
Des Sujets révoltés vouloient ternir ma gloire,
Votre valeur les a ſoumis:
Jugez de la grandeur de ma reconnoiſſance,
Par l'excès du bienfait que j'ai reçu de vous.
Vous poſſédez déja la ſuprême puiſſance;
Soyez encor heureux époux.
Je diſpoſe d'Anaxarette;
Ortule, en expirant, m'en laiſſa le pouvoir.
Philoxis, ſi ſa main peut flatter votre eſpoir,
A former cet hymen aujourd'hui je m'apprête.

PHILOXIS.

Que ne vous dois-je point, Seigneur!

Que mes plaiſirs ſont doux , qu'ils ſont remplis
de charmes !
Ah ! l'heureux ſuccès de mes armes,
Eſt bien payé par un ſi grand bonheur !

AIR.

Tendre Amour , aimable eſpérance ,
Régnez à jamais dans mon cœur.
Je vois recompenſer la plus parfaite ardeur;
Je reçois aujourd'hui le prix de ma conſtance.
Ce que j'ai ſenti de ſouffrance ,
N'eſt rien auprès de mon bonheur.
Tendre Amour , aimable eſpérance ,
Régnez à jamais dans mon cœur :
Je vais poſſéder ce que j'aime ;
Ah ! Philoxis eſt trop heureux !

LE ROI.

Je ſens une joie extrême,
De pouvoir combler vos vœux.

ENSEMBLE.

La paix ſuccède aux plus vives allarmes ;
Livrons-nous aux plus doux plaiſirs ;
Goûtons, goûtons-en tous les charmes ;
Nous ne formerons plus d'inutiles deſirs.

LE ROI.

La Gloire a couronné vos armes,

Et l'Hymen, en ce jour, couronne vos ſoupirs.

ENSEMBLE.

La paix ſuccède, &c.

LE ROI.

Prince, je vais, pour cet ouvrage,
Tout préparer dès ce moment :
Vous allez être heureux amant,
C'eſt le fruit de votre courage.

PHILOXIS.

Et moi, pour annoncer en ces lieux mon bonheur,
Allons ſur mes vaiſſeaux, triomphant & vainqueur,
Des dépouilles de ma conquête
Faire un hommage aux pieds d'Anaxarette.



SCENE IV.

ANAXARETTE *seule.*

AIR.

JE cherche en vain à dissiper mon trouble,
Non, rien ne sauroit l'appaiser;
J'ai beau m'y vouloir opposer,
Malgré moi, ma peine redouble.
Enfin il est donc vrai, j'épouse Philoxis,
Et j'ai pu consentir à trahir ma tendresse !
C'est inutilement que mon cœur s'intéresse
Au bonheur de l'aimable Iphis.
Falloit-il, Dieux puissans, qu'une si douce flamme,
Dont j'attendois tout mon bonheur,
N'ait pu passer jusqu'en mon ame
Sans offenser ma gloire & mon honneur !

Je cherche en vain, &c.

Je sens encore tout mon amour,
Quoique, pour l'étouffer, l'ambition m'inspire;
Et je m'apperçois trop, qu'à leur tour,
Mes yeux versent des pleurs, & que mon cœur soupire.

Mais

Mais quoi, pourrois-je balancer ?
Pour deux objets, puis-je m'intéreſſer ?
L'un eſt Roi triomphant, l'autre amant ſans naiſſance :
Ah ! ſans rougir je ne puis y penſer ;
Et j'en ſens trop la différence,
Pour oſer encore héſiter !
Non, ſachons mieux nous acquitter
Des loix que la gloire m'impoſe.
Régnons, mon rang ne me propoſe
Qu'une couronne à ſouhaiter ;
Et je ne ſerois plus digne de la porter,
Si je deſirois autre choſe.



SCENE V.

ÉLISE, ANAXARETTE.

Suite d'Anaxarette, qui entre avec Élise.

ÉLISE.

PHILOXIS eſt enfin de retour en ces lieux :
Il ramène, avec lui, l'amour & la victoire ;
Et cet Amant, comblé de gloire,
En vient faire hommage à vos yeux.
Ces vaiſſeaux triomphans, autour de ce rivage,
Semblent annoncer ſes exploits.
Nos Ennemis vaincus, & ſoumis à nos loix,
Sont des preuves de ſon courage.
Princeſſe, dans cet heureux jour,
Vous allez partager l'éclat qui l'environne :
Qu'avec plaiſir on porte une Couronne,
Quand on la reçoit de l'amour !

ANAXARETTE.

Je ſens l'excès de mon bonheur extrême,
Et je vois accomplir mes plus tendres deſirs.
Hélas ! que ne puis-je, de même,
Voir finir mes tendres ſoupirs !

On entend des trompettes & des timballes derriere le Théâtre.

Mais qu'entends-je ? quel bruit de guerre
Vient en ces lieux frapper les airs ?

ÉLISE.

Quels ſons harmonieux ! quels éclatans concerts !

ENSEMBLE.

Ciel ! quel auguſte aſpect paroît ſur cette terre ?

SCENE VI.

Ici quatre Trompettes paroiſſent ſur le Théâtre, ſuivis d'un grand nombre de Guerriers vêtus magnifiquement.

ANAXARETTE, ÉLISE, *Suite d'Anaxarette, Chef des Guerriers, Chœur de Guerriers.*

LE CHEF *des Guerriers, à Anaxarette.*

RECEVEZ, aimable Princeſſe,
L'hommage d'un Amant tendre & reſpectueux.
C'eſt de ſa part, que dans ces lieux

Nous venons vous offrir ſes vœux & ſa richeſſe.

(*En cet endroit, on voit entrer, au ſon des trompettes, pluſieurs Guerriers vêtus légérement, qui portent des préſens magnifiques, à la fin deſquels eſt un beau trophée ; ils forment une marche, & vont, en danſant, offrir leurs préſens à la Princeſſe, pendant que le Chef des Guerriers chante*).

LE CHEF *des Guerriers.*

Régnez à jamais ſur ſon cœur,
Partagez ſon amour extrême,
Et que de ſa flamme même
Puiſſe naître votre ardeur !
Et vous, Guerriers, chantons l'heureuſe chaîne
Qui va couronner nos vœux ;
Honorons notre Souveraine ;
Sous ſes loix vivons ſans peine :
Soyons à jamais heureux.

CHŒUR des Guerriers.

Chantons, chantons l'heureuſe chaîne
Qui va couronner nos vœux ;
Honorons notre Souveraine ;
Sous ſes loix vivons ſans peine ;
Soyons à jamais heureux.

ÉLISE.

Jeunes cœurs en ce séjour,
Rendez-vous, sans plus attendre;
Craignez d'irriter l'Amour.
Chaque cœur doit à son tour
Devenir amoureux & tendre.
On veut en vain se défendre,
Il faut aimer un jour.



IN NUPTIAS

CAROLI EMANUELIS,

INVICTISSIMI

SARDINIÆ REGIS,

DUCIS SABAUDIÆ, &c.

ET

REGINÆ AUGUSTISSIMÆ

ELISABETHÆ.

ODE.

ERGO nunc vatem, mea Muſa, Regi
Plectra juſſiſti nova dedicare?
Ergo da magnum celebrare digno
Carmine Regem.

Inter Europæ populos furorem
Impius Belli Deus excitârat,
Omnis armorum ſtrepitu fremebat
Itala Tellus.

Interim cæco latitant ſub antro,
Mœſta pax diros hominum tumultus
Audit, undanteſque videt recenti
Sanguine campos.

Cernit Heroem procul æſtuantem
Carolum agnoſcit ſpoliis onuſtum;
Diva ſuſpirans adit, atque mentem
Flectere tentat.

Te quid armorum juvat, inquit, horror?
Parce jam victis, tibi parce, Princeps,
Ne caput ſacrum per aperta Belli
Mitte pericla.

Te diu Mavors ferus occupavit,
Teque palmarum ſeges ampla ditat
Nunc pius Pacem cole, mitiores
Concipe ſenſus.

Ecce divinam ſuper Puellam
Præmium pacis, tibi deſtinârunt
Sanguinem Regum, Lotharæque clarans
Stemmate gentis.

Scilicet tantum meruere munus
Regiæ dotes, amor unus æqui,

Sanctitas morum, pietasque castæ
Hospita mentis.

Paruit Princeps monitis Deorum,
Ergo festina generosa virgo,
Nec Soror, nec te lachrymis moretur
Anxia Mater.

Montium nec te nive candidorum
Terreat surgens super astra moles,
Se tibi sensim juga celsa prono
Culmine sistent.

Cernis? ô! quanta speciosa pompa
Ambulat, currum teneri lepôres
Ambiunt, Sponsæ sedet & modesto
Gratia vultu.

Rex ut attentâ bibit aure famam
Splendidâ latè comitatus aulâ,
Ecce confestim volat inquieto
Raptus amore.

Qualis in Cœlo radiis coruscans
Vulgus astrorum tenebris recondit
Phœbus, augusto micat inter omnes
Lumine Princeps.

Carole, Heroum generose sanguis,
Quâ lyrâ, vel quo satis ore possim
Mentis excelsæ titulos, & ingens
Dicere pectus.

Nempe magnorum meditans Avorum
Facta, quos virtus sua consecravit,
Arte quæ Cœlum meruêre, Cœlum
Scandere tendis.

Clara seu bello referas Trophæa,
Seu colas artes placidus quietas,
Mille te monstrant monumenta magnum
Inclyta Regem.

Venit, ô! festos geminate plausus,
Venit optanti data Diva terræ,
Blanda quæ tandem populis revexit
Otia venit.

Hujus adventu, fugiente brumâ,
Omnis Aprili via ridet herbâ,
Floribus spirant, viridique lucent
Gramine campi.

Protinus pagis bene feriatis
Exeunt læti Proceres, Coloni;

Obviam passim tibi corda currunt
Regia Conjux.

Aspicis? Crebrâ crepitante flammâ
Ignis ut cunctas simulat figuras!
Ut fugat noctem! riguis ut æther
Depluit astris!

Audiunt colles, & opaca longè
Colla submittunt trepidæque circum
Contremunt pinus, iteratque voces
Alpibus Echo.

Vive ter centum, bone Rex, per annos!
Sic thori Consors bona, vive! Vestium
Vivat æternum genus, & Sabandis
Imperet annis.

Offerebat Regi, &c.

JOHANNES PUTHOD, Canonicus Rupensis.



TRADUCTION.

Muse, vous exigez de moi, que je consacre au Roi de nouveaux Chants ; inspirez-moi donc des vers, dignes d'un si grand Monarque.

Le terrible Dieu des Combats avoit semé la discorde entre les Peuples de l'Europe ; toute l'Italie retentissoit du bruit des armes, pendant que la triste Paix entendoit, du fond d'un antre obscur les tumultes furieux excités par les humains, & voyoit les campagnes inondées de nouveaux flots de sang. Elle distingue de loin un Héros enflammé par sa valeur ; c'est Charles qu'elle reconnoît, chargé de glorieuses dépouilles. La Déesse l'aborde en soupirant, & tâche de le fléchir par ses larmes.

PRINCE, lui dit-elle, quels charmes trouvez-vous dans l'horreur du carnage? Épargnez des Ennemis vaincus; épargnez-vous vous-même; & n'exposez plus votre Tête sacrée a de si grands périls; le cruel Mars vous a trop longtemps occupé. Vous êtes chargé d'une ample moisson de Palmes. Il est temps desormais que la Paix ait part à vos soins, & que vous livriez votre cœur à des sentimens plus doux. Pour le prix de cette Paix, les Dieux vous ont destiné une jeune & divine Princesse du sang des Rois, illustre par tant de Héros que l'auguste Maison de Lorraine a produits, & qu'elle compte parmi ses Ancêtres. Un si digne présent est la récompense de vos vertus royales, de votre amour pour l'équité, de la sainteté de vos mœurs, & de cette douce humanité, si naturelle à votre ame pure.

Le Monarque acquieſce aux exhortations des Dieux. Hâtez-vous, généreuſe Princeſſe ; ne vous laiſſez point retarder par les larmes d'une Sœur & d'une Mère affligée. Que ces monts couverts de neige, dont le ſommet ſe perd dans les Cieux, ne vous effrayent point. Leurs cimes élevées s'abaiſſeront pour favoriſer votre paſſage.

Voyez avec quel cortège brillant marche cette charmante Épouſe, les Grâces environnent ſon char, & ſon viſage modeſte eſt fait pour plaire.

Cependant le Roi écoute avec empreſſement tous les éloges que répand la Renommée. Il part, accompagné d'une Cour pompeuſe. Il vole, emporté par l'impatience de ſon amour. Tel que l'éclatant Phœbus efface dans le Ciel, par la vivacité de ſes rayons,

la lumière des autres astres ; ainsi brille cet auguste Prince au milieu de tous ses Courtisans.

CHARLES, généreux sang des Héros, quels accords assez sublimes, quels vers assez majestueux pourrai-je employer, pour chanter dignement les vertus de ta grande Ame, & l'intrépidité de ta Valeur. Ce sera, grand Prince, en méditant sur les hauts faits de tes magnanimes Ayeux, que leur vertu a consacrés ; car tu cours à la gloire par le même chemin qu'ils ont pris pour y parvenir.

SOIT que tu remportes de la guerre les plus glorieux trophées, & qu'en paix tu cultives les beaux-arts, mille monumens illustres témoignent la grandeur de ton règne.

MAIS redoublez vos chants d'allé-

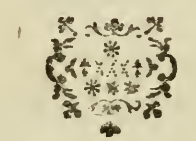
greſſe ; je vois arriver cette Reine divine que le Ciel accorde à nos vœux : Elle vient ; c'eſt elle qui a ramené de doux loiſirs parmi les peuples. A ſon abord l'hiver fuit, toutes les routes ſe parent d'une herbe tendre ; les champs brillent de verdure, & ſe couvrent de fleurs. Auſſi-tôt les Maîtres & les Serviteurs quittent leur labourage, & accourent pleins de joie. Royale Épouſe, les cœurs volent de toutes parts au-devant de vous.

VOYEZ comment, au milieu des torrens d'une flamme bruyante, le feu prend toutes ſortes de figures ! Voyez fuir la Nuit ; voyez cette pluie d'Aſtres, qui ſemblent ſe détacher du Ciel !

LE bruit ſe fait entendre dans les montagnes, & paſſe bien loin au deſſus de leurs cimes maſſives ; les ſapins d'alentour étonnés en frémiſſent, &

les échos des Alpes en redoublent le retentiſſement.

VIVEZ, bon Roi, parcourez la plus longue carrière! vivez de même, digne Épouſe! que votre Poſtérité vive éternellement & donne ſes loix à la Savoie!



LE VERGER

DES

CHARMETTES.

Rara domus tenuem non aſpernatur amicum :
Raraque non humilem calcat faſtoſa clientem.

AVERTISSEMENT.

J'AI eu le malheur autrefois de refuſer des Vers à des Perſonnes que j'honorois, & que je reſpectois infiniment, parce que je m'étois deſormais interdit d'en faire. J'oſe eſpérer cependant, que ceux que je publie aujourd'hui ne les offenſeront point; & je crois pouvoir dire, ſans trop de rafinement, qu'ils ſont l'ouvrage de mon cœur, & non de mon eſprit. Il eſt même aiſé de s'appercevoir, que c'eſt un enthouſiaſme impromptu, ſi je puis parler ainſi, dans lequel je n'ai guères ſongé à briller. De fréquentes répétitions dans les penſées, & même dans les tours, & beaucoup de négligence dans la

diction, n'annonce pas un homme fort empreſſé de la gloire d'être un bon Poète. Je déclare de plus, que ſi l'on me trouve jamais à faire des vers galans, où de ces ſortes de belles choſes, qu'on appelle des jeux d'eſprit, je m'abandonne volontiers à toute l'indignation que j'aurois mérité.

IL faudroit m'excuſer auprès de certaines gens, d'avoir loué ma Bienfaitrice, & auprès des Perſonnes de mérite, de n'en avoir pas aſſez dit de bien : le ſilence que je garde à l'égard des premiers n'eſt pas ſans fondement : quant aux autres, j'ai l'honneur de les aſſurer, que je ſerai toujours infiniment ſatisfait de m'entendre faire le même reproche.

Il eſt vrai, qu'en félicitant Madame de W*** ſur ſon penchant à faire du bien, je pouvois m'étendre ſur beaucoup d'autres vérités, non moins honorables pour elle. Je n'ai point prétendu d'être ici un Panégyriſte, mais ſimplement un homme ſenſible & reconnoiſſant, qui s'amuſe à décrire ſes plaiſirs.

On ne manquera pas de s'écrier : Un Malade faire des Vers ! un homme à deux doigts du tombeau ! C'eſt préciſément pour cela que j'ai fait des Vers. Si je me portois moins mal, je me croirois comptable de mes occupations au bien de la Société ; l'état où je ſuis ne me permet de travailler

qu'à ma propre ſatisfaction. Combien de gens, qui regorgent de biens & de ſanté, ne paſſent pas autrement leur vie entière ! Il faudroit auſſi ſavoir, ſi ceux qui me feront ce reproche, ſont diſpoſés à m'employer à quelque choſe de mieux.



LE VERGER
DES CHARMETTES.

VERGER, cher à mon cœur, ſéjour de l'innocence ;
Honneur des plus beaux jours, que le Ciel me diſpenſe :
Solitude charmante, aſyle de la paix,
Puiſſé-je, heureux Verger, ne vous quitter jamais !

O jours délicieux coulés ſous vos ombrages !
De Philomèle en pleurs, les languiſſans ramages ;
D'un ruiſſeau fugitif, le murmure flatteur
Excitent, dans mon ame, un charme ſéducteur.
J'apprends, ſur votre émail, à jouir de la vie :
J'apprends à méditer, ſans regret, ſans envie,
Sur les frivoles goûts des Mortels inſenſés ;
Leurs jours tumultueux, l'un par l'autre pouſſés,
N'enflamment point mon cœur du deſir de les ſuivre.
A de plus grands plaiſirs je mets le prix de vivre ;
Plaiſirs toujours charmans, toujours doux, toujours purs,

A mon cœur enchanté, vous êtes toujours sûrs!
Soit qu'au premier aſpect d'un beau jour prêt d'éclore,
J'aille voir ces côteaux qu'un ſoleil levant dore,
Soit que, vers le midi, chaſſé par ſon ardeur,
Sous un arbre touffu je cherche la fraîcheur;
Là, portant avec moi Montagne ou la Bruyère,
Je ris tranquillement de l'humaine misère;
Ou bien, avec Socrate & le divin Platon,
Je m'exerce à marcher ſur les pas de Caton:
Soit qu'une nuit brillante, en étendant ſes voiles,
Découvre, à mes regards, la lune & les étoiles,
Alors, ſuivant de loin La-Hire & Caſſini,
Je calcule, j'obſerve, & près de l'infini,
Sur ces mondes divers, que l'Æther nous recèle,
Je pouſſe, en raiſonnant, Huyghens & Fontenelle:
Soit enfin que ſurpris d'un orage imprévu,
Je raſſure, en courant, le Berger éperdu
Qu'épouvantent les vents qui ſiflent ſur ſa tête
Les tourbillons, l'éclair, la foudre, la tempête;
Toujours également heureux & ſatisfait,
Je ne deſire point un bonheur plus parfait.

O vous, ſage Warens, éleve de Minerve,
Pardonnez ces tranſports d'une indiſcrète verve!

Quoique j'euſſe promis de ne rimer jamais,
J'oſe chanter ici les fruits de vos bienfaits.
Oui, ſi mon cœur jouit du ſort le plus tranquile,
Si je ſuis la vertu, dans un chemin facile,
Si je goûte en ces lieux un repos innocent,
Je ne dois qu'à vous ſeule un ſi rare préſent.
Vainement des cœurs bas, des ames mercenaires,
Par des avis cruels, plutôt que ſalutaires,
Cent fois ont eſſayé de m'ôter vos bontés :
Ils ne connoiſſent pas le bien que vous goûtez
En faiſant des heureux, en eſſuyant des larmes :
Ces plaiſirs délicats, pour eux n'ont point de charmes.
De Tite & de Trajan, les libérales mains
N'excitent dans leurs cœurs que des ris inhumains.
Pourquoi faire du bien, dans le ſiècle où nous ſommes ?
Se trouve-t-il quelqu'un, dans la race des hommes,
Digne d'être tiré du rang des indigens ?
Peut-il, dans la misère, être d'honnêtes gens ?
Et ne vaut-il pas mieux employer ſes richeſſes
A jouir des plaiſirs, qu'à faire des largeſſes ?
Qu'ils ſuivent, à leur gré, ces ſentimens affreux,
Je me garderai bien de rien exiger d'eux.

Je n'irai pas ramper ni chercher à leur plaire ;
Mon cœur sait, s'il le faut, affronter la misère,
Et plus délicat qu'eux, plus sensible à l'honneur,
Regarde de plus près au choix d'un bienfaiteur.
Oui, j'en donne aujourd'hui l'assurance publique,
Cet écrit en sera le témoin authentique ;
Que si jamais le sort m'arrache à vos bienfaits,
Mes besoins jusqu'aux leurs ne recourront jamais.

LAISSEZ des Envieux, la troupe méprisable,
Attaquer des vertus dont l'éclat les accable.
Dédaignez leurs complots, leur haine, leur fureur;
La paix n'en est pas moins au fond de votre cœur ;
Tandis que vils jouets de leurs propres furies,
Alimens des serpens, dont elles sont nourries,
Le crime & les remords portent au fond des leurs
Le triste châtiment de leurs noires horreurs.
Semblables en leur rage à la Guêpe maligne,
De travail incapable, & de secours indigne,
Qui ne vit que de vols, & dont enfin le sort
Est de faire du mal, en se donnant la mort,
Qu'ils exhalent en vain leur colère impuissante ;
Leurs menaces, pour vous, n'ont rien qui m'épouvante :

Ils voudroient d'un grand Roi vous ôter les
bienfaits ;
Mais, de plus nobles ſoins illuſtrent ſes projets.
Leur baſſe jalouſie, & leur fureur injuſte,
Narriveront jamais juſqu'à ſon Trône auguſte,
Et le monſtre qui regne en leurs cœurs abattus,
N'eſt pas fait pour braver l'éclat de ſes vertus.
C'eſt ainſi qu'un bon Roi rend ſon empire aimable ;
Il ſoutient la Vertu que l'infortune accable :
Quand il doit menacer, la foudre eſt en ſes
mains.
Tout Roi, ſans s'élever au-deſſus des Humains,
Contre les Criminels peut lancer le tonnerre ;
Mais s'il fait des heureux, c'eſt un Dieu ſur la
terre.
Charles, on reconnoît ton Empire à ces traits ;
Ta main porte en tous lieux la joie & les bienfaits :
Tes Sujets égalés, éprouvent ta juſtice ;
On ne réclame plus, par un honteux caprice,
Un principe odieux proſcrit par l'équité,
Qui, bleſſant tous les droits de la ſociété,
Briſe les nœuds ſacrés dont elle étoit unie,
Refuſe à ſes beſoins ſa meilleure partie,
Et prétend affranchir de ſes plus juſtes loix,
Ceux qu'elle fait jouir de ſes plus riches droits.

Ah ! s'il t'avoit ſuffi de te rendre terrible,
Quel autre, plus que toi, pouvoit être invincible ?
Quand l'Europe t'a vu, guidant tes étendards,
Seul entre tous ſes Rois briller aux Champs de Mars ?
Mais ce n'eſt pas aſſez d'épouvanter la terre ;
Il eſt d'autres devoirs que les ſoins de la guerre ;
Et c'eſt par eux, grand Roi, que ton peuple aujourd'hui
Trouve en toi ſon vengeur, ſon père, & ſon appui.
Et vous, ſage Warens, que ce Héros protége,
En vain la calomnie en ſecret vous aſſiége ;
Craignez peu ſes effets, bravez ſon vain courroux,
La vertu vous défend, & c'eſt aſſez pour vous :
Ce grand Roi vous eſtime, il connoît votre zèle,
Toujours à ſa parole il ſait être fidele,
Et pour tout dire, enfin, garant de ſes bontés,
Votre cœur vous répond que vous les mérités.

ON me connoît aſſez, & ma Muſe ſévère
Ne ſait point diſpenſer un encens mercenaire ;
Jamais d'un vil flatteur le langage affecté,
N'a ſouillé dans mes vers l'auguſte vérité.
Vous mépriſez vous-même un éloge inſipide,

Vos ſincères vertus n'ont point l'orgueil pour
guide.
Avec vos ennemis convenons, s'il le faut,
Que la ſageſſe en vous n'exclut point tout dé-
faut.
Sur cette terre, hélas! telle eſt notre misère,
Que la perfection n'eſt qu'erreur & chimère!
Connoître mes travers eſt mon premier ſouhait,
Et je fais peu de cas de tout Homme parfait.
La haine quelquefois donne un avis utile:
Blâmez cette bonté trop douce & trop facile,
Qui ſouvent à leurs yeux a cauſé vos malheurs.
Reconnoiſſez en vous les foibles des bons cœurs:
Mais ſachez qu'en ſecret, l'éternelle Sageſſe
Hait leurs fauſſes vertus, plus que votre foi-
bleſſe;
Et qu'il vaut mieux cent fois ſe montrer à ſes
yeux
Imparfaits comme vous, que vertueux comme
eux.

VOUS donc, dès mon enfance attachée à m'inſ-
truire,
A travers ma misère, hélas! qui crûtes lire
Que de quelques talens le Ciel m'avoit pourvu,
Qui daignâtes former mon cœur à la vertu,

Vous, que j'ofe appeller du tendre nom de
mère,
Acceptez aujourd'hui cet hommage fincère,
Le tribut légitime, & trop bien mérité,
Que ma reconnoiffance offre à la vérité.
Oui, fi quelques douceurs affaifonnent ma vie;
Si j'ai pu, jufqu'ici, me fouftraire à l'envie;
Si, le cœur plus fenfible & l'efprit moins grof-
fier,
Au-deffus du vulgaire on m'a vu m'élever;
Enfin, fi chaque jour je jouis de moi-même,
Tantôt en m'élançant jufqu'à l'Être fuprême,
Tantôt en méditant dans un profond repos
Les erreurs des Humains, & leurs biens & leurs
maux;
Tantôt philofophant fur les loix naturelles,
J'entre dans le fecret des caufes éternelles,
Je cherche à pénétrer tous les refforts divers,
Les principes cachés qui meuvent l'Univers;
Si, dis-je, en mon pouvoir j'ai tous ces avan-
tages,
Je le répète encor, ce font là vos ouvrages
Vertueufe Warens; c'eft de vous que je tiens
Le vrai bonheur de l'homme, & les folides
biens.

SANS craintes, fans defirs, dans cette foli-
tude,

Je laiſſe aller mes jours exempts d'inquiétude :
O que mon cœur touché, ne peut-il à ſon gré
Peindre ſur ce papier, dans un juſte dégré,
Des plaiſirs qu'il reſſent la volupté parfaite !
Préſent dont je jouis, paſſé que je regrette,
Tems précieux, hélas ! je ne vous perdrai plus
En biſarres projets, en ſoucis ſuperflus.
Dans ce Verger charmant j'en partage l'eſpace ;
Sous un ombrage frais tantôt je me délaſſe ;
Tantôt avec Leibnitz, Mallebranche & Newton,
Je monte ma raiſon ſur un ſublime ton,
J'examine les loix des corps & des penſées ;
Avec Locke je fais l'hiſtoire des idées :
Avec Képler, Wallis, Barrau, Rainaud, Paſ-
cal,
Je devance Archimède, & je ſuis l'Hôpital (*).
Tantôt à la Phyſique appliquant mes problêmes,
Je me laiſſe entrainer à l'eſprit des ſyſtêmes :
Je tâtonne Deſcartes & ſes égaremens
Sublimes, il eſt vrai, mais frivoles romans.
J'abandonne bientôt l'hypothèſe infidelle,
Content d'étudier l'Hiſtoire Naturelle.
Là, Pline & Nieuventit m'aidant de leur ſa-
voir,

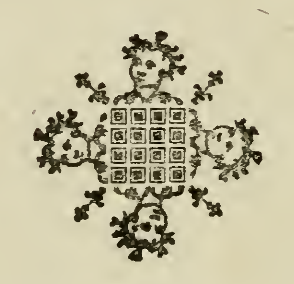
(*) Le Marquis de l'Hôpital, Auteur de l'Analyſe des Infinimens-Petits, & de pluſieurs autres Ouvrages de Mathématique.

M'apprennent à penſer, ouvrir les yeux & voir.
Quelquefois deſcendant de ces vaſtes lumières,
Des différens mortels je ſuis les caractères.
Quelquefois m'amuſant, juſqu'à la fiction,
Télémaque & Séthos me donnent leur leçon;
Ou bien dans Cléveland j'obſerve la nature,
Qui ſe montre à mes yeux touchante & toujours pure.
Tantôt auſſi de Spon parcourant les cahiers,
De ma patrie en pleurs je relis les dangers.
Genève, jadis ſi ſage, ô ma chère patrie!
Quel Démon, dans ton ſein, produit la frénéſie?
Souviens toi qu'autrefois tu donnas des Héros,
Dont le ſang t'acheta les douceurs du repos!
Tranſportés aujourd'hui d'une ſoudaine rage,
Aveugles Citoyens, cherchez-vous l'eſclavage?
Trop tôt, peut-être, hélas! pourrez-vous le trouver!
Mais, s'il eſt encor tems, c'eſt à vous d'y ſonger.
Jouiſſez des bienfaits que Louis vous accorde;
Rappellez dans vos murs cette antique concorde.
Heureux ſi, reprenant la foi de vos Ayeux,
Vous n'oubliez jamais d'être libres comme eux.
O vous, tendre Racine! ô vous, aimable Horace!

Dans mes loisirs, aussi, vous trouvez votre place :
Claville, Saint-Aubin, Plutarque, Mézerai,
Despréaux, Cicéron, Pope, Rollin, Barclai,
Et vous, trop doux la Mothe, & toi, touchant Voltaire,
Ta lecture à mon cœur restera toujours chère :
Mais mon goût se refuse à tout frivole écrit,
Dont l'Auteur n'a pour but que d'amuser l'esprit.
Il a beau prodiguer la brillante antithèse,
Semer par-tout des fleurs, chercher un tour qui plaise,
Le cœur, plus que l'esprit, a chez moi des besoins,
Et, s'il n'est attendri, rebute tous ses soins.

C'EST ainsi que mes jours s'écoulent sans allarmes.
Mes yeux, sur mes malheurs, ne versent point de larmes.
Si des pleurs quelquefois altèrent mon repos,
C'est pour d'autres sujets que pour mes propres maux.
Vainement la douleur, les craintes, les misères,
Veulent décourager la fin de ma carrière ;
D'Épictète asservi, la stoïque fierté,

M'apprend à ſupporter les maux, la pauvreté;
Je vois, ſans m'affliger, la langueur qui m'accable:
L'approche du trépas ne m'eſt point effroyable;
Et le mal, dont mon corps ſe ſent preſque abattu,
N'eſt pour moi qu'un ſujet d'affermir ma vertu.



ÉPITRE (*)

A M. DE BORDES.

TOI, qu'aux yeux du Parnaſſe Apollon même guide,
Tu daignes exciter une Muſe timide ;
De mes foibles eſſais, juge trop indulgent,
Ton goût, à ta bonté, cède en m'encourageant.
Mais, hélas ! je n'ai point, pour tenter la carrière,
D'un Athlete animé l'aſſurance guerrière ;
Et, dès les premiers pas, inquiet & ſurpris,
L'haleine m'abandonne, & je renonce au prix.
Bordes, daignes juger de toutes mes alarmes ;
Vois quels ſont les combats, & quelles ſont les armes ;
Ces lauriers ſont bien doux, ſans doute, à remporter ;
Mais quelle audace à moi d'oſer les diſputer !
Quoi ! j'irois, ſur le ton de ma lyre critique,
Et prêchant durement de triſtes vérités,

(*) Cette Epitre ſe trouve en partie dans le Tome V. des Œuvres Diverſes de cet Auteur, Édition *in*-12 & *in*-8. de Neufchâtel 1764 ; nous la donnons ici en entier.

Révolter contre moi les Lecteurs irrités !
Plus heureux, si tu veux, encor que téméraire,
Quand mes foibles talens trouveroient l'art de plaire ;
Quand des sifflets publics, par bonheur préservés,
Mes Vers, de Gens de goût, pourroient être approuvés ;
Dis-moi, sur quel sujet s'exercera ma Muse ?
Tout Poëte est menteur, & le métier l'excuse ;
Il sait, en mots pompeux, faire d'un Riche, un Fat,
Un nouveau Mécénas, un pilier de l'Etat.
Mais moi, qui connois peu les usages de France ;
Moi, fier Républicain que blesse l'arrogance,
Du Riche impertinent je dédaigne l'appui,
S'il le faut mendier en rampant devant lui,
Et ne sais applaudir qu'à toi, qu'au vrai mérite.
La sotte vanité me révolte & m'irrite.
Le Riche me méprise, &, malgré son orgueil,
Nous nous voyons souvent à-peu-près de même œil.
Mais quelque haine en moi que le travers inspire,
Mon cœur sincère & franc abhorre la satyre :
Trop découvert, peut-être, & jamais criminel,
Je dis la vérité sans l'abreuver de fiel.

AINSI toujours ma plume, implacable ennemie
Et de la flatterie & de la calomnie,
Ne ſait point en ſes Vers trahir la vérité,
Et toujours accordant un tribut mérité,
Toujours prête à donner des louanges acquiſes,
Jamais d'un vil Créſus n'encenſa les ſottiſes.

O VOUS, qui dans le ſein d'une humble obſcurité,
Nourriſſez les vertus avec la pauvreté;
Dont les deſirs bornés dans la ſage indigence,
Mépriſent ſans orgueil une vaine abondance;
Reſtes trop précieux de ces antiques tems,
Où des moindres apprêts nos ancètres contens,
Recherchés dans leurs mœurs, ſimples dans leur parure,
Ne ſentoient de beſoins que ceux de la nature;
Illuſtres Malheureux, quels lieux habitez-vous?
Dites, quels ſont vos noms? Il me ſera trop doux
D'exercer mes talens à chanter votre gloire,
A vous éterniſer au Temple de Mémoire;
Et quand mes foibles Vers n'y pourroient arriver,
Ces noms ſi reſpectés ſauront les conſerver.

MAIS pourquoi m'occuper d'une vaine chimère:
Il n'eſt plus de ſageſſe où regne la miſère:

Sous le poids de la faim le mérite abattu,
Laiſſe en un triſte cœur éteindre la vertu.
Tant de pompeux diſcours ſur l'heureuſe indigence,
M'ont bien l'air d'être nés du ſein de l'abondance :
Philoſophe commode, on a toujours grand ſoin
De prêcher des vertus dont on n'a pas beſoin.

BORDES, cherchons ailleurs des ſujets pour ma Muſe,
De la pitié qu'il fait ſouvent le Pauvre abuſe ;
Et décorant du nom de ſainte charité
Les dons dont on nourrit ſa vile oiſiveté,
Sous l'aſpect des vertus que l'infortune opprime,
Cache l'amour du vice & le penchánt au crime.
J'honore le mérite aux rangs les plus abjets ;
Mais je trouve à louer peu de pareils ſujets.

NON, célébrons plutôt l'innocente induſtrie,
Qui ſait multiplier les douceurs de la vie ;
Et ſalutaire à tous dans ſes utiles ſoins,
Par la route du luxe appaiſe les beſoins.
C'eſt par cet art charmant que ſans ceſſe enrichie,
On voit briller au loin ton heureuſe patrie. (*)

OUVRAGES précieux, ſuperbes ornemens,

(*) La Ville de Lyon.

On diroit que Minerve, en ſes amuſemens,
Avec l'or & la ſoie a, d'une main ſavante,
Formé de vos deſſins la tiſſure élégante.
Turin, Londres en vain, pour vous le diſputer,
Par de jaloux efforts veulent vous imiter;
Vos mêlanges charmans, aſſortis par les Graces,
Les laiſſent de bien loin s'épuiſer ſur vos traces:
Le bon goût les dédaigne, & triomphe chez vous;
Et tandis qu'entraînés par leur dépit jaloux,
Dans leurs ouvrages froids ils forcent la nature,
Votre vivacité, toujours brillante & pure,
Donne à ce qu'elle pare un œil plus délicat,
Et même à la beauté prête encor de l'éclat.

VILLE heureuſe, qui fais l'ornement de la France,
Tréſor de l'Univers, ſource de l'abondance,
Lyon, ſéjour charmant des Enfans de Plutus,
Dans tes tranquiles murs tous les Arts ſont reçus:
D'un ſage Protecteur le goût les y raſſemble.
Apollon & Plutus, étonnés d'être enſemble,
De leurs longs différends ont peine à revenir,
Et demandent quel Dieu les a pû réunir.
On reconnoît tes ſoins, Pallu; (*) tu nous ramènes

(*) Intendant de Lyon.

Les ſiecles renommés & de Tyr & d'Athènes :
De mille éclats divers Lyon brille à la fois,
Et ſon Peuple opulent ſemble un peuple de
Rois.

Toi, digne Citoyen de cette Ville illuſtre,
Tu peux contribuer à lui donner du luſtre ;
Par tes heureux talens tu peux la décorer,
Et c'eſt lui faire un vol que de plus différer.

Comment oſes-tu bien me propoſer d'écrire,
Toi, que Minerve même avoit pris ſoin d'inſ-
truire ;
Toi, de ſes ſons divins poſſeſſeur négligent,
Qui vient parler pour elle encore en l'outra-
geant ?
Ah ! ſi du feu divin qui brille en ton ouvrage,
Une étincelle au moins eût été mon partage,
Ma Muſe, quelque jour, attendriſſant les cœurs,
Peut-être ſur la ſcène eût fait couler des pleurs.
Mais je te parle en vain ; inſenſible à mes plain-
tes,
Par de cruels refus tu confirmes mes craintes,
Et je vois qu'impuiſſante à fléchir tes rigueurs,
Blanche (*) n'a pas encore épuiſé ſes malheurs.

(*) Blanche de Bourbon, Tragédie de M. de Bordes, qu'au grand regret de ſes Amis, il refuſe conſtamment de mettre au Théâtre. *Note de l'Auteur.*

ÉPITRE

A M. PARISOT,

Achevée le 10 Juillet 1742.

AMI, daignes ſouffrir qu'à tes yeux aujourd'hui,
Je dévoile ce cœur plein de trouble & d'ennui.
Toi, qui connus jadis mon ame toute entière,
Seul en qui je trouvois un ami tendre, un père,
Rappelle encor pour moi tes premières bontés;
Rends tes ſoins à mon cœur, il les a mérités.

NE crois pas qu'allarmé par de frivoles craintes,
De ton ſilence ici je te faſſe des plaintes;
Que par de faux ſoupçons, indignes de tous deux,
Je puiſſe t'accuſer d'un mépris odieux:
Non, tu voudrois en vain t'obſtiner à te taire,
Je ſais trop expliquer ce langage ſévère;
Sur ces triſtes projets que je t'ai dévoilé,
Sans m'avoir répondu, ton ſilence a parlé.
Je ne m'excuſe point, dès qu'un Ami me blâme.

Le vil orgueil n'eſt pas le vice de mon ame.
J'ai reçu quelquefois de ſolides avis,
Avec bonté donnés, avec zèle ſuivis:
J'ignore ces détours, dont les vaines adreſſes
En autant de vertus transforment nos foibleſſes,
Et jamais mon eſprit, ſous de fauſſes couleurs,
Ne ſut à tes égards déguiſer ſes erreurs:
Mais qu'il me ſoit permis, par un ſoin légitime,
De conſerver du moins des droits à ton eſtime.
Pèſe mes ſentimens, mes raiſons & mon choix,
Et décide mon ſort pour la dernière fois.

NÉ dans l'obſcurité, j'ai fait, dès mon enfance,
Des caprices du ſort la triſte expérience,
Et s'il eſt quelque bien qu'il ne m'ait point ôté,
Même, par ſes faveurs, il m'a perſécuté.
Il m'a fait naître libre, hélas! pour quel uſage?
Qu'il m'a vendu bien cher un ſi vain avantage!
Je ſuis libre, en effet; mais de ce bien cruel
J'ai reçu plus d'ennuis que d'un malheur réel.
Ah! s'il falloit un jour, abſent de ma patrie,
Traîner chez l'Etranger ma languiſſante vie;
S'il falloit baſſement ramper auprès des Grands;
Que n'en ai-je appris l'art dès mes plus jeunes ans!
Mais ſur d'autres leçons on forma ma jeuneſſe;

On me dit de remplir mes devoirs sans bassesse;
De respecter les Grands, les Magistrats, les Rois;
De chérir les Humains, & d'obéir aux Loix:
Mais on m'apprit aussi, qu'ayant, par ma naissance,
Le droit de partager la suprême Puissance,
Tout petit que j'étois, foible, obscur Citoyen,
Je faisois cependant membre du Souverain;
Qu'il falloit soutenir un si noble avantage,
Par le cœur d'un Héros, par les vertus d'un Sage;
Qu'enfin la liberté, ce cher présent des Cieux,
N'est qu'un fléau fatal pour les cœurs vicieux.
Avec le lait, chez nous, on suce ces maximes,
Moins pour s'enorgueillir de nos droits légitimes,
Que pour savoir un jour se donner à la fois
Les meilleurs Magistrats, & les plus sages Loix.

Vois-tu, me disoit-on, ces Nations puissantes
Fournir rapidement leurs carrières brillantes?
Tout ce vain appareil qui remplit l'Univers,
N'est qu'un frivole éclat, qui leur cache leurs fers:
Par leur propre valeur ils forgent leurs entraves;
Ils sont les conquérans, & sont de vils esclaves:

Et leur vaſte pouvoir, que l'art avoit produit,
Par le luxe bientôt ſe retrouve détruit.
Un ſoin bien différent ici nous intéreſſe,
Notre plus grande force eſt dans notre foibleſſe.
Nous vivons ſans regret dans l'humble obſcurité;
Mais du moins, dans nos murs, on eſt en liberté.
Nous n'y connoiſſons point la ſuperbe arrogance,
Nuls titres faſtueux, nulle injuſte puiſſance.
De ſages Magiſtrats, établis par nos voix,
Jugent nos différends, font obſerver nos loix.
L'art n'eſt point le ſoutien de notre République;
Être juſte, eſt chez nous l'unique politique;
Tous les ordres divers, ſans inégalité,
Gardent chacun le rang qui leur eſt affecté.
Nos Chefs, nos Magiſtrats, ſimples dans leur parure,
Sans étaler ici le luxe & la dorure,
Parmi nous cependant ne ſont point confondus,
Ils en ſont diſtingués; mais c'eſt par leurs vertus.

PUISSE durer toujours cette union charmante;
Hélas! on voit ſi peu de probité conſtante!
Il n'eſt rien que le temps ne corrompe à la fin;
Tout, juſqu'à la ſageſſe, eſt ſujet au déclin.

PAR ces réflexions ma raiſon exercée,
M'apprit à mépriſer cette pompe inſenſée,
Par qui l'orgueil des Grands brille de toutes parts,
Et du peuple imbécile attire les regards.
Mais qu'il m'en coûta cher quand, pour toute ma vie,
La foi m'eut éloigné du ſein de ma patrie ;
Quand je me vis enfin, ſans appui, ſans ſecours,
A ces mêmes Grandeurs contraint d'avoir recours.

NON, je ne puis penſer, ſans répandre des larmes,
A ces momens affreux, pleins de trouble & d'alarmes,
Où j'éprouvai qu'enfin tous ces beaux ſentimens,
Loin d'adoucir mon ſort, irritoient mes tourmens.
Sans doute à tous les yeux la misère eſt horrible ;
Mais, pour qui ſait penſer, elle eſt bien plus ſenſible.
A force de ramper, un Lâche en peut ſortir ;
L'honnête Homme à ce prix n'y ſauroit conſentir.

ENCOR, ſi de vrais Grands recevoient mon hommage,

Ou qu'ils euſſent du moins le mérite en partage,
Mon cœur par les reſpects noblement accordés,
Reconnoîtroit des dons qu'il n'a pas poſſédés:
Mais faudra-t-il qu'ici mon humble obéiſſance,
De ces fiers Campagnards nourriſſe l'arrogance?
Quoi! de vils parchemins, par faveur obtenus,
Leur donneront le droit de vivre ſans vertus?
Et malgré mes efforts, ſans mes reſpects ſerviles,
Mon zèle & mes talens reſteront inutiles?
Ah! de mes triſtes jours voyons plutôt la fin,
Que de jamais ſubir un ſi lâche deſtin.

CES diſcours inſenſés troubloient ainſi mon ame;
Je les tenois alors, aujourd'hui je les blâme:
De plus ſages leçons ont formé mon eſprit;
Mais, de bien des malheurs ma raiſon eſt le fruit.

TU ſais, cher Pariſot, quelle main généreuſe
Vint tarir de mes maux la ſource malheureuſe;
Tu le ſais, & tes yeux ont été les témoins,
Si mon cœur ſait ſentir ce qu'il doit à ſes ſoins.
Mais mon zèle enflammé peut-il jamais prétendre

De payer les bienfaits de cette Mère tendre ?
Si par les ſentimens on y peut aſpirer,
Ah ! du moins par les miens j'ai droit de l'eſ-
pérer.

Je puis compter pour peu ſes bontés ſecou-
rables ;
Je lui dois d'autres biens, des biens plus eſti-
mables,
Les biens de la raiſon, les ſentimens du cœur ;
Même, par les talens, quelques droits à l'hon-
neur.
Avant que ſa bonté, du ſein de la misère,
Aux plus triſtes beſoins eût daigné me ſouſtraire,
J'étois ùn vil Enfant du ſort abandonné,
Peut-être dans la fange à périr deſtiné.
Orgueilleux Avorton, dont la fierté burleſque,
Mêloit comiquement l'enfance au romaneſque,
Aux Bons faiſoit pitié, faiſoit rire les Foux,
Et des Sots quelquefois excitoit le courroux.
Mais les Hommes ne ſont que ce qu'on les fait
être,
A peine à ſes regards j'avois oſé paroître,
Que de ma Bienfaitrice apprenant mes erreurs,
Je ſentis le beſoin de corriger mes mœurs.
J'abjurai pour toujours ces maximes féroces,
Du préjugé natal fruits amers & précoces,
Qui dès les jeunes ans, par leurs âcres levains,

Nourrissent la fierté des cœurs républicains :
J'appris à respecter une Noblesse illustre,
Qui, même à la vertu, sait ajouter du lustre.
Il ne seroit pas bon dans la société,
Qu'il fût entre les rangs moins d'inégalité.
Irai-je faire ici, dans ma vaine marotte,
Le grand déclamateur, le nouveau Don Quichotte ?
Le destin sur la terre a réglé les états,
Et pour moi sûrement ne les changera pas.
Ainsi de ma raison si long-tems languissante,
Je me formai dès-lors une raison naissante ;
Par les soins d'une Mère incessamment conduit,
Bientôt de ces bontés, je recueillis le fruit,
Je connus que, sur-tout, cette roideur sauvage,
Dans le Monde aujourd'hui seroit d'un triste usage ;
La modestie alors devint chère à mon cœur,
J'aimai l'humanité, je chéris la douceur,
Et respectant des Grands le rang & la naissance,
Je souffris leurs hauteurs avec cette espérance,
Que malgré tout l'éclat dont ils sont revêtus,
Je les pourrai, du moins, égaler en vertus.
Enfin, pendant deux ans, au sein de ta patrie,
J'appris à cultiver les douceurs de la vie.
Du Portique autrefois, la triste austérité,

A mon goût peu formé, mêloit ſa dureté;
Épictète & Zénon, dans leur fierté ſtoïque,
Me faiſoient admirer ce courage héroïque,
Qui faiſant des faux biens, un mépris généreux,
Par la ſeule vertu, prétend nous rendre heureux.
Long-temps de cette erreur, la brillante chimère,
Séduiſit mon eſprit, roidit mon caractère;
Mais, malgré tant d'efforts, ces vaines fictions
Ont-elles, de mon cœur, banni les paſſions?
Il n'eſt permis qu'à Dieu, qu'à l'Eſſence ſuprême,
D'être toujours heureux, & ſeule par ſoi-même.
Pour l'homme, tel qu'il eſt pour l'eſprit & le cœur,
Otez les paſſions, il n'eſt plus de bonheur.
C'eſt toi, cher Pariſot, c'eſt ton commerce aimable,
De groſſier que j'étois, qui me rendit traitable.
Je reconnus alors combien il eſt charmant
De joindre à la ſageſſe un peu d'amuſement.
Des Amis plus polis, un climat moins ſauvage,
Des plaiſirs innocens m'enſeignerent l'uſage,
Je vis avec tranſport, ce ſpectacle enchanteur,
Par la route des ſens, qui ſait aller au cœur:
Le mien qui juſqu'alors avoit été paiſible,
Pour la première fois enfin devint ſenſible;
L'Amour, malgré mes ſoins, heureux à m'égarer,

Auprès de deux beaux yeux, m'apprit à ſoupirer.
Bons mots, vers élégans, converſations vives,
Un repas égayé par d'aimables Convives,
Petits jeux de commerce, & d'où le chagrin fuit,
Où ſans riſquer la bourſe, on délaſſe l'eſprit;
En un mot, les attraits d'une vie opulente,
Qu'aux vœux de l'Étranger la richeſſe préſente;
Tous les plaiſirs du goût, le charme des beaux arts,
A mes yeux enchantés brilloient de toutes parts.
Ce n'eſt pas, cependant, que mon ame égarée
Donnât dans les travers d'une molleſſe outrée;
L'innocence eſt le bien le plus cher à mon cœur;
La débauche & l'excès ſont des objets d'horreur;
Les coupables plaiſirs ſont les tourmens de l'ame,
Ils ſont trop achetés, s'ils ſont dignes de blâme.
Sans doute, le plaiſir, pour être un bien réel,
Doit rendre l'Homme heureux, & non pas criminel:
Mais il n'eſt pas moins vrai, que de notre carrière,
Le Ciel ne défend pas d'adoucir la misère:
Et, pour finir ce point, trop long-tems debattu,
Rien ne doit être outré, pas même la vertu.

VOILA de mes erreurs, un abregé fidèle:
C'eſt à toi de juger, Ami, ſur ce modèle,

Si je puis, près des Grands implorant de l'appui,
A la Fortune encor, recourir aujourd'hui.
De la Gloire eſt-il tems de rechercher le luſtre ?
Me voici preſque au bout de mon ſixième luſtre.
La moitié de mes jours, dans l'oubli ſont paſſés,
Et déja, du travail, mes eſprits ſont laſſés.
Avide de ſcience, avide de ſageſſe,
Je n'ai point aux plaiſirs prodigué ma jeuneſſe;
J'oſai, d'un temps ſi cher, faire un meilleur emploi,
L'étude & la vertu furent la ſeule loi
Que je me propoſai pour régler ma conduite :
Mais ce n'eſt point par art qu'on acquiert du mérite,
Que ſert un vain travail, par le Ciel dédaigné,
Si de ſon but, toujours on ſe voit éloigné ?
Comptant, par mes talens, d'aſſurer ma fortune,
Je négligeai ces ſoins, cette brique importune,
Ce manége ſubtil, par qui cent Ignorans
Raviſſent la faveur, & les bienfaits des Grands.

Le ſuccès, cependant, trompe ma confiance,
De mes foibles progrès je ſens peu d'eſpérance;
Et je vois, qu'à juger par des effets ſi lents,
Pour briller dans le monde, il faut d'autres talens.
Eh ! qu'y ferois-je, moi, de qui l'abord timide
Ne ſait point affecter cette audace intrépide,

Cet air content de ſoi, ce ton fier & joli
Qui, du rang des Badauts, ſauve l'homme poli ?
Faut-il donc aujourd'hui m'en aller dans le monde,
Vanter impudemment ma ſcience profonde,
Et toujours en ſecret démenti par mon cœur,
Me prodiguer l'encens & les degrés d'honneur ?
Faudra-t-il d'un Dévot, affectant la grimace,
Faire ſervir le Ciel à gagner une place,
Et, par l'hypocriſie, aſſurant mes projets,
Groſſir l'heureux eſſaim de ces Hommes parfaits,
De ces humbles Dévots, de qui la modeſtie
Compte, par leurs vertus, tous les jours de leur vie ?
Pour glorifier Dieu, leur bouche a tour-à-tour
Quelque nouvelle grace à rendre chaque jour.
Mais l'Orgueilleux en vain d'une adreſſe chrétienne,
Sous la gloire de Dieu, veut étaler la ſienne ;
L'Homme vraiment ſenſé, fait le mépris qu'il doit
Des menſonges du Fat, & du Sot qui les croit.

NON, je ne puis forcer mon eſprit, né ſincère,
A déguiſer ainſi mon propre caractère,
Il en coûteroit trop de contrainte à mon cœur ;
A cet indigne prix, je renonce au bonheur.

D'ailleurs il faudroit donc, Fils lâche & mercenaire,
Trahir indignement les bontés d'une Mère;
Et payant en ingrat tant de bienfaits reçus,
Laiſſer à d'autres mains les ſoins qui lui ſont dus.
Ah! ces ſoins ſont trop chers à ma reconnoiſſance!
Si le Ciel n'a rien mis de plus en ma puiſſance,
Du moins, d'un zèle pur, les vœux trop mérités,
Par mon cœur, chaque jour, lui ſeront préſentés.
Je ſais trop, il eſt vrai, que ce zèle inutile
Ne peut lui procurer un deſtin plus tranquile;
En vain, dans ſa langueur, je veux la ſoulager,
Ce n'eſt pas les guérir que de les partager.
Hélas! de ſes tourmens, le ſpectacle funeſte,
Bientôt, de mon courage, étouffera le reſte!
C'eſt trop lui voir porter, par d'éternels efforts
Et les peines de l'ame & les douleurs du corps.
Que lui ſert de chercher dans cette ſolitude
A fuir l'éclat du monde & ſon inquiétude;
Si, juſqu'en ce deſert, à la paix deſtiné,
Le ſort lui donne encore, à lui nuire acharné,
D'un affreux Procureur, le voiſinage horrible,
Nourri d'encre & de fiel, dont la griffe terrible,

De ſes triſtes Voiſins, eſt plus crainte cent fois,
Que le Huſſard cruel, du pauvre Bavarrois.

Mais c'eſt trop t'accabler du récit de nos peines;
Daigne me pardonner, Ami, ces plaintes vaines;
C'eſt le dernier des biens permis aux Malheureux,
De voir plaindre leurs maux par les Cœurs généreux.

Telle eſt, de mes malheurs, la peinture naïve.
Juge de l'avenir, ſur cette perſpective,
Vois ſi je dois encor, par des ſoins impuiſſans,
Offrir, à la Fortune, un inutile encens?
Non, la Gloire n'eſt point l'idole de mon ame;
Je n'y ſens point brûler cette divine flamme,
Qui, d'un Génie heureux, animant les reſſorts,
Le force à s'élever, par de nobles efforts.
Que m'importe, après tout, ce que penſent les hommes?
Leurs honneurs, leurs mépris, ſont-ils ce que nous ſommes?
Et qui ne ſait pas l'art de s'en faire admirer,
A la félicité ne peut-il aſpirer?
L'ardente Ambition, a l'éclat en partage;

Mais les plaisirs du cœur sont le bonheur du Sage:
Que ces plaisirs sont doux, à qui sait les goûter !
Heureux qui les connoît, & sait s'en contenter !
Jouir de leurs douceurs dans un état paisible,
C'est le plus cher desir, auquel je suis sensible.
Un bon Livre, un Ami, la liberté, la paix,
Faut-il, pour vivre heureux, former d'autres souhaits ?
Les grandes passions sont des sources de peines :
J'évite les dangers, où leur penchant entraîne ;
Dans leurs piéges adroits, si l'on me voit tomber,
Du moins je ne fais pas gloire d'y succomber.
De mes égaremens, mon cœur n'est point complice :
Sans être vertueux, je déteste le vice,
Et le bonheur en vain s'obstine à se cacher,
Puisqu'enfin je connois où je dois le chercher.

ÉNIGME.

ENFANT de l'Art, enfant de la Nature,
Sans prolonger les jours, j'empêche de mourir ;
Plus je suis vrai, plus je fais d'imposture,
Et je deviens trop jeune, à force de vieillir.

A MADAME
LA BARONNE DE WARENS.

Virelai.

Madame, apprenez la nouvelle
De la prise de quatre Rats;
Quatre Rats n'est pas bagatelle,
Aussi n'en badiné-je pas:
Et je vous mande, avec grand zèle,
Ces Vers, qui vous diront tout bas,
Madame, apprenez la nouvelle
De la prise de quatre Rats.

A l'odeur d'un friand appas,
Rats sont sortis de leur caselle;
Mais ma trappe arrêtant leurs pas,
Les a par une mort cruelle
Fait passer de vie à trépas.
Madame, apprenez la nouvelle
De la mort de quatre Rats.

Mieux que moi savez qu'ici bas
N'a pas qui veut fortune telle;

C'eſt triomphe qu'un pareil cas.
Le fait n'eſt pas d'une alumelle ;
Ainſi donc avec grand ſoulas,
Madame, apprenez la nouvelle
De la priſe de quatre Rats.



VERS

Pour Madame de FLEURIEU, *qui, m'ayant vu dans une Aſſemblée, ſans que j'euſſe l'honneur d'être connu d'elle, dit à M. l'Intendant de Lyon, que je paroiſſois avoir de l'eſprit, & qu'elle le gageroit ſur ma ſeule phyſionomie.*

DÉPLACÉ par le ſort, trahi par la tendreſſe,
Mes maux ſont comptés par mes jours.
Imprudent quelquefois, perſécuté toujours ;
Souvent le châtiment ſurpaſſe la foibleſſe.
O Fortune ! à ton gré comble-moi de rigueurs,
Mon cœur regrette peu tes frivoles grandeurs,
De tes biens inconſtans, ſans peine il te tient quitte ;
Un ſeul dont je jouis ne dépend point de toi :
La divine Fleurieu m'a jugé du mérite,
Ma gloire eſt aſſurée, & c'eſt aſſez pour moi.

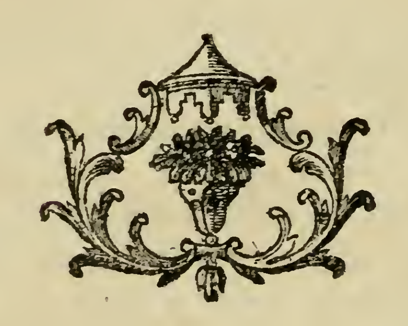


VERS

A Mademoiſelle Th., qui ne parloit jamais à l'Auteur que de Muſique.

SAPHO, j'entends ta voix brillante,
Pouſſer des ſons juſques aux Cieux;
Ton chant nous ravit, nous enchante,
Le-Maure ne chante pas mieux.
Mais quoi! toujours des chants! crois-tu que l'harmonie
Seule ait droit de borner tes ſoins & tes plaiſirs;
Ta voix, en déployant ſa douceur infinie,
Veut enfin ſur ta bouche arrêter nos deſirs:
Tes yeux charmans en inſpirent mille autres,
Qui méritoient bien mieux d'occuper tes loiſirs;
Mais tu n'es point, dis-tu, ſenſible à nos ſoupirs,
Et tes goûts ne ſont point les nôtres.
Quel goût trouves-tu donc à de frivoles ſons?
Ah! ſans tes fiers mépris, ſans tes rebuts ſauvages,
Cette bouche charmante auroit d'autres uſages,
Bien plus délicieux que de vaines chanſons.
Trop ſenſible au plaiſir, quoique tu puiſſes dire,
Parmi de froids accords tu ſens peu de douceur,

Mais entre tous les biens que ton ame desire,
En est-il de plus doux que les plaisirs du cœur ?
Le mien est délicat, tendre, empressé, fidèle ;
    Fait pour aimer jusqu'au tombeau.
Si du parfait bonheur tu cherches le modèle,
Aime-moi seulement, & laisse-là Rameau.



MÉMOIRE

A S. E. MONSEIGNEUR

LE GOUVERNEUR.

J'AI l'honneur d'expoſer très-reſpectueuſement à Son Excellence, le triſte détail de la ſituation où je me trouve, la ſuppliant de daigner écouter la générosité de ſes pieux ſentimens, pour y pourvoir de la manière qu'elle jugera convenable.

JE ſuis ſorti très-jeune de Genève, ma patrie, ayant abandonné mes droits, pour entrer dans le ſein de l'Égliſe, ſans avoir cependant jamais fait aucune démarche, jusqu'aujourd'hui, pour implorer des ſecours, dont j'aurois toujours tâché de me paſſer, s'il n'avoit plu à la Providence de m'affliger par des maux qui m'en ont ôté le pouvoir.

J'ai toujours eu du mépris, & même de l'indignation pour ceux qui ne rougissent point de faire un trafic honteux de leur foi, & d'abuser des bienfaits qu'on leur accorde. J'ose dire qu'il a paru par ma conduite, que je suis bien éloigné de pareils sentimens. Tombé encore enfant entre les mains de feu Monseigneur l'Évêque de Genève, je tâchai de répondre, par l'ardeur & l'assiduité de mes études, aux vues flatteuses que ce respectable Prélat avoit sur moi. Madame la Baronne de Warens voulut bien condescendre à la prière qu'il lui fit de prendre soin de mon éducation, & il ne dépendit pas de moi de témoigner à cette Dame, par mes progrès, le desir passionné que j'avois, de la rendre satisfaite de l'effet de ses bontés & de ses soins.

Ce grand Évêque ne borna pas là ses bontés; il me recommanda encore à

M. le Marquis de Bonac, Ambaſſadeur de France, auprès du Corps Helvétique. Voilà les trois ſeuls Protecteurs, à qui j'aie eu obligation du moindre ſecours ; il eſt vrai qu'ils m'ont tenu lieu de tout autre, par la manière dont ils ont daigné me faire éprouver leur généroſité. Ils ont enviſagé en moi un jeune Homme aſſez bien né, rempli d'émulation, qu'ils entrevoyoient pourvu de quelques talens, & qu'ils ſe propoſoient de pouſſer. Il me ſeroit glorieux de détailler à S. E. ce que ces deux Seigneurs avoient eu la bonté de concerter pour mon établiſſement ; mais la mort de Monſeigneur l'Évêque de Genève, & la maladie mortelle de M. l'Ambaſſadeur, ont été la fatale époque du commencement de tous mes deſaſtres.

JE commençai auſſi moi-même d'être attaqué de la langueur qui me met au-

jourd'hui au tombeau. Je retombai par conséquent à la charge de Madame de Warens, qu'il faudroit ne pas connoître, pour croire qu'elle eût pu démentir ses premiers bienfaits, en m'abandonnant dans une si triste situation.

Malgré tout, je tâché, tant qu'il me resta quelques forces, de tirer parti de mes foibles talens : mais de quoi servent les talens dans ce pays ? Je le dis dans l'amertume de mon cœur, il vaudroit mille fois mieux n'en avoir aucun. Eh! n'éprouvé-je pas encore aujourd'hui le retour plein d'ingratitude & de dureté de Gens, pour lesquels j'ai achevé de m'épuiser, en leur enseignant, avec beaucoup d'assiduité & d'application, ce qui m'avoit coûté bien des soins & des travaux à apprendre. Enfin, pour comble de disgraces, me voilà tombé dans une maladie affreuse, qui me défigure. Je suis desormais renfer-

mé, ſans pouvoir preſque ſortir du lit & de la chambre, juſqu'à ce qu'il plaiſe à Dieu de diſpoſer de ma courte, mais miſérable vie.

MA douleur eſt de voir que Madame de Warens a déja trop fait pour moi; je la trouve, pour le reſte de mes jours, accablée du fardeau de mes infirmités, dont ſon extrême bonté ne lui laiſſe pas ſentir le poids; mais qui n'incommode pas moins ſes affaires, déja trop reſſerrées, par ſes abondantes charités, & par l'abus que des Miſérables n'ont que trop ſouvent fait de ſa confiance.

J'OSE donc, ſur le détail de tous ces faits, recourir à S. E. comme au père des Affligés. Je ne diſſimulerai point qu'il eſt dur à un Homme de ſentimens, & qui penſe comme je fais, d'être obligé, faute d'autre moyen, d'implorer des aſſiſtances & des ſecours; mais

tel eſt le décret de la Providence. Il me ſuffit, en mon particulier, d'être bien aſſuré que je n'ai donné, par ma faute, aucun lieu, ni à la misère, ni aux maux dont je ſuis accablé. J'ai toujours abhorré le libertinage & l'oiſiveté, &, tel que je ſuis, j'oſe être aſſuré que Perſonne, de qui j'aie l'honneur d'être connu, n'aura, ſur ma conduite, mes ſentimens & mes mœurs, que de favorables témoignages à rendre.

Dans un état donc, auſſi déplorable que le mien, & ſur lequel je n'ai nul reproche à me faire, je crois qu'il n'eſt pas honteux à moi d'implorer de S. E. la grace d'être admis à participer aux bienfaits établis, par la piété des Princes, pour de pareils uſages. Ils ſont deſtinés, pour des cas ſemblables aux miens, ou ne le ſont pour perſonne.

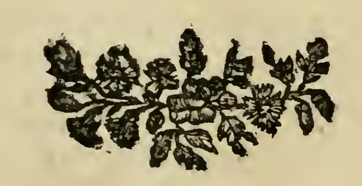
En conſéquence de cet expoſé, je

ſupplie très-humblement S. E. de vouloir me procurer une penſion, telle qu'Elle jugera raiſonnable, ſur la fondation que la piété du Roi Victor a établie à Annecy, ou de tel autre endroit qu'il lui ſemblera bon, pour pouvoir ſurvenir aux néceſſités du reſte de ma triſte carrière.

De plus, l'impoſſibilité où je me trouve de faire des voyages, & de traiter aucune affaire civile, m'engage à ſupplier encore S. E. qu'il lui plaiſe de faire régler la choſe de manière que ladite penſion puiſſe être payée ici en droiture, & remiſe entre mes mains, ou celles de Madame la Baronne de Warens, qui voudra bien, à ma très-humble ſollicitation, ſe charger de l'employer à mes beſoins. Ainſi, jouiſſant, pour le peu de jours qui me reſtent, des ſecours néceſſaires, pour le temporel, je recueillerai mon eſprit,

& mes forces, pour mettre mon ame & ma conſcience en paix avec Dieu; pour me préparer à commencer, avec courage & réſignation, le voyage de l'éternité; & pour prier Dieu ſincérement, & ſans diſtraction, pour la parfaite proſpérité & la très-précieuſe conſervation de Son Excellence.

J. J. ROUSSEAU.



MÉMOIRE

MÉMOIRE

Remis le 19 Avril 1742, à M. Boudet Antonin, qui travaille à l'Histoire de feu M. de Bernex, Evêque de Genève.

DANS l'intention où l'on est, de n'omettre dans l'Histoire de M. de Bernex, aucun des faits considérables qui peuvent servir à mettre ses vertus chrétiennes dans tout leur jour, on ne sauroit oublier la conversion de Madame la Baronne de Warens de a Tour qui fut l'ouvrage de ce Prélat.

AU mois de Juillet de l'année 1726, le Roi de Sardaigne étant à Évian, plusieurs Personnes de distinction du Pays de Vaud s'y rendirent pour voir la Cour. Madame de Warens fut du nombre; & cette Dame, qu'un pur motif de curiosité avoit amenée, fut retenue par des mo-

tifs d'un genre ſupérieur, & qui n'en furent pas moins efficaces, pour avoir été moins prévus. Ayant aſſiſté par haſard à un des Diſcours que ce Prélat prononçoit, avec ce zèle & cette onction qui portoient dans les cœurs le feu de ſa charité, Madame de Warens en fut émue au point, qu'on peut regarder cet inſtant comme l'époque de ſa converſion. La choſe cependant devoit paroître d'autant plus difficile, que cette Dame étant très-éclairée, ſe tenoit en garde contre les ſéductions de l'éloquence, & n'étoit pas diſpoſée à céder, ſans être pleinement convaincue : mais quand on a l'eſprit juſte & le cœur droit, que peut-il manquer, pour goûter la vérité, que le ſecours de la grace? Et M. de Bernex n'étoit-il pas accoutumé à la porter dans les cœurs les plus endurcis? Madame de Warens vit le Prélat; ſes préjugés furent détruits; ſes doutes furent diſſipés; & pénétrée des grandes vérités qui lui

étoient annoncées, elle ſe détermina à rendre à la Foi, par un ſacrifice éclatant, le prix des lumières dont elle venoit de l'éclairer.

LE bruit du deſſein de Madame de Warens ne tarda pas à ſe répandre dans le Pays de Vaud : ce fut un deuil & des alarmes univerſelles : cette Dame y étoit adorée ; & l'amour qu'on avoit pour elle ſe changea en fureur, contre ce qu'on appelloit ſes ſéducteurs & ſes raviſſeurs. Les habitans de Vevai ne parloient pas moins que de mettre le feu à Evian, & de l'enlever à main armée au milieu même de la Cour. Ce projet inſenſé, fruit ordinaire d'un zèle fanatique, parvint aux oreilles de S. M. & ce fut à cette occaſion qu'elle fit à M. de Bernex cette eſpèce de reproche ſi glorieux, qu'il faiſoit des converſions bien bruyantes. Le Roi fit partir ſur le champ Madame de Warens pour Annecy, eſcortée de quarante de ſes

gardes. Ce fut-là, où quelque tems après que S. M. l'assura de sa protection dans les termes les plus flatteurs, & lui assigna une pension, qui doit passer pour une preuve éclatante de la piété & de la générosité de ce Prince; mais qui n'ôte point à Madame de Warens le mérite d'avoir abandonné de grands biens & un rang brillant dans sa patrie, pour suivre la voix du Seigneur, & se livrer sans réserve à sa Providence. Il eut même la bonté de lui offrir d'augmenter cette pension, de sorte qu'elle pût figurer avec tout l'éclat qu'elle souhaiteroit, & de lui procurer la situation la plus gracieuse, si elle vouloit se rendre à Turin, auprès de la Reine. Mais Madame de Warens n'abusa point des bontés du Monarque; elle alloit acquérir les plus grands biens, en participant à ceux que l'Église répand sur les Fidèles; & l'éclat des autres n'avoit desormais plus rien qui pût la toucher. C'est ainsi qu'elle s'en explique à M. de Bernex: & c'est

ſur ces maximes de détachement & de modération qu'on l'a vue ſe conduire conſtamment depuis lors.

ENFIN le jour arriva, où M. de Bernex alloit aſſurer à l'Égliſe la conquête qu'il lui avoit acquiſe : il reçut publiquement l'abjuration de Madame de Warens, & lui adminiſtra le Sacrement de Confirmation le 8 Septembre 1726, jour de la Nativité N. D. dans l'Égliſe de la Viſitation, devant la Relique de S. François de Sales. Cette Dame eut l'honneur d'avoir pour Maraine, dans cette cérémonie, Madame la Princeſſe de Heſſe, ſœur de la Princeſſe de Piémont, depuis Reine de Sardaigne. Ce fut un ſpectacle touchant, de voir une jeune Dame d'une naiſſance illuſtre, favoriſée des graces de la nature, & enrichie des biens de la fortune, & qui, peu de tems auparavant, faiſoit les délices de ſa patrie, s'arracher du ſein de l'abondance & des

plaisirs, pour venir déposer au pied de la Croix de Christ, l'éclat & les voluptés du monde, & y renoncer pour jamais. M. de Bernex fit à ce sujet un discours très-touchant & très-pathétique : l'ardeur de son zèle lui prêta ce jour-là de nouvelles forces ; toute cette nombreuse assemblée fondit en larmes, & les Dames, baignées de pleurs, vinrent embrasser Madame de Warens, la féliciter, & rendre graces à Dieu avec elle de la victoire qu'il lui faisoit remporter. Au reste, on a cherché inutilement parmi tous les papiers de feu M. de Bernex, le Discours qu'il prononça en cette occasion, & qui, au témoignage de tous ceux qui l'entendirent, est un chef-d'œuvre d'éloquence : & il y a lieu de croire, que, quelque beau qu'il soit, il a été composé sur le champ, & sans préparation.

DEPUIS ce jour-là M. de Bernex n'appella plus Madame de Warens que

ſa fille, & elle l'appelloit ſon père. Il a en effet toujours conſervé pour elle les bontés d'un père; & il ne faut pas s'étonner qu'il regardât, avec une ſorte de complaiſance, l'ouvrage de ſes ſoins apoſtoliques, puiſque cette Dame s'eſt toujours efforcée de ſuivre, d'auſſi près qu'il lui a été poſſible, les ſaints exemples de ce Prélat, ſoit dans ſon détachement des choſes mondaines, ſoit dans ſon extrême charité envers les pauvres; deux vertus qui définiſſent parfaitement le caractère de Madame de Warens.

LE fait ſuivant peut entrer auſſi parmi les preuves, qui conſtatent les actions miraculeuſes de M. de Bernex.

AU mois de Septembre 1729, Madame de Warens, demeurant dans la maiſon de M. de Boige, le feu prit au four des Cordeliers, qui donnoit dans la cour de cette maiſon, avec une telle

violence, que ce four, qui contenoit un bâtiment aſſez grand, entièrement plein de faſcines & de bois ſec, fut bientôt embraſé. Le feu, porté par un vent impétueux, s'attacha au toît de la maiſon, & pénétra même par les fenêtres dans les appartemens: Madame de Warens donna auſſitôt ſes ordres, pour arrêter les progrès du feu, & pour faire tranſporter ſes meubles dans ſon jardin. Elle étoit occupée à ces ſoins, quand elle apprit que M. l'Évêque étoit accouru au bruit du danger qui la menaçoit, & qu'il alloit paroître à l'inſtant. Elle fut au-devant de lui; ils entrèrent enſemble dans le jardin; il ſe mit à genoux, ainſi que tous ceux qui étoient préſens, du nombre deſquels j'étois, & commença à prononcer des oraiſons, avec cette ferveur qui étoit inſéparable de ſes prières. L'effet en fut ſenſible; le vent qui portoit les flammes par-deſſus la mai-

ſon, juſques près du jardin, changea tout-à-coup, & les éloigna ſi bien, que le four, quoique contigu, fut entièrement conſumé, ſans que la maiſon eût d'autre mal que le dommage qu'elle avoit reçu auparavant. C'eſt un fait connu de tout Annecy, & que moi écrivain du préſent Mémoire, ai vu de mes propres yeux.

M. de Bernex a continué conſtamment à prendre le même intérêt, dans tout ce qui regardoit Madame de Warens; il fit faire le portrait de cette Dame, diſant qu'il ſouhaitoit qu'il reſtât dans ſa famille, comme un monument honorable d'un de ſes plus heureux travaux. Enfin, quoiqu'elle fût éloignée de lui, il lui a donné, peu de tems avant que de mourir, des marques de ſon ſouvenir, & en a même laiſſé dans ſon teſtament. Après la mort de ce Prélat, Madame de

Warens s'eſt entièrement conſacrée à la ſolitude & à la retraite, diſant qu'après avoir perdu ſon père, rien ne l'attachoit plus au monde.



LETTRES
DE
M. J. J. ROUSSEAU.

LETTRE PREMIERE.

A MADAME LA BARONNE DE WARENS, DE CHAMBERY.

A Besançon, le 29 Juin 1732.

MADAME,

J'AI l'honneur de vous écrire, dès le lendemain de mon arrivée à Besançon. J'y ai trouvé bien des nouvelles, auxquelles je ne m'étois pas attendu, & qui m'ont fait plaisir en quelque façon. Je suis allé ce matin faire ma révérence à M. l'Abbé Blanchard, qui nous a donné à dîner, à M. le Comte de Saint-Rieux & à moi. Il m'a dit qu'il partiroit dans un mois pour Paris, où il va remplir le quartier de M. Campra qui est malade; & comme il est fort âgé, M. Blanchard se flatte de lui succéder en la charge d'Intendant premier Maître de Quartier de la Mu-

ſique de la Chambre du Roi, & Conſeiller de S. M. en ſes Conſeils : il m'a donné ſa parole d'honneur, qu'au cas que ce projet lui réuſſiſſe, il me procurera un appointement dans la Chapelle, ou dans la Chambre du Roi, au bout du terme de deux ans le plus tard : Ce ſont-là des poſtes brillans & lucratifs, qu'on ne peut aſſez ménager : auſſi l'ai-je très-fort remercié, avec aſſurance que je n'épargnerai rien pour m'avancer de plus en plus dans la compoſition, pour laquelle il m'a trouvé un talent merveilleux. Je lui rends à ſouper ce ſoir, avec deux ou trois Officiers du Régiment du Roi, avec qui j'ai fait connoiſſance au Concert. M. l'Abbé Blanchard m'a prié d'y chanter un Récit de Baſſe-taille, que ces Meſſieurs ont eu la complaiſance d'applaudir ; auſſi-bien qu'un Duo de Pyrame & Thisbé, que j'ai chanté avec M. Duroncel, fameux Haute-contre de l'ancien Opéra

de Lyon : c'eſt beaucoup faire pour un lendemain d'arrivée.

J'AI donc réſolu de retourner dans quelques jours à Chambery, où je m'amuſerai à enſeigner pendant le terme de deux années ; ce qui m'aidera toujours à me fortifier ; ne voulant pas m'arrêter ici, ni y paſſer pour un ſimple Muſicien ; ce qui me feroit quelque jour un tort conſidérable. Ayez la bonté de m'écrire, Madame, ſi j'y ſerai reçu avec plaiſir, & ſi l'on m'y donnera des Écoliers. Je me ſuis fourni de quantité de papiers & de Pièces nouvelles d'un goût charmant, & qui ſûrement ne ſont pas connus à Chambery ; mais je vous avoue que je ne me ſoucie guères de partir, que je ne ſache au vrai, ſi l'on ſe réjouira de m'avoir. J'ai trop de délicateſſe pour y aller autrement. Ce ſeroit un tréſor, & en même-temps un miracle, de voir un bon Muſicien en Savoie : je n'oſe ni ne puis me flatter

d'être de ce nombre ; mais en ce cas, je me vante toujours de produire en autrui, ce que je ne ſuis pas moi-même. D'ailleurs tous ceux qui ſe ſerviront de mes principes, auront lieu de s'en louer, & vous en particulier, Madame, ſi vous voulez bien encore prendre la peine de les pratiquer quelquefois. Faites-moi l'honneur de me répondre par le premier ordinaire, & au cas que vous voyiez qu'il n'y ait pas de *débouché* pour moi à Chambery, vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de me le marquer ; & comme il me reſte encore deux partis à choiſir, je prendrai la liberté de conſulter le ſecours de vos ſages avis, ſur l'option d'aller à Paris, en droiture avec l'Abbé Blanchard, ou à Soleurre, auprès de M. l'Ambaſſadeur. Cependant comme ce ſont là de ces coups de partie, qu'il n'eſt pas bon de précipiter, je ſerai bien aiſe de ne rien preſſer encore.

TOUT bien examiné, je ne me ré-

pens point d'avoir fait ce petit voyage, qui pourra, dans la ſuite, m'être d'une grande utilité. J'attens, Madame, avec ſoumiſſion, l'honneur de vos ordres, & ſuis avec une reſpectueuſe conſidération,

MADAME,

ROUSSEAU.



LETTRE II.

A LA MÊME.

Grenoble, 13 Septembre 1737.

MADAME,

JE ſuis ici depuis deux jours : on ne peut être plus ſatisfait d'une Ville, que je le ſuis de celle-ci. On m'y a marqué tant d'amitiés & d'empreſſemens, que je croyois en ſortant de Chambery, me trouver dans un nouveau Monde. Hier, Monſieur Micoud me donna à dîner avec pluſieurs de ſes amis, & le ſoir après la Comédie, j'allai ſouper avec le bon homme Lagere.

JE n'ai vu ni Madame la Préſidente, ni Madame d'Eybens, ni Monſieur le Préſident de Tancin; ce Seigneur eſt en campagne. Je n'ai pas laiſſé de remettre la Lettre à ſes Gens. Pour Madame de

Bardonanche, je me ſuis préſenté pluſieurs fois, ſans pouvoir lui faire la révérence; j'ai fait remettre la Lettre, & j'y dois dîner ce matin, où j'apprendrai des nouvelles de Madame d'Eybens.

IL faut parler de Monſieur de l'Orme. J'ai eu l'honneur, Madame, de lui remettre votre Lettre en main propre. Ce Monſieur, s'excuſant ſur l'abſence de M. l'Évêque, m'offrit un écu de ſix francs. Je l'acceptai, par timidité; mais je crus devoir en faire préſent au Portier. Je ne ſais ſi j'ai bien fait; mais il faudra que mon ame change de moûle, avant que de me réſoudre à faire autrement. J'oſe croire que la vôtre ne m'en démentira pas.

J'AI eu le bonheur de trouver, pour Montpellier, en droiture, une chaiſe de retour; j'en profiterai. Le marché s'eſt fait par l'entremiſe d'un Ami, & il ne m'en coûte, pour la voiture, qu'un

louis de ving-quatre francs ; je partirai demain matin. Je ſuis mortifié, Madame, que ce ſoit ſans recevoir ici de vos nouvelles ; mais ce n'eſt pas une occaſion à négliger.

SI vous avez, Madame, des Lettres à m'envoyer ; je crois qu'on pourroit les faire tenir ici à Monſieur Micoud, qui les feroit partir enſuite, pour Montpellier, à l'adreſſe de Monſieur Lazerme. Vous pouvez auſſi les renvoyer de Chambery, en droiture : ayez la bonté de voir ce qui convient le mieux ; pour moi je n'en ſais rien du tout.

IL me fâche extrêmement d'avoir été contraint de partir, ſans faire la révérence à Monſieur le Marquis d'Antremont, & lui préſenter mes très-humbles actions de grâces : oſerois-je, Madame, vous prier de vouloir ſuppléer à cela ?

COMME je compte de pouvoir être

à Montpellier Mercredi au ſoir le 18 du courant, je pourrois donc, Madame, recevoir de vos précieuſes nouvelles, dans le cours de la ſemaine prochaine, ſi vous preniez la peine d'écrire Dimanche ou Lundi matin. Vous m'accorderez, s'il vous plaît, la faveur de croire que mon empreſſement juſqu'à ce tems-là ira juſqu'à l'inquiétude.

PERMETTEZ encore, Madame, que je prenne la liberté de vous recommander le ſoin de votre ſanté. N'êtes-vous pas ma chère Maman? N'ai-je pas droit d'y prendre le plus vif intérêt, & n'avez-vous pas beſoin qu'on vous excite à tout moment à y donner plus d'attention?

LA mienne fut fort dérangée hier au ſpectacle. On repréſenta Alzire, mal à la vérité; mais je ne laiſſai pas d'y être ému, juſqu'à perdre la reſpiration mes palpitations augmentèrent éton

namment, & je crains de m'en ſentir quelque temps.

POURQUOI, Madame, y a-t-il des cœurs ſi ſenſibles au grand, au ſublime, au pathétique, pendant que d'autres ne ſemblent faits que pour ramper dans la baſſeſſe de leurs ſentimens? La fortune ſemble faire à tout cela une eſpèce de compenſation; à force d'élever ceux-ci, elle cherche à les mettre de niveau avec la grandeur des autres: y réuſſit-elle ou non? Le Public & vous, Madame, ne ſerez pas de même avis. Cet accident m'a forcé de renoncer deſormais au tragique, juſqu'au rétabliſſement de ma ſanté. Me voilà privé d'un plaiſir qui m'a coûté des larmes en ma vie. J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect,

MADAME,

ROUSSEAU.

LETTRE III.

A LA MÊME.

Montpellier, 23 Octobre 1737.

MADAME,

JE ne me ſers point de la voie indiquée de M. Barillot, parce que c'eſt faire le tour de l'école. Vos Lettres & les miennes paſſant toutes par Lyon, il faudroit avoir une adreſſe à Lyon.

VOICI un mois paſſé de mon arrivée à Montpellier, ſans avoir pu recevoir aucune nouvelle de votre part, quoique j'aie écris pluſieurs fois, & par différentes voies. Vous pouvez croire que je ne ſuis pas fort tranquile, & que ma ſituation n'eſt pas des plus gracieuſes. Je vous proteſte cependant, Madame, avec la plus parfaite ſincérité, que ma plus grande inquiétude vient de

la crainte, qu'il ne vous ſoit arrivé quelque accident. Je vous écris cette ordinaire-ci par trois différentes voies, ſavoir, par Meſſieurs Vépres, M. Micoud, & en droiture : il eſt impoſſible qu'une de ces trois Lettres ne vous parvienne ; ainſi, j'en attends la réponſe dans trois ſemaines au plus tard ; paſſé ce tems-là, ſi je n'ai point de nouvelles, je ſerai contraint de partir dans le dernier deſordre, & de me rendre à Chambery, comme je pourrai. Ce ſoir la poſte doit arriver, & il ſe peut qu'il y aura quelque Lettre pour moi ; peut-être n'avez-vous pas fait mettre les vôtres à la poſte les jours qu'il falloit ; car j'aurois réponſe depuis quinze jours ; ſi les Lettres avoient fait chemin dans leur temps. Vos Lettres doivent paſſer par Lyon pour venir ici ; ainſi c'eſt les Mercredis & Samedis de bon matin qu'elles doivent être miſes à la poſte ; je vous avois donné précédemment l'adreſſe de ma penſion : il vaudroit peut-être

peut-être mieux les adreſſer en droiture où je ſuis logé, parce que je ſuis ſûr de les y recevoir exactement. C'eſt chez M. Barcellon, Huiſſier de la Bourſe, en rue Baſſe, proche du Palais. J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect,

MADAME,

ROUSSEAU.

SI vous avez quelque choſe à m'envoyer par la voie des Marchands de Lyon, & que vous écriviez, par exemple, à Mrs Vépres par le même ordinaire qu'à moi, je dois, s'ils ſont exacts, recevoir leur lettre en même-temps que la vôtre.

J'ALLOIS fermer ma Lettre, quand j'ai reçu la vôtre, Madame, du 12 du courant. Je crois n'avoir pas mérité les reproches que vous m'y faites, ſur mon peu d'exactitude. Depuis mon

départ de Chambery, je n'ai point passé de semaine sans vous écrire. Du reste, je me rends justice ; & quoique peut-être il dût me paroître un peu dur que la première Lettre, que j'ai l'honneur de recevoir de vous, ne soit pleine que de reproches, je conviens que je les mérite tous. Que voulez-vous, Madame, que je vous dise ; quand j'agis, je crois faire les plus belles choses du monde ; & puis, il se trouve au bout, que ce ne sont que sottises ; je le reconnois parfaitement bien moi-même. Il faudra tâcher de se roidir contre sa bêtise à l'avenir, & faire plus d'attention sur sa conduite. C'est ce que je vous promets, avec une forte envie de l'exécuter. Après cela, si quelque retour d'amour-propre vouloit encore m'engager à tenter quelque voie de justifications, je réserve à traiter cela de bouche avec vous, Madame ; non pas, s'il vous plaît, à la S. Jean, mais à la fin du mois de Janvier, ou au commencement du suivant.

QUANT à la Lettre de M. Arnauld, vous ſavez, Madame, mieux que moi-même, ce qui me convient, en fait de recommandation. Je vois bien que vous vous imaginez, que parce que je ſuis à Montpellier, je puis voir les choſes de plus près, & juger de ce qu'il y a à faire : mais, Madame, je vous prie d'être bien perſuadée, que hors ma penſion, & l'hôte de ma chambre, il m'eſt impoſſible de faire aucune liaiſon, ni de connoître le terrein le moins du monde à Montpellier, juſqu'à ce qu'on m'ait procuré quelque arme, pour forcer les barricades, que l'humeur inacceſſible des particuliers & de toute la nation en général, met à l'entrée de leurs maiſons. Oh, qu'on a une idée bien fauſſe du caractère Languedocien, & ſur-tout des habitans de Montpellier, à l'égard de l'étranger! Mais pour revenir, les recommandations, dont j'aurois beſoin, ſont de toutes les eſpèces. Premiérement, pour la No-

bleſſe & les Gens en place. Il me ſeroit très-avantageux d'être préſenté à quelqu'un de cette claſſe, pour tâcher à me faire connoître, & à faire quelque uſage du peu de talens que j'ai, ou du moins à me donner quelque ouverture, qui pût m'être utile, dans la ſuite, en temps & lieu. En ſecond lieu, pour les Commerçans, afin de trouver quelque voie de communication plus courte & plus facile, & pour mille autres avantages, que vous ſavez que l'on tire de ces connoiſſances-là. Troiſiémement, parmi les Gens-de-Lettres, Savans, Profeſſeurs, par les lumières qu'on peut acquérir avec eux, & les progrès qu'on y pourroit faire ; enfin généralement, pour toutes les perſonnes de mérite, avec leſquelles on peut du moins lier une honnête ſociété, apprendre quelque choſe, & couler quelques heures, priſes ſur la plus rude & la plus ennuyeuſe ſolitude du monde. J'ai l'honneur de vous écrire

cela, Madame, & non à M. l'Abbé Arnauld, parce qu'ayant la Lettre, vous verrez mieux ce qu'il y aura à répondre, & que ſi vous voulez bien vous donner cette peine vous-même, cela ſera encore un meilleur effet en ma faveur.

VOUS faites, Madame, un détail ſi riant de ma ſituation à Montpellier, qu'en vérité, je ne ſaurois mieux rectifier ce qui peut n'être pas conforme au vrai, qu'en vous priant de prendre tout le contre-pied. Je m'étendrai plus au long dans ma prochaine, ſur l'eſpèce de vie que je mène ici. Quant à vous, Madame, plût à Dieu que le récit de votre ſituation fût moins véridique! Hélas! je ne puis, pour le préſent, faire que des vœux ardens pour l'adouciſſement de votre ſort: il ſeroit trop envié, s'il étoit conforme à celui que vous méritez. Je n'oſe eſpérer le rétabliſſement de ma ſanté:

car elle eſt encore plus en déſordre, que quand je ſuis parti de Chambery : mais, Madame, ſi Dieu daignoit me la rendre, il eſt ſûr que je n'en ferois d'autre uſage, qu'à tâcher de vous ſoulager de vos ſoins, & à vous ſeconder en bon & tendre fils, & en élève reconnoiſſant. Vous m'exhortez, Madame, à reſter ici juſqu'à la St. Jean, je ne le ferois pas, quand on m'y couvriroit d'or. Je ne ſache pas d'avoir vu, de ma vie, un pays plus antipathique à mon goût, que celui-ci, ni de ſéjour plus ennuyeux, plus mauſſade, que celui de Montpellier. Je ſais bien que vous ne me croirez point ; vous êtes encore remplie des belles idées, que ceux qui y ont été attrapés en ont répandues dehors, pour attraper les autres. Cependant, Madame, je vous réſerve une relation de Montpellier, qui vous fera toucher les choſes au doigt & à l'œil ; je vous attends-là, pour vous étonner. Pour

ma ſanté, il n'eſt pas étonnant qu'elle ne s'y remette pas. Premièrement, les alimens n'y valent rien; mais rien, je dis, rien, & je ne badine point. Le vin y eſt trop violent, & incommode toujours; le pain y eſt paſſable, à la vérité; mais il n'y a ni bœuf, ni vache, ni beurre; on n'y mange que de mauvais mouton, & du poiſſon de Mer en abondance, le tout toujours apprêté à l'huile puante. Il vous feroit impoſſible de goûter de la ſoupe ou des ragoûts, qu'on nous ſert à ma penſion, ſans vomir. Je ne veux pas m'arrêter davantage là-deſſus; car ſi je vous diſois les choſes préciſément comme elles ſont, vous ſeriez en peine de moi, bien plus que je ne le mérite. En ſecond lieu, l'air ne me convient pas: autre paradoxe, encore plus incroyable que les précédens, c'eſt pourtant la vérité. On ne ſauroit diſconvenir, que l'air de Montpellier ne ſoit fort pur, & en hyver aſſez

doux. Cependant le voiſinage de la Mer le rend à craindre, pour tous ceux qui ſont attaqués de la poitrine; auſſi y voit-on beaucoup de phtiſiques. Un certain vent qu'on appelle ici le marin, amène de tems en tems des brouillards épais & froids, chargés de particules ſalines & âcres qui ſont fort dangereuſes. Auſſi, j'ai ici des rhumes, des maux de gorge, & des eſquinancies, plus ſouvent qu'à Chambery. Ne parlons plus de cela, quant à préſent: car ſi j'en diſois davantage, vous n'en croiriez pas un mot. Je puis pourtant proteſter que je n'ai dit que la vérité. Enfin, un troiſième article, c'eſt la cherté: pour celui-là, je ne m'y arrêterai pas, parce que je vous en ai parlé précédemment, & que je me prépare à parler de tout cela plus au long en traitant de Montpellier. Il ſuffit de vous dire, qu'avec l'argent comptant que j'ai apporté, & les 200 livres que vous avez eu la bonté de

me promettre, il s'en faudroit beaucoup, qu'il m'en restât actuellement autant devant moi, pour prendre l'avance, comme vous dites qu'il en faudroit laisser en arrière pour boucher les trous. Je n'ai encore pu donner un sou à la Maitresse de la pension, ni pour le louage de ma chambre; jugez, Madame, comment me voilà joli garçon; & pour achever de me peindre, si je suis contraint de mettre quelque chose à la presse, ces honnêtes gens-ci ont la charité de ne prendre que 12 sols par écu de six francs, tous les mois. A la vérité, j'aimerois mieux tout vendre, que d'avoir recours à un tel moyen. Cependant, Madame, je suis si heureux, que personne ne s'est encore avisé de me demander de l'argent, sauf celui qu'il faut donner tous les jours pour les eaux, bouillons de poulets, purgatifs, bains; encore ai-je trouvé le secret d'en emprunter pour cela, sans gage & sans usure, & cela

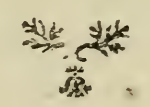
du premier Cancre de la terre. Cela ne pourra durer, pourtant, d'autant plus que le deuxième mois est commencé depuis hier : mais je suis tranquile depuis que j'ai reçu de vos nouvelles, & je suis assuré d'être secouru à temps. Pour les commodités, elles sont en abondance. Il n'y a point de bon Marchand à Lyon, qui ne tire une Lettre-de-change sur Montpellier. Si vous en parlez à M. C. il lui sera de la dernière facilité de faire cela : en tout cas, voici l'adresse d'un qui paye un de nos Messieurs de Belley, & de la voie duquel on peut se servir. M. Parent, Marchand Drapier à Lyon, au Change. Quant à mes Lettres, il vaut mieux les adresser chez M. Barcellon, ou plutôt Marcellon, comme l'adresse est à la première page, on sera plus exact à me les rendre. Il est deux heures après minuit, la plume me tombe des mains. Cependant je n'ai pas écrit la moitié de ce que j'avois à écrire. La suite de la re-

lation, & le reſte, &c. ſera renvoyé pour Lundi prochain. C'eſt que je ne puis faire mieux, ſans quoi, Madame, je ne vous imiterois certainement pas à cet égard. En attendant, je m'en rapporte aux précédentes, & préſente mes reſpectueuſes ſalutations aux Révérends Pères Jéſuites, le Révérend Père Hemet & le Révérend Père Coppier. Je vous prie bien humblement de leur préſenter une taſſe de chocolat, que vous boirez enſemble, s'il vous plaît, à ma ſanté. Pour moi, je me contente du fumet; car il ne m'en reſte pas un miſérable morceau.

J'AI oublié de finir en parlant de Montpellier, & de vous dire que j'ai réſolu d'en partir vers la fin de Décembre, & d'aller prendre le lait d'âneſſe en Provence, dans un petit endroit fort joli, à deux lieues du Saint-Eſprit. C'eſt un air excellent; il y aura bonne compagnie, avec laquelle j'ai

déja fait connoiſſance en chemin, & j'eſpère de n'y être pas tout-à-fait ſi chèrement qu'à Montpellier. Je demande votre avis là-deſſus : il faut encore ajouter, que c'eſt faire d'une pierre deux coups; car je me rapproche de deux journées.

JE vois, Madame, qu'on épargneroit bien des embarras & des frais, ſi l'on faiſoit écrire, par un Marchand de Lyon, à ſon Correſpondant d'ici, de me compter de l'argent, quand j'en aurois beſoin, juſqu'à la concurrence de la ſomme deſtinée. Car ces retards me mettent dans de fâcheux embarras, & ne vous ſont d'aucun avantage.



LETTRE IV.

A LA MÊME.

Montpellier, 14 Décembre, 1737.

MADAME,

JE viens de recevoir votre troisième Lettre : vous ne la datez point, & vous n'accusez point la réception des miennes ; cela fait que je ne sais à quoi m'en tenir. Vous me mandez, que vous avez fait compter, entre les mains de Monsieur Bouvier, les deux cents livres en question. Je vous en réitère mes humbles actions de graces. Cependant pour m'avoir écrit cela trop tôt, vous m'avez fait faire une fausse démarche ; car je tirai une lettre-de-change sur Monsieur Bouvier, qu'il a refusée, & qu'on m'a renvoyée : je l'ai fait partir derechef, il y a apparence, qu'elle sera payée présentement. Quant aux autres

deux cents livres, je n'aurai beſoin que de la moitié, parce que je ne veux pas faire ici un plus long ſéjour, que juſqu'à la fin de Février; ainſi vous aurez cent livres de moins à compter : mais je vous ſupplie de faire en ſorte que cet argent ſoit sûrement entre les mains de Monſieur Bouvier, pour ce tems-là. Je n'ai pu faire les remèdes qui m'étoient preſcrits, faute d'argent. Vous m'avez écrit que vous m'enverriez de l'argent pour pouvoir m'arranger, avant la tenue des États, & voilà la clôture des États qui ſe fait demain, après avoir ſiégé deux moins entiers. Dès que j'aurai reçu réponſe de Lyon, je partirai pour le Saint-Eſprit, & je ferai l'eſſai des remèdes, qui m'ont été ordonnés. Remèdes bien inutiles, à ce que je prévois. Il faut périr malgré tout, & ma ſanté eſt en pire état que jamais.

JE ne puis aujourd'hui vous donner une ſuite de ma relation; cela demande

plus de tranquilité, que je ne m'en ſens aujourd'hui. Je vous dirai, en paſſant, que j'ai tâché de ne pas perdre entièrement mon tems à Montpellier; j'ai fait quelques progrès dans les mathématiques: pour le divertiſſement, je n'en ai eu d'autre que d'entendre des muſiques charmantes. J'ai été trois fois à l'Opéra, qui n'eſt pas beau ici; mais où il y a d'excellentes voix. Je ſuis endetté ici de cent huit livres; le reſte ſervira, avec un peu d'économie, à paſſer les deux mois prochains. J'eſpère les couler plus agréablement qu'à Montpellier; voilà tout. Vous pouvez cependant, Madame, m'écrire toujours ici à l'adreſſe ordinaire; au cas que je ſois parti, les Lettres me ſeront renvoyées. J'offre mes très-humbles reſpects aux Révérends Pères Jéſuites. Quand j'aurai reçu de l'argent, & que je n'aurai pas l'eſprit ſi chagrin, j'aurai l'honneur de leur écrire. Je ſuis, Madame, avec un très-profond reſpect, ROUSSEAU.

VOUS devez avoir reçu ma réponſe, par rapport à M. de Lautrec. Oh, ma chère Maman ! j'aime mieux être auprès de D. & être employé aux plus rudes travaux de la terre, que de poſſéder la plus grande fortune dans tout autre cas ; il eſt inutile de penſer que je puiſſe vivre autrement ; il y a long-tems que je vous l'ai dit, & je le ſens encore plus ardemment que jamais. Pourvu que j'aie cet avantage, dans quelqu'état que je ſois, tout m'eſt indifférent. Quand on penſe comme moi, je vois qu'il n'eſt pas difficile d'éluder les raiſons importantes que vous ne voulez pas me dire. Au nom de Dieu, rangez les choſes de ſorte que je ne meure pas de deſeſpoir. J'approuve tout, je me ſoumets à tout, excepté ce ſeul article, auquel je me ſens hors d'état de conſentir, duſſé-je être la proie du plus miſérable ſort. Ah ! ma chère Maman, n'êtes-vous donc plus ma chère Maman ? ai-je vécu quelques mois de trop ?

VOUS ſavez qu'il y a un cas, où j'accepterois la choſe dans toute la joie de mon cœur ; mais ce cas eſt unique. Vous m'entendez.



LETTRE V.

A LA MÊME.

Charmettes, 18 Mars 1739.

MA TRÈS-CHÈRE MAMAN,

J'AI reçu, comme je le devois, le Billet que vous m'écrivîtes Dimanche dernier, & j'ai convenu ſincérement avec moi-même, que, puiſque vous trouviez que j'avois tort, il falloit que je l'euſſe effectivement; ainſi, ſans chercher à chicaner, j'ai fait mes excuſes de bon cœur à mon Frère; & je vous fais de même ici les miennes très-humbles. Je vous aſſure auſſi, que j'ai réſolu de tourner toujours du bon côté les corrections que vous jugerez à propos de me faire, ſur quelque ton qu'il vous plaiſe de les tourner.

VOUS m'avez fait dire qu'à l'occaſion

de vos Pâques, vous voulez bien me pardonner. Je n'ai garde deprendre la chose au pied de la lettre, & je suis sûr, que quand un cœur, comme le vôtre, a autant aimé quelqu'un, que je me souviens de l'avoir été de vous, il lui est impossible d'en venir jamais à un tel point d'aigreur, qu'il faille des motifs de religion pour le reconcilier. Je reçois cela comme une petite mortification que vous m'imposez en me pardonnant, & dont vous savez bien qu'une parfaite connoissance de vos vrais sentimens adoucira l'amertume.

JE vous remercie, ma très-chère Maman, de l'avis que vous m'avez fait donner d'écrire à mon Père. Rendez-moi cependant la justice de croire que ce n'est ni par négligence, ni par oubli, que j'avois retardé jusqu'à présent. Je pensois qu'il auroit convenu d'attendre la réponse de M. l'Abbé Arnauld; afin que si le sujet du Mémoire n'avoit

eu nulle apparence de réussir, comme il est à craindre, je lui eusse passé sous silence ce projet évanoui. Cependant vous m'avez fait faire réflexion que mon délai étoit appuyé sur une raison trop frivole, & pour réparer la chose le plutôt qu'il est possible, je vous envoie ma Lettre, que je vous prie de prendre la peine de lire, de fermer, & de faire partir, si vous le jugez à propos.

Il n'est pas nécessaire, je crois, de vous assurer que je languis depuis longtemps dans l'impatience de vous revoir. Songez, ma très-chère Maman, qu'il y a un mois, & peut-être au-delà, que je suis privé de ce bonheur. Je suis du plus profond de mon cœur, & avec les sentimens du Fils le plus tendre,

MA TRÈS-CHÈRE MAMAN,

ROUSSEAU.

LETTRE VI.

A LA MÊME.

3 Mars.

MA TRÈS-CHERE ET TRÈS-BONNE MAMAN,

JE vous envoie ci-joint, le brouillard du Mémoire, que vous trouverez après celui de la Lettre à M. Arnauld. Si j'étois capable de faire un chef-d'œuvre, ce Mémoire, à mon goût, feroit le mien; non qu'il foit travaillé avec beaucoup d'art, mais parce qu'il eft écrit avec les fentimens qui conviennent à un Homme, que vous honorez du nom de Fils. Affurément une ridicule fierté ne me conviendroit guère dans l'état où je fuis : mais auffi j'ai toujours cru qu'on pouvoit, avec arrogance, & cependant fans s'avilir, conferver une certaine dignité dans la mauvaife fortune & dans les fupplications, plus propres à obtenir des graces d'un honnête hom-

me, que les plus baſſes lâchetés. Au reſte, je ſouhaite plus que je n'eſpère de ce Mémoire, à moins que votre zèle & votre habileté ordinaires ne lui donnent un puiſſant véhicule : car je ſais, par une vieille expérience, que tous les Hommes n'entendent & ne parlent pas le même langage. Je plains les ames à qui le mien eſt inconnu ; il y a une Maman au monde, qui, à leur place, l'entendroit très-bien : mais, me direz-vous, pourquoi ne pas parler le leur ? C'eſt ce que je me ſuis aſſez repréſenté. Après tout, pour quatre miſérables jours de vie, vaut-il la peine de ſe faire faquin ?

Il n'y a pas tant de mal cependant, & j'eſpère que vous trouverez, par la lecture du Mémoire, que je n'ai pas fait le Rodomont hors de propos, & que je me ſuis raiſonnablement humaniſé. Je ſais bien, Dieu merci, à quoi, ſans cela, Petit auroit couru grand riſque

de mourir de faim, en pareille occasion ; preuve que je ne suis pas propre à ramper indignement dans les malheurs de la vie, c'est que je n'ai jamais fait le rogue, ni le fendant, dans la prospérité : mais qu'est-ce que je vous lanterne-là, sans me souvenir, chère Maman, que je parle à qui me connoît mieux que moi-même ? Baste ! un peu d'effusion de cœur dans l'occasion, ne nuit jamais à l'amitié.

Le Mémoire est tout dressé sur le plan que nous avons plus d'une fois digéré ensemble. Je vois le tout assez lié, & propre à se soutenir. Il y a ce maudit voyage de Besançon, dont, pour mon bonheur, j'ai jugé à propos de déguiser un peu le motif. Voyage éternel & malencontreux, s'il en fut au monde ! & qui s'est déjà présenté à moi bien des fois, & sous des faces bien différentes. Ce sont des images, où ma vanité ne triomphe pas. Quo

qu'il en ſoit, j'ai mis à cela une emplâtre, Dieu ſait comment! en tout cas, ſi l'on vient me faire ſubir l'interrogatoire aux Charmettes, j'eſpère bien ne pas reſter court. Comme vous n'êtes pas au fait comme moi, il ſera bon, en préſentant le Mémoire, de gliſſer légèrement ſur le détail des circonſtances, crainte de *qui pro quo*, à moins que je n'aie l'honneur de vous voir avant ce temps-là.

A propos de cela. Depuis que vous voilà établie en ville, ne vous prend-il point fantaiſie, ma chère Maman, d'entreprendre un jour quelque petit voyage à la campagne? Si mon bon génie vous l'inſpire, vous m'obligerez de me faire avertir, quelques trois ou quatre mois à l'avance, afin que je me prépare à vous recevoir, & à vous faire duement les honneurs de chez moi.

JE prends la liberté de faire ici mes honneurs

honneurs à Monſieur le Cureu, & mes amitiés à mon Frère. Ayez la bonté de dire au premier, que comme Proſerpine (ah! la belle choſe que de placer-là Proſerpine!). . . . .

PESTE! où prend mon eſprit toutes ces gentilleſſes? Comme Proſerpine, donc, paſſoit autrefois ſix mois ſur terre & ſix mois aux enfers, il faut de même qu'il ſe réſolve de partager ſon temps entre vous & moi: mais auſſi les enfers, où les mettrons-nous? Placez-les en ville, ſi vous le jugez à propos; car pour ici, ne vous déplaiſe, *n'en voli pa gés*. J'ai l'honneur d'être du plus profond de mon cœur, ma très-chère & très-bonne Maman,

ROUSSEAU.

JE m'apperçois que ma Lettre vous pourra ſervir d'apologie, quand il vous arrivera d'en écrire quelqu'une un peu

longue : mais auſſi il faudra que ce ſoit à quelque Maman bien chère & bien aimée ; ſans quoi, la mienne ne prouve rien.



LETTRE VII.

A LA MÊME.

Venise, 5 Octobre 1743.

QUOI! ma bonne Maman, il y a mille ans que je soupire, sans recevoir de vos nouvelles, & vous souffrez que je reçoive des Lettres de Chambery, qui ne soient pas de vous. J'avois eu l'honneur de vous écrire à mon arrivée à Venise; mais dès que notre Ambassadeur & notre Directeur des Postes seront partis pour Turin, je ne saurai plus par où vous écrire, car il faudra faire trois ou quatre entrepôts assez difficiles; cependant les Lettres dussent-elles voler par l'air, il faut que les miennes vous parviennent, & sur-tout que je reçoive des vôtres; sans quoi je suis tout-à-fait mort. Je vous ferai parvenir cette Lettre, par la voie de M. l'Am-

baſſadeur d'Eſpagne, qui, j'eſpère, ne me refuſera pas la grace de la mettre dans ſon paquet. Je vous ſupplie, Maman, de faire dire à M. Dupont, que j'ai reçu ſa Lettre, & que je ferai avec plaiſir tout ce qu'il me demande, auſſi tôt que j'aurai l'adreſſe du Marchand, qu'il m'indique. Adieu, ma très-bonne & très-chère Maman. J'écris aujourd'hui à M. de Lautrec, exprès pour lui parler de vous. Je tâcherai de faire qu'on vous envoie, avec cette Lettre, une adreſſe pour me faire parvenir les vôtres; vous ne la donnerez à perſonne; mais vous prendrez ſeulement les Lettres de ceux qui voudront m'écrire, pourvu qu'elles ne ſoient pas volumineuſes, afin que M. l'Ambaſſadeur d'Eſpagne n'ait pas à ſe plaindre de mon indiſcrétion à en charger ſes Couriers. Adieu derechef, très-chère Maman; je me porte bien, & vous aime plus que jamais. Permettez que je faſſe mille amitiés à tous vos Amis, ſans oublier

Zizi, & taleralatalera, & tous mes Oncles.

Si vous m'écrivez par Genève, en recommandant votre Lettre à quelqu'un, l'adreſſe ſera ſimplement à M. Rouſſeau, Sécrétaire d'Ambaſſade de France, à Veniſe.

Comme il y auroit toujours de l'embarras à m'envoyer vos Lettres par les Couriers de M. de la Mina, je crois, toute réflexion faite, que vous ferez mieux de les adreſſer à quelque Correſpondant à Genève, qui me les fera parvenir aiſément. Je vous prie de prendre la peine de fermer l'incluſe, & de la faire remettre à ſon adreſſe. O mille fois, chère Maman, il me ſemble déja qu'il y a un ſiècle que je ne vous ai vue : en vérité, je ne puis vivre loin de vous.

LETTRE VIII.

A LA MÊME.

A Paris, le 25 Février 1745.

J'AI reçu, ma très-bonne Maman, avec les deux Lettres que vous m'avez écrites, les préſens que vous y avez joints, tant en ſavon, qu'en chocolat: je n'ai point jugé à propos de me frotter les mouſtaches du premier, parce que je le réſerve, pour m'en ſervir plus utilement dans l'occaſion. Mais commençons par le plus preſſant, qui eſt votre ſanté, & l'état préſent de vos affaires; c'eſt-à-dire des nôtres. Je ſuis plus affligé qu'étonné de vos ſouffrances continuelles. La ſageſſe de Dieu n'aime point à faire des préſens inutiles; vous êtes, en faveur des vertus que vous en avez reçues, condamnée à en faire un exercice continuel. Quand vous êtes

malade, c'eſt la patience; quand vous ſervez ceux qui le ſont, c'eſt l'humanité. Puiſque vos peines tournent toutes à votre gloire, ou au ſoulagement d'autrui, elles entrent dans le bien général, & nous n'en devons pas murmurer. J'ai été très-touché de la maladie de mon pauvre Frère, j'eſpère d'en apprendre inceſſamment de meilleures nouvelles. M. d'Arras m'en a parlé avec une affection qui m'a charmé; c'étoit me faire la cour mieux qu'il ne le penſoit lui-même. Dites-lui, je vous ſupplie, qu'il prenne courage; car je le compte échappé de cette affaire, & je lui prépare des magiſtères qui le rendront immortel.

QUANT à moi, je me ſuis toujours aſſez bien porté, depuis mon arrivée à Paris, & bien m'en a pris; car j'aurois été auſſi bien que vous, un malade de mauvais rapport pour les Chirurgiens & les Apothicaires. Au reſte, je n'ai pas été exempt des mêmes embarras que vous;

puiſque l'Ami chez lequel je ſuis logé, a été attaqué cet hiver d'une maladie de poitrine, dont il s'eſt enfin tiré, contre toute eſpérance de ma part. Ce bon & généreux Ami eſt un Gentilhomme Eſpagnol, aſſez à ſon aiſe, qui me preſſe d'accepter un aſyle dans ſa maiſon, pour y philoſopher enſemble le reſte de nos jours. Quelque conformité de goûts & de ſentimens qui me lie à lui, je ne le prends point au mot, & je vous laiſſe à deviner pourquoi ?

JE ne puis rien vous dire de particulier, ſur le voyage que vous méditez, parce que l'approbation qu'on peut lui donner, dépend des ſecours que vous trouverez, pour en ſupporter les frais, & des moyens ſur leſquels vous appuyez l'eſpoir du ſuccès de ce que vous y allez entreprendre.

QUANT à vos autres projets, je n'y

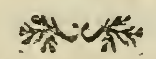
vois rien que lui, & je n'attends pas là-dessus d'autres lumières que celles de vos yeux & des miens. Ainsi vous êtes mieux en état que moi de juger de la solidité des projets, que nous pourrions faire de ce côté. Je trouve Mademoiselle sa Fille assez aimable, je pense pourtant, que vous me faites plus d'honneur que de justice, en me comparant à elle; car il faudra, tout au moins qu'il m'en coûte mon cher nom de *petit né*. Je n'ajouterai rien sur ce que vous m'en dites de plus; car je ne saurois répondre à ce que je ne comprends pas. Je ne saurois finir cet article, sans vous demander comment vous vous trouvez de cet archi-âne de Keister. Je pardonne à un sot d'être la dupe d'un autre, il est fait pour cela; mais quand on a vos lumières, on n'a pas bonne grace à se laisser tromper par un tel animal, qu'après s'être crévé les yeux. Plus j'acquiers de lumières en chymie, plus

tous ces Maîtres chercheux de ſecrets & de magiſtères me paroiſſent cruches & butords. Je voyois, il y a deux jours, un de ces idiots, qui, ſoupeſant de l'huile de vitriol, dans un laboratoire, où j'étois, n'étoit pas étonné de ſa grande peſanteur, parce, diſoit-il, qu'elle contient beaucoup de mercure ; & le même homme ſe vantoit de ſavoir parfaitement l'analyſe & la compoſition des corps. Si de pareils bavards ſavoient que je daigne écrire leurs impertinences, ils en ſeroient trop fiers.

ME demanderez-vous ce que je fais? Hélas! Maman, je vous aime, je penſe à vous, je me plains de mon cheval d'ambaſſadeur : on me plaint, on m'eſtime, & l'on ne me rend point d'autre juſtice. Ce n'eſt pas que je n'eſpère m'en venger un jour, en lui faiſant voir non-ſeulement que je vaux mieux; mais que je ſuis plus eſtimé que lui. Du reſte beaucoup de projets,

peu d'espérance ; mais toujours n'établissant pour mon point de vue, que le bonheur de finir mes jours avec vous.

J'AI eu le malheur de n'être bon à rien à M. Deville ; car il a fini ses affaires fort heureusement, & il ne lui manque que de l'argent, sorte de marchandise, dont mes mains ne se souillent plus. Je ne sais comment réussira cette Lettre ; car on m'a dit que M. Deville devoit partir demain ; & comme je ne le vois point venir aujourd'hui, je crains bien d'être regardé de lui, comme un homme inutile, qui ne vaut pas la peine qu'on s'en souvienne. Adieu, Maman ; souvenez-vous de m'écrire souvent, & de me donner une adresse sûre.



LETTRE IX.

A LA MÊME.

À Paris, le 17 Décembre 1747.

IL n'y a que ſix jours, ma très-chère Maman, que je ſuis de retour de Chenonceaux. En arrivant, j'y ai reçu votre Lettre du deux de ce mois, dans laquelle vous me reprochez mon ſilence, & avec raiſon, puiſque j'y vois que vous n'avez point reçu celle que je vous avois écrite de-là, ſous l'enveloppe de l'Abbé Giloz. J'en viens de recevoir une de lui-même, dans laquelle il me fait les mêmes reproches. Ainſi je ſuis certain, qu'il n'a point reçu ſon paquet, ni vous votre Lettre; mais ce dont il ſemble m'accuſer eſt juſtement ce qui me juſtifie. Car, dans l'éloignement où j'étois de tout Bureau, pour affranchir

je hasardai ma double Lettre, sans affranchissement, vous marquant à tous les deux, combien je craignois qu'elle n'arrivât pas & que j'attendois votre réponse pour me rassurer : je ne l'ai point reçue cette réponse, & j'ai bien compris par-là que vous n'aviez rien reçu, & qu'il falloit nécessairement attendre mon retour à Paris pour écrire de nouveau. Ce qui m'avoit encore enhardi à hasarder cette Lettre, c'est que l'année dernière, il vous en étoit parvenu une, par je ne sais quel bonheur, que j'avois hasardée de la même manière, dans l'impossibilité de faire autrement. Pour la preuve de ce que je dis, prenez la peine de faire chercher au Bureau du Pont un paquet endossé de mon écriture, à l'adresse de M. l'Abbé Giloz, &c. vous pourrez l'ouvrir, prendre votre Lettre & lui envoyer la sienne; aussi-bien contiennent-elles des détails, qui me coutent trop, pour me résoudre à les recommencer.

M. DESCREUX vint me voir la lendemain de mon arrivée : il me dit qu'il avoit de l'argent à votre ſervice, & qu'il avoit un voyage à faire, ſans lequel il comptoit vous voir en paſſant, & vous offrir ſa bourſe. Il a beau dire, je ne la crois guères en meilleur état que la mienne. J'ai toujours regardé vos Lettres-de-change qu'il a acceptées, comme un véritable badinage. Il en acceptera bien pour autant de millions qu'il vous plaira, au même prix ; je vous aſſure que cela lui eſt fort égal. Il eſt fort ſur le zéro, auſſi-bien que M. Baqueret, & je ne doute pas qu'il n'aille achever ſes projets au même lieu. Du reſte, je le crois fort bon-homme, & qui même allie deux choſes rares à trouver enſemble ; la folie & l'intérêt.

PAR rapport à moi, je ne vous dis rien ; c'eſt tout dire. Malgré les injuſtices que vous me faites intérieure-

ment, il ne tiendroit qu'à moi de changer en eſtime & en compaſſion vos perpétuelles défiances envers moi. Quelques explications ſuffiroient pour cela ; mais votre cœur n'a que trop de ſes propres maux, ſans avoir encore à porter ceux d'autrui ; j'eſpère toujours qu'un jour vous me connoîtrez mieux, & vous m'en aimerez davantage.

JE remercie tendrement le Frère de ſa bonne amitié, & l'aſſure de toute la mienne. Adieu, trop chère & trop bonne Maman ; je ſuis de nouveau à l'Hôtel du Saint-Eſprit, rue Plâtrière.

J'AI différé quelques jours à faire partir cette Lettre, ſur l'eſpérance que m'avoit donnée M. Deſcreux, de me venir voir avant ſon départ ; mais je l'ai attendu inutilement, & je le tiens parti ou perdu.



LETTRE X.

A LA MÊME.

A Paris, le 26 Août 1748.

JE n'espérois plus, ma très-bonne Maman, d'avoir le plaisir de vous écrire ; l'intervalle de ma dernière Lettre a été rempli coup sur coup, de deux maladies affreuses. J'ai d'abord eu une attaque de colique néphrétique, fièvre, ardeur & rétention d'urine ; la douleur s'est calmée à force de bains, de nitre, & d'autres diurétiques ; mais la difficulté d'uriner subsiste toujours, & la pierre qui, du rein est descendue dans la vessie, ne peut en sortir, que par l'opération : mais ma santé ni ma bourse ne me laissant pas en état d'y songer, il ne me reste plus de ce côté-là que la patience & la résignation, remèdes qu'on a toujours sous la main ; mais qui ne guérissent pas de grand'chose.

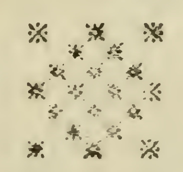
EN dernier lieu, je viens d'être attaqué de violentes coliques d'eſtomach, accompagnées de vomiſſemens continuels, & d'un flux de ventre exceſſif. J'ai fait mille remèdes inutiles; j'ai pris l'émétique, & en dernier lieu le ſymarouba; le vomiſſement eſt calmé; mais je ne digère plus du tout. Les alimens ſortent tels que je les ai pris; il a fallu renoncer même au ris, qui m'avoit été preſcrit, & je ſuis réduit à me priver preſque de toute nourriture; & par deſſus tout cela d'une foibleſſe inconcevable.

CEPENDANT le beſoin me chaſſe de la chambre, & je me propoſe de faire demain ma première ſortie; peut-être que le grand air & un peu de promenade me rendront quelque choſe de mes forces perdues. On m'a conſeillé l'uſage de l'extrait de genièvre; mais il eſt ici bien moins bon, & beaucoup plus cher, que dans nos montagnes.

ET vous, ma chère Maman, comment êtes-vous à préſent? Vos peines ne ſont-elles point calmées? N'êtes-vous point appaiſée, au ſujet d'un malheureux Fils, qui n'a prévu vos peines que de trop loin, ſans jamais les pouvoir ſoulager? Vous n'avez connu ni mon cœur, ni ma ſituation. Permettez-moi de vous répondre ce que vous m'avez dit ſi ſouvent: Vous ne me connoîtrez que quand il n'en ſera plus temps.

M. LEONARD a envoyé ſavoir de mes nouvelles, il y a quelque temps. Je promis de lui écrire, & je l'aurois fait, ſi je n'étois retombé malade, préciſément dans ce tems-là. Si vous jugiez à propos, nous nous écririons à l'ordinaire par cette voie. Ce ſeroit quelques ports de Lettres, quelques affranchiſſemens épargnés, dans un temps où cette léſine eſt preſque de néceſſité. J'eſpère toujours que ce temps n'eſt pas pour

durer éternellement. Je voudrois bien avoir quelque voie sûre, pour m'ouvrir à vous sur ma véritable situation. J'aurois le plus grand besoin de vos conseils. J'use mon esprit & ma santé, pour tâcher de me conduire avec sagesse dans ces circonstances difficiles, pour sortir, s'il est possible, de cet état d'opprobre & de misère, & je crois m'appercevoir chaque jour que c'est le hasard seul qui règle ma destinée, & que la prudence la plus consommée n'y peut rien faire du tout. Adieu, mon aimable Maman; écrivez-moi toujours à l'Hôtel du Saint-Esprit, rue Plâtrière.



LETTRE XI.

A LA MÊME.

A Paris, le 17 Janvier 1749.

UN travail extraordinaire qui m'eſt ſurvenu, & une très-mauvaiſe ſanté, m'ont empêché, ma très-bonne Maman, de remplir mon devoir envers vous, depuis un mois. Je me ſuis chargé de quelques articles, pour le grand Dictionnaire des Arts & des Sciences, qu'on va mettre ſous preſſe. La beſogne croît ſous ma main, & il faut la rendre à jour nommé; de façon que, ſurchargé de ce travail, ſans préjudice de mes occupations ordinaires, je ſuis contraint de prendre mon temps, ſur les heures de mon ſommeil, Je ſuis ſur les dents; mais j'ai promis, il faut tenir parole: d'ailleurs je tiens au cul & aux chauſſes des gens, qui m'ont fait du mal, la

bile me donne des forces, & même de l'eſprit & de la ſcience.

La colère ſuffit, & vaut un Apollon.

JE bouquine, j'apprends le Grec. Chacun a ſes armes : au lieu de faire des chanſons à mes Ennemis, je leur faits des articles de Dictionnaires : l'un vaudra bien l'autre, & durera plus long-temps.

VOILA, ma chère Maman, quelle ſeroit l'excuſe de ma négligence, ſi j'en avois quelqu'une de recevable auprès de vous ; mais je ſens bien que ce ſeroit un nouveau tort de prétendre me juſtifier. J'avoue le mien, en vous demandant pardon. Si l'ardeur de la haine l'a emporté quelques inſtans, dans mes occupations, ſur celle de l'amitié, croyez qu'elle n'eſt pas faite pour avoir long-temps la préférence dans un cœur qui vous appartient. Je quitte tout pour

vous écrire : c'eſt-là véritablement mon état naturel.

En vous envoyant une réponſe à la dernière de vos Lettres, celle que j'avois reçue de Genève, je n'y ajoutai rien de ma main ; mais je penſe que ce que je vous adreſſai étoit déciſif, & pouvoit me diſpenſer d'autre réponſe ; d'autant plus que j'aurois eu trop à dire.

Je vous ſupplie de vouloir bien vous charger de mes tendres remercîmens, pour le Frère, & de lui dire que j'entre parfaitement dans ſes vues & dans ſes raiſons ; & qu'il ne me manque que les moyens d'y concourir plus réellement. Il faut eſpérer qu'un temps plus favorable nous rapprochera de ſéjour, comme la même façon de penſer nous rapproche de ſentiment.

Adieu, ma bonne Maman ; n'imi-

tez pas mon mauvais exemple ; donnez-moi plus ſouvent des nouvelles de votre ſanté, & plaignez un homme qui ſuccombe ſous un travail ingrat.



LETTRE XII.

A LA MÊME.

A Paris, le 13 Février 1753.

VOUS trouverez ci-joint, ma chère Maman, une Lettre de deux cents quarante livres. Mon cœur s'afflige également de la petitesse de la somme, & du besoin que vous en avez. Tâchez de pourvoir aux besoins les plus pressans ; cela est plus aisé où vous êtes qu'ici, où toutes choses, & sur-tout le pain, sont d'une cherté horrible. Je ne veux pas, ma bonne Maman, entrer avec vous dans le détail des choses, dont vous me parlez, parce que ce n'est pas le temps de vous rappeller quel a toujours été mon sentiment sur vos entreprises. Je vous dirai seulement, qu'au milieu de toutes vos infortunes, votre raison & votre vertu sont des biens, qu'on

qu'on ne peut vous ôter, & dont le principal uſage ſe trouve dans les afflictions.

VOTRE Fils s'avance à grands pas vers ſa dernière demeure. Le mal a fait un ſi grand progrès cet hiver, que je ne dois plus m'attendre à en voir un autre. J'irai donc à ma deſtination, avec le ſeul regret de vous laiſſer malheureuſe.

ON donnera le premier de Mars la première repréſentation du *Devin de Village* à l'Opéra de Paris; je me ménage juſqu'à ce tems-là, avec un ſoin extrême, afin d'avoir le plaiſir de le voir. Il ſera joué auſſi le Lundi-gras au Château de Bellevue en préſence du Roi, & Madame la Marquiſe de Pompadour y ſera un rôle. Comme tout cela ſera exécuté par des Seigneurs & Dames de la Cour, je m'attends à être chanté faux & eſtropié; ainſi je n'irai point. D'ailleurs, n'ayant pas voulu être préſenté au Roi,

je ne veux rien faire de ce qui auroit l'air d'en rechercher de nouveau l'occasion. Avec toute cette gloire, je continue à vivre de mon métier de Copiste, qui me rend indépendant, & qui me rendroit heureux, si mon bonheur pouvoit se faire sans le vôtre & sans la santé.

J'AI quelques nouveaux Ouvrages à vous envoyer, & je me servirai pour cela, de la voie de M. Léonard, ou celle de l'Abbé Giloz, faute d'en trouver de plus directes.

ADIEU, ma très-bonne Maman: aimez toujours un Fils, qui voudroit vivre plus pour vous que pour lui-même.



LETTRE XIII.

A LA MÊME.

MADAME,

J'AI lu & copié le nouveau Mémoire que vous avez pris la peine de m'envoyer : J'approuve fort le retranchement que vous avez fait, puiſqu'outre que c'étoit un aſſez mauvais verbiage, c'eſt que les circonſtances n'en étant pas conformes à la vérité, je me faiſois une violente peine de les avancer : mais auſſi il ne falloit pas me faire dire au commencement, que j'avois abandonné tous mes droits & prétentions, puiſque rien n'étant plus manifeſtement faux, c'eſt toujours menſonge pour menſonge, & de plus que celui-là eſt bien plus aiſé à vérifier.

QUANT aux autres changemens, je

vous dirai, là-deſſus, Madame, ce que Socrate répondit autrefois à un certain Liſias. Ce Liſias étoit le plus habile Orateur de ſon tems, &, dans l'accuſation où Soerate fut condamné, il lui apporta un Diſcours, qu'il avoit travaillé avec grand ſoin, où il mettoit ſes raiſons & les moyens de Socrate dans tout leur jour : Socrate le lut avec plaiſir, & le trouva fort bien fait; mais il lui dit franchement, qu'il ne lui étoit pas propre. Sur quoi Liſias lui ayant demandé comment il étoit poſſible que ce Diſcours fût bien fait, s'il ne lui étoit pas propre : —De même, dit-il, en ſe ſervant, ſelon ſa coutume, de comparaiſons vulgaires, qu'un excellent Ouvrier pourroit m'apporter des habits ou des ſouliers magnifiques, brodés d'or, & auxquels il ne manqueroit rien; mais qui ne me conviendroient pas. Pour moi, plus docile que Socrate, j'ai laiſſé le tout, comme vous avez jugé à propos de le changer, excepté deux ou trois

expreſſions de ſtyle ſeulement, qui m'ont paru s'être gliſſées par mégard.

J'AI été plus hardi à la fin. Je ne ſais quelles pouvoient être vos vues, en faiſant paſſer la penſion par les mains de S. E.; mais l'inconvénient en ſaute aux yeux; car il eſt clair que ſi j'avois le malheur, par quelqu'accident imprévu, de lui ſurvivre, ou qu'il tombât malade, adieu la penſion. En coûtera-t-il de plus pour l'établir le plus ſolidement qu'on pourra? C'eſt chercher des détours qui vous égarent, pendant qu'il n'y a aucun inconvénient à ſuivre le droit chemin. Si ma fidélité étoit équivoque, & qu'on pût me ſoupçonner d'être homme à détourner cet argent, ou à en faire un mauvais uſage, je me ſerois bien gardé de changer l'endroit auſſi librement que je l'ai fait, & ce qui m'a engagé de parler de moi, c'eſt que j'ai cru pénétrer que votre délicateſſe ſe faiſoit quelque peine, qu'on pût penſer

que cet argent tournât à votre profit, idée qui ne peut tomber que dans l'esprit d'un enragé; quoi qu'il en soit, j'espère bien de n'en jamais souiller mes mains.

VOUS avez, sans doute par mégard, joint au Mémoire une feuille séparée, que je ne suppose pas qui fût à copier. En effet, ne pourroit-on pas me demander de quoi je me mêle-là ; & moi, qui assure être séquestré de toute affaire civile, me siéroit-il de paroître si bien instruit de choses qui ne sont pas de ma compétence?

QUANT à ce qu'on me fait dire, que je souhaiterois de n'être pas nommé, c'est une fausse délicatesse que je n'ai point. La honte ne consiste pas à dire qu'on reçoit, mais à être obligé de recevoir. Je méprise les détours d'une vanité mal entendue, autant que je fais cas des sentimens élevés. Je sens pour-

tant le prix d'un pareil ménagement de votre part & de celle de mon Oncle; mais je vous en dispense l'un & l'autre D'ailleurs sous quel nom, dites-moi, feriez-vous enregistrer la pension?

Je fais mille remercimens au très-cher Oncle. Je connois tous les jours mieux quelle est sa bonté pour moi: s'il a obligé tant d'ingrats en sa vie, il peut s'assurer d'avoir au moins trouvé un cœur reconnoissant: car, comme dit Séneque:

Muta perdenda sunt, ut semel ponas bene:

Ce Latin-là c'est pour l'Oncle; en voici pour vous la tradúction françoise.

Perdez force bienfaits, pour en bien placer un.

Il y a long-temps que vous pratiquez

cette ſentence, ſans, je gage, l'avoir jamais lue dans Séneque.

Je ſuis dans la plus grande vivacité de tous mes ſentimens,

MADAME, MA TRÈS-CHÈRE MAMAN,

ROUSSEAU.



LETTRE XIV.

A LA MÊME.

LE départ de M. Deville ſe trouvant prolongé de quelques jours, cela me donne, chère Maman, le loiſir de m'entretenir encore avec vous.

COMME je n'ai nulle relation à la Cour de l'Infant, je ne ſaurois que vous exhorter à vous ſervir des connoiſſances que vos Amis peuvent vous procurer de ce côté-là. Je puis avoir quelque facilité de plus du côté de la Cour d'Eſpagne, ayant pluſieurs Amis qui pourroient nous ſervir de ce côté. J'ai entre autres ici M. le Marquis de Turrieta, qui eſt aſſez Ami de mon Ami, peut-être un peu le mien : je me propoſe à ſon départ pour Madrid, où il doit retourner ce printemps, de lui remettre un Mémoire relatif à votre

penſion, qui auroit pour objet de vous la faire établir pour toujours, à la pouvoir manger où il vous plairoit : car mon opinion eſt, que c'eſt une affaire deſeſpérée du côté de la Cour de Turin, où les Savoyards auront toujours aſſez de crédit, pour vous faire tout le mal qu'ils voudront; c'eſt-à-dire, tout celui qu'ils pourront. Il n'en ſera pas de même en Eſpagne, où nous trouverons toujours autant, &, comme je crois, plus d'Amis qu'eux. Au-reſte, je ſuis bien éloigné de vouloir vous flatter du ſuccès de ma démarche; mais que riſquons nous de tenter? Quant à M. le Marquis Scotti, je ſavois déja tout ce que vous m'en dites, & je ne manquerai pas d'inſinuer cette voie à celui à qui je remettrai le Mémoire : mais comme cela dépend de pluſieurs circonſtances, ſoit de l'accès qu'on peut trouver auprès de lui, ſoit de la répugnance que pourroient avoir mes Correſpondans à lui faire leur cour;

ſoit enfin de la vie du Roi d'Eſpagne ; il ne ne ſera peut-être pas ſi mauvais que vous le penſez, de ſuivre la voie ordinaire des Miniſtres. Les affaires qui ont paſſé par les Bureaux, ſe trouvent à la longue toujours plus ſolides, que celles qui ne ſe ſont faites que par faveur.

QUELQUE peu d'intérêt que je prenne aux fêtes publiques, je ne me pardonnerois pas de ne vous rien dire du tout de celles qui ſe font ici, pour le mariage de M. le Dauphin. Elles ſont telles, qu'après les merveilles que Saint Paul a vues, l'eſprit humain ne peut rien concevoir de plus brillant. Je vous ferois un détail de tout cela, ſi je ne penſois que M. Deville ſera à portée de vous en entretenir. Je puis en deux mots vous donner une idée de la Cour, ſoit par le nombre, ſoit par la magnificence, en vous diſant premiérement, qu'il y avoit quinze mille Maſques au

bal maſqué qui s'eſt donné à Verſailles, & que la richeſſe des habits au bal paré, au ballet, & aux grands appartemens, étoit telle, que mon Eſpagnol, ſaiſi d'un enthouſiaſme poétique de ſon pays, s'écria; que Madame la Dauphine étoit un Soleil, dont la préſence avoit liquéfié tout l'or du Royaume, dont s'étoit fait un fleuve immenſe, au milieu duquel nageoit toute la Cour.

JE n'ai pas eu pour ma part, le ſpectacle le moins agréable; car j'ai vu danſer & ſauter toute la canaille de Paris, dans ces ſalles ſuperbes & magnifiquement illuminées, qui ont été conſtruites dans toutes les places pour le divertiſſement du Peuple. Jamais ils ne s'étoient trouvés à pareille fête. Ils ont tant ſecoué leurs guenilles, ils ont tellement bu, & ſe ſont ſi pleinement piffrés, que la plupart en ont été malades. Adieu, Maman.

LETTRE XV.

A LA MÊME.

JE dois, ma très-chère Maman, vous donner avis, que, contre toute espérance, j'ai trouvé le moyen de faire recommander votre affaire à M. le Comte de Castellane, de la manière la plus avantageuse : c'est par le Ministre même qu'il en sera chargé; de manière, que ceci devenant un affaire de dépêches, vous pouvez vous assurer d'y avoir tous les avantages, que la faveur peut prêter à l'équité. J'ai été contraint de dresser sur les pièces, que vous m'avez envoyées, un Mémoire, dont je joins ici la copie, afin que vous voyiez si j'ai pris le sens qu'il falloit. J'aurai le tems, si vous vous hâtez de me répondre, d'y faire les corrections convenables, avant que de le faire donner; car la Cour

ne reviendra de Fontainebleau, que dans quelques jours. Il faut, d'ailleurs, què vous vous hâtiez de prendre sur cette affaire les instructions qui vous manquent; & il est, par exemple, fort étrange de ne savoir pas même le nom de baptême des personnes, dont on répète la succession : vous savez aussi que rien ne peut être décidé, dans des cas de cette nature, sans de bons extraits-baptistaires & du Testateur & de l'Héritier, légalisés par les Magistrats du lieu, & par les Ministres du Roi, qui y résident. Je vous avertis de tout cela, afin que vous vous munissiez de toutes ces pièces, dont l'envoi de tems à autre, servira de mémoratif, qui ne sera pas inutile. Adieu, ma chère Maman : je me propose de vous écrire bien au long sur mes propres affaires; mais j'ai des choses si peu réjouissantes à vous apprendre, que ce n'est pas la peine de se hâter.

MÉMOIRE.

N. N. DE LA TOUR, Gentilhomme du pays de Vaud, étant mort à Conſtantinople, & ayant établi le ſieur Honoré Pelico, Marchand François, pour ſon exécuteur (1) teſtamentaire, à la charge de faire parvenir ſes biens à ſes plus proches parens: Françoiſe de la Tour, Baronne de Warens, qui ſe trouve dans le cas (2), ſouhaiteroit qu'on pût agir auprès dudit ſieur Pelico, pour l'engager à ſe deſſaiſir deſdits biens en ſa faveur, en

---

(1) M. Miol avoit mis *Procureur*, ſans faire réflexion, que le pouvoir du Procureur ceſſe à la mort du Commettant.

(2) Il ne reſte, de toute la Maiſon de la Tour, que M. de Warens, & une ſienne Nièce, qui ſe trouve, par conſéquent, d'un degré au moins plus éloignée, & qui, d'ailleurs, n'ayant pas quitté ſa Religion ni ſes biens, n'eſt pas aſſujettie aux mêmes beſoins.

lui démontrant ſon droit. Sans vouloir révoquer en doute la bonne volonté dudit ſieur Pelico, il ſemble par le ſilence, qu'il a obſervé juſqu'à préſent envers la famille du Défunt, qu'il n'eſt pas preſſé d'exécuter ſes volontés. C'eſt pourquoi il ſeroit à deſirer que M. l'Ambaſſadeur voulût interpoſer ſon autorité, pour l'examen & la déciſion de cette affaire. Ladite Baronne de Warens ayant eu ſes biens confiſqués, pour cauſe de la Religion Catholique qu'elle a embraſſée, & n'étant pas payée des penſions, que le Roi de Sardaigne, & enſuite S. M. Catholique, lui ont aſſignées ſur la Savoie, ne doute point que la dure néceſſité, où elle ſe trouve, ne ſoit un motif de plus, pour intéreſſer en ſa faveur la Religion de S. E.



LETTRE XVI.

A LA MÊME.

MADAME,

J'EUS l'honneur de vous écrire, Jeudi passé, & M. Genevois se chargea de ma Lettre : depuis ce tems, je n'ai point vu M. Barrillot, & j'ai resté enfermé dans mon Auberge, comme un vrai prisonnier. Hier, impatient de savoir l'état de mes affaires, j'écrivis à M. Barrillot, & je lui témoignai mon inquiétude, en termes assez forts. Il me répondit ceci.

TRANQUILISEZ-VOUS, mon cher Monsieur ; tout va bien. Je crois que Lundi ou Mardi tout finira. Je ne suis point en état de sortir. Je vous irai voir le plutôt que je pourrai.

VOILA donc, Madame, à quoi j'en

ſuis ; auſſi peu inſtruit de mes affaires, que ſi j'étois à cent lieues d'ici : car il m'eſt défendu de paroître en ville. Avec cela, toujours ſeul, & grande dépenſe ; puis les frais qui ſe font, d'un autre côté, pour tirer ce miſérable argent ; & puis ceux qu'il a fallu faire, pour conſulter ce Médecin, & lui payer quelques remèdes qu'il m'a remis. Vous pouvez bien juger qu'il y a déja long-tems que ma bourſe eſt à ſec, quoique je ſois déja aſſez joliment endetté dans ce cabaret ; ainſi je ne mène point la vie la plus agréable du monde ; & pour ſurcroît de bonheur, je n'ai, Madame, point de nouvelles de votre part : cependant, je fais bon courage, autant qne je le puis, & j'eſpère, qu'avant que vous receviez ma Lettre, je ſaurai la définition de toutes choſes : car, en vérité, ſi cela duroit plus long-tems, je croirois que l'on ſe moque de moi, & que l'on ne me réſerve que la coquille de l'huitre.

VOUS voyez, Madame, que le voyage que j'avois entrepris, comme une eſpèce de partie de plaiſir, a pris une tournure bien oppoſée; auſſi le charme d'être tout le jour ſeul dans une chambre à promener ma mélancolie, dans des tranſes continuelles, ne contribue pas, comme vous pouvez bien croire, à l'amélioration de ma ſanté. Je ſoupire après l'inſtant de mon retour, & je prierai bien Dieu, deſormais, qu'il me préſerve d'un voyage auſſi déplaiſant.

J'EN étois-là de ma Lettre, quand M. Barrillot m'eſt venu voir; il m'a fort aſſuré que mon affaire ne ſouffroit plus de difficultés. M. le Réſident a intervenu, & a la bonté de prendre cette affaire-là à cœur. Comme il y a un intervalle de deux jours, entre le commencement de ma Lettre, & la fin, j'ai pendant ce temps-là été rendre mes devoirs à M. le Réſident, qui m'a reçu

le plus gracieuſement, & j'oſe dire le plus familiérement du monde. Je ſuis sûr à préſent que mon affaire finira totalement, dans moins de trois jours d'ici, & que ma portion me ſera comptée ſans difficulté, ſauf les frais, qui, à la vérité, ſeront un peu forts, de même que la partie de M. Barrillot, laquelle monte bien plus haut que je n'aurois cru.

JE n'ai, Madame, reçu aucune nouvelle de votre part ces deux ordinaires-ci. J'en ſuis mortellement inquiet; ſi je n'en reçois pas l'ordinaire prochain, je ne ſais ce que je deviendrai. J'ai reçu une Lettre de l'Oncle, avec une autre, pour le Curé ſon ami. Je ferai le voyage juſques-là; mais je ſais qu'il n'y a rien à faire, & que ce pré eſt perdu pour moi.

JE n'ai point encore écrit à mon Père, ni vu aucun de mes Parens, & j'ai

ordre d'obſerver le même *incognito* juſqu'au débourſement. J'ai une furieuſe demangeaiſon de tourner la feuille ; car j'ai encore bien des choſes à dire. Je n'en ferai rien cependant, & je me réſerve à l'ordinaire prochain, pour vous donner de bonnes nouvelles. J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect,

ROUSSEAU.



LETTRE XVII.

A MADAME DE SOURGEL.

JE ſuis ſâché, Madame, d'être obligé de relever les irrégularités de la Lettre que vous avez écrite à M. Favre, à l'égard de Madame la Baronne de Warens. Quoique j'euſſe prévu à-peu-près les ſuites de ſa facilité à votre égard, je n'avois point à la vérité ſoupçonné que les choſes en vinſſent au point où vous les avez amenées, par une conduite, qui ne prévient pas en faveur de votre caractère. Vous avez très-raiſon, Madame, de dire qu'il a été mal à Madame de Warens d'en agir comme elle a fait avec vous & M. votre époux. Si ſon procédé fait honneur à ſon cœur, il eſt sûr, qu'il n'eſt pas également digne de ſes lumières ; puiſqu'avec beaucoup moins de pénétration & d'uſage du monde, je ne laiſſai pas de percer mieux

qu'elle dans l'avenir, & de lui prédire, assez juste, une partie du retour, dont vous payez son amitié & ses bons-offices. Vous le sentîtes parfaitement, Madame; & si je m'en souviens bien, la crainte que mes conseils ne fussent écoutés, vous engagea, aussi bien que Mademoiselle votre Fille, à faire à mes égards certaines démarches un peu rampantes, qui, dans un cœur comme le mien, n'étoient guères propres à jetter de meilleurs préjugés que ceux que j'avois conçus; à l'occasion de quoi vous rappellez fort noblement le présent que vous voulûtes faire de ce précieux juste-au-corps, qui tient aussi bien que moi, une place si honorable dans votre Lettre. Mais j'aurai l'honneur de vous dire, Madame, avec tout le respect que je vous dois, que je n'ai jamais songé à recevoir votre présent, dans quelque état d'abaissement, qu'il ait plu à la fortune de me placer. J'y regarde de plus près que cela, dans le choix de mes

Bienfaiteurs. J'aurois, en vérité, belle matière à railler, en faisant la description de ce superbe habit retourné, rempli de graisse, en tel état, en un mot, que toute ma modestie auroit eu bien de la peine d'obtenir de moi d'en porter un semblable. Je suis en pouvoir de prouver ce que j'avance, de manifester ce trophée de votre générosité; il est encore en existence, dans le même garde-meuble qui renferme tous ces précieux effets, dont vous faites un si pompeux étalage. Heureusement Madame la Baronne eut la judicieuse précaution, sans présumer cependant que ce soin pût devenir utile, de faire ainsi enfermer le tout, sans y toucher, avec toutes les attentions nécessaires en pareils cas. Je crois, Madame, que l'inventaire de tous ces débris comparés avec votre magnifique catalogue, ne laissera pas que de donner lieu à un fort joli contraste, sur-tout la belle cave à tabac. Pour les flambeaux, vous les aviez destinés à Monsieur

ſieur Perrin, Vicaire de police, dont votre ſituation en ce pays-ci, vous avoit rendu la protection indiſpenſablement néceſſaire. Mais les ayant refuſés, ils ſont ici tout prêts auſſi à faire un des ornemens de votre triomphe.

JE ne ſaurois, Madame, continuer ſur le ton plaiſant. Je ſuis véritablement indigné, & je crois qu'il ſeroit impoſſible à tout honnête homme à ma place, d'éviter de l'être autant. Rentrez, Madame, en vous-même; rappellez-vous les circonſtances déplorables où vous vous êtes trouvée ici, vous, M. votre Époux, & toute votre famille; ſans argent, ſans amis, ſans connoiſſances, ſans reſſources. Qu'euſſiez-vous fait, ſans l'aſſiſtance de Madame de Warens? Ma foi, Madame, je vous le dis franchement, vous auriez jetté un fort vilain coton. Il y avoit long-temps que vous en étiez plus loin qu'à votre dernière pièce; le nom que vous aviez jugé à

propos de prendre, & le coup-d'œil ſous lequel vous vous montriez, n'avoient garde d'exciter les ſentimens en votre faveur, & vous n'aviez pas, que je ſache, de grands témoignages avantageux, qui parlaſſent de votre rang & de votre mérite. Cependant, ma bonne Mareine, pleine de compaſſion pour vos maux & pour votre misère actuelle (pardonnez-moi ce mot, Madame,) n'héſita point à vous ſecourir, & la manière prompte & hazardée dont elle le fit, prouvoit aſſez, je crois, que ſon cœur étoit bien éloigné des ſentimens pleins de baſſeſſes & d'indignités, que vous ne rougiſſez point de lui attribuer. Il y paroît aujourd'hui, & même ce ſoin myſtérieux de vous cacher, en eſt encore une preuve, qui véritablement ne dépoſe guère avantageuſement pour vous.

MAIS, Madame, que ſert de tergiverſer? Le fait même eſt votre juge.

Il eſt clair comme le ſoleil, que vous recherchez à noircir baſſement une Dame, qui s'eſt ſacrifiée ſans ménagement pour vous tirer d'embarras. L'intérêt de quelques piſtoles vous porte à payer d'une noire ingratitude, un des bienfaits le plus important que vous puſſiez recevoir ; & quand toutes vos calomnies ſeroient auſſi vraies qu'elles ſont fauſſes, il n'y a point cependant de cœur bien fait, qui ne rejettât avec horreur les détours d'une conduite auſſi meſſéante que la vôtre.

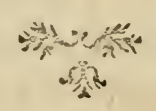
MAIS, graces à Dieu ! il n'eſt pas à craindre que vos diſcours faſſent de mauvaiſes impreſſions ſur ceux qui ont l'honneur de connoître Madame la Baronne, ma Mareine ; ſon caractère & ſes ſentimens ſe ſont juſqu'ici ſoutenus avec aſſez de dignité, pour n'avoir pas beaucoup à redouter des traits de la Calomnie ; & ſans doute, ſi jamais rien a été oppoſé à ſon goût, c'eſt l'avarice

& le vil intérêt. Ces vices ſont bons pour ceux qui n'oſent ſe montrer au grand jour ; mais pour elle , ſes démarches ſe font à la face du Ciel ; & comme elle n'a rien à cacher dans ſa conduite, elle ne craint rien des diſcours de ſes Ennemis. Au reſte, Madame , vous avez inſéré dans votre Lettre, certains termes groſſiers, au ſujet d'un collier de grenats, très-indigne d'une Perſonne, qui ſe dit de condition, à l'égard d'une autre, qui l'eſt de même, & à qui elle a obligation. On peut les pardonner au chagrin que vous avez de lâcher quelques piſtoles , & d'être privée de votre cher argent ; & c'eſt le parti que prendra Madame de Warens , en redreſſant cependant la fauſſeté de votre expoſé.

QUANT à moi, Madame , quoique vous affectiez de parler de moi , ſur un ton équivoque , j'aurai , s'il vous plaît, l'honneur de vous dire, que quoi-

que je n'aie pas celui d'être connu de vous, je ne laiſſe pas de l'être de grand nombre de Perſonnes de mérite & de diſtinction, qui toutes ſavent que j'ai l'honneur d'être le filleul de Madame la Baronne de Warens, qui a eu la bonté de m'élever, & de m'inſpirer des ſentimens de droiture & de probité dignes d'elle. Je tâcherai de les conſerver, pour lui en rendre bon compte, tant qu'il me reſtera un ſouffle de vie : & je ſuis fort trompé, ſi tous les exemples de dureté & d'ingratitude, qui me tomberont ſous les yeux, ne ſont autant de bonnes leçons pour moi, qui m'apprendront à les éviter avec horreur.

J'AI l'honneur d'être avec reſpect.



LETTRE

DE MADAME DE WARENS, A M. FAVRE.

VOUS trouverez bon, Monſieur, que, n'attendant plus ni réponſe, ni ſatisfaction de Monſieur & de Madame de Sourgel, je prenne le parti de vous écrire, à vous-même. Je l'aurois fait plutôt, ſi j'avois été inſtruite de votre mérite, & de ce que vous étiez véritablement, & que je n'euſſe pas été prévenue par eux, que vous étiez leur homme-d'affaires. Je ne doute point, que galant homme, & homme de mérite, comme je vous crois, & comme M. Berthier vous repréſente à moi, vous ne priſſiez mes intérêts avec chaleur, ſi vous étiez inſtruit de ce qui s'eſt paſſé entre eux & moi, & des circonſtances dont toute cette affaire a été accompagnée : mais

ſans entrer dans un long détail, je me contente d'en appeller à leur conſcience. Ils ſavent combien je me ſuis incommodée, pour les tirer de l'embarras le plus preſſant, & pour leur éviter bien des affronts; ils ſavent que l'argent que je leur ai prêté, je l'ai emprunté moi-même à des conditions exorbitantes; ils ſavent encore la rareté exceſſive de l'argent en ce pays-ci, qui rend cette petite ſomme plus précieuſe, par rapport à moi, que ſept ou huit fois autant ne le ſauroit être pour eux. En vérité, Monſieur, je ſuis bien embarraſſée, après tout cela, de ſavoir quel nom donner à leur indifférence: j'aurai bien de la peine cependant à me mettre en tête, qu'ils faſſent métier de faire des dupes.

J'EN étois ici, quand je viens de recevoir une copie de l'impertinente Lettre que vous a écrit Madame de Sourgel. Il ſemble qu'elle a affecté d'y

entâſſer toutes les marques d'un méchant caractère. Je n'ai garde, Monſieur, de tourner contre elle ſes propres armes; je ſuis peu accoutumée à un ſemblable ſtyle, & je me contenterai de répondre à ſes malignes inſinuations, par un court expoſé du fait.

J'AI vu ici un Monſieur & une Dame, avec leur famille, qui ſe donnoient pour Imprimeurs, ſous le nom de Thibol, & qui, ſur la fin, ont jugé à propos de prendre celui de Sourgel, & le rang de gens de qualité. Je n'ai jamais ſu préciſément ce qui en étoit. Ce qu'il y a de très-certain, c'eſt que je n'en ai eu de preuve, ni même d'indice que leur parole. Ils ont paru dans un fort triſte équipage, chargés de dettes, ſans un ſol; & comme j'ai fait une eſpèce de liaiſon avec la Femme, qui venoit quelquefois chez moi, & à qui j'avois été aſſez heureuſe pour rendre quelques ſervices, ils ſe ſont préſentés à moi, pour

implorer mon ſecours, me priant de leur faire quelques avances, qui puſſent les mettre en état d'acquitter leurs dettes, & de ſe rendre à Paris. Il falloit bien qu'ils n'euſſent pas entendu dire alors, que je fuſſe ſi avidement intéreſſée, & que je me mêlaſſe de vendre le faux pour le fin; puiſqu'ils ſe ſont adreſſés à moi, préférablement à tout ce qu'il y a d'honnêtes gens ici. En effet, je ſuis la ſeule perſonne qui ait daigné les regarder, & j'oſe bien atteſter que, de la manière qu'ils s'y étoient montrés, ils auroient très-vainement fait d'autres tentatives. Je crois qu'ils n'ont pas eu lieu d'être mécontens de la façon dont je me ſuis livrée à eux. Je l'ai fait, j'oſe le dire, de bonne grace & noblement. N'ayant pas comptant l'argent dont ils avoient beſoin, je l'ai emprunté, avec la peine qu'ils ſavent, & à gros intérêts; quoique j'euſſe pris un terme très-court; parce qu'ils promettoient de me payer d'abord à leur arrivée à Paris,

Vous voyez cependant, Monſieur, par toutes mes Lettres, que je ne me ſuis jamais aviſée de leur rien demander de cet intérêt; & je réitère encore, que je leur en fait préſent fort volontiers; très-contente, s'ils vouloient bien ne pas me chicaner ſur le capital.

JE me ſuis donc intéreſſée pour eux, non-ſeulement ſans les connoître, ni eux, ni perſonne qui les connût; mais même ſans être aſſurée de leur véritable nom. J'ai ſollicité pour eux; j'ai appaiſé leurs Créanciers; j'ai mis le Mari en état de ſe garantir d'être arrêté, & de ſe rendre à Lyon avec ſon Fils; j'ai donné à la Femme & à la Fille aſyle dans ma maiſon; je leur ai permis d'y retirer leurs effets; j'ai aſſigné mes quartiers en Threſorerie, pour le payement de leurs Créanciers; enfin j'ai prêté à la Femme & à la Fille tout l'argent néceſſaire, pour faire leur route honorablement, elles & leur famille. Depuis ce temps je n'ai ceſſé

d'être accablée de leurs Créanciers qu'après l'entier payement : car je respecte trop mes engagemens, pour manquer à ma parole.

QUANT aux effets, qu'ils ont laissés chez moi ; je vous ferai quartier du catalogue. Les expressions magnifiques de Sourgel ne leur donneront pas plus de valeur, qu'ils n'en avoient, quand elle délibéra, si elle ne les abandonneroit pas avec son logement, de quoi je la détournai, espérant qu'elle en pourroit toujours tirer quelque chose : mais bien loin de songer à en faire mon profit, j'en fis un inventaire exact, & je lui promis de tâcher de les vendre : mais ensuite, ayant fait réflexion, qu'il n'y auroit pas de l'honneur à moi d'exposer en vente de pareilles bagatelles, je m'étois déterminée à les payer plutôt au-delà de leur valeur : car il s'en faudroit bien que je n'eusse retiré du tout, les 30 livres que j'en ai offert, & qui,

certainement, vont au-de-là de tout ce qu'ils peuvent valoir.

MAIS que cette Dame ne s'inquiète point. Ses meubles ſont tous ici, tels qu'elle les a laiſſés; & je cherche ſi peu à me les approprier à mon profit, que je proteſte hautement que je n'en veux plus en aucune façon; & je ne m'en mêlerai que pour les rendre, ſous quittance, à ceux qui me les demanderont de ſa part. Après, toutefois, que j'aurai été payée en entier; faute de quoi je ne manquerai point de les faire vendre à l'enchère publique, ſous ſon nom, & à ſes frais, & l'on connoîtra, par les ſommes qu'elle en retirera, le véritable prix de toutes ces belles choſes. Pour le collier, les boucles & les manches, ils ſont, depuis très-long-temps, entre les mains de M. Berthier; qui eſt prêt à les reſtituer, en recevant ſon dû, comme j'en ai donné avis plus d'une fois à Madame de Sourgel.

JE crois, Monſieur, que ſi je mettois en ligne de compte les menus frais, que j'ai fait pour toute cette famille, les intérêts de mon argent, les embarras, la difficulté de faire mes affaires de ſi loin; les ports-de-lettres, dont la ſomme n'eſt pas petite, la reconnoiſſance que je dois à M. Berthier, qui a bien voulu prendre en main mes intérêts, & par-deſſus tout cela, les mauvais pas, où je me trouve engagée, par le retard du payement, il y a fort apparence que le prix des meubles ſeroit aſſez bien payé; mais ces détails de minutie ſont, je vous aſſure, au-deſſous de moi; & puis il eſt juſte, qu'il m'en coûte quelque choſe pour le plaiſir que j'ai eu d'obliger.

A l'égard des préſens, il ſeroit à ſouhaiter pour Madame de Sourgel, qu'elle m'en eût offert de beaux: car n'étant pas accoutumée d'en recevoir

de gens que je ne connois point, & principalement de ceux qui ont besoin des miens & de moi-même, elle auroit aujourd'hui le plaisir de les retrouver avec tous ses meubles. Il est vrai qu'elle eut la politesse de me présenter une petite cave à tabac, de noyer, doublée de plomb, laquelle me paroissant de très-petite considération, & fort chétive, je crus pouvoir, & devoir même l'agréer sans conséquence; d'autant plus que ne faisant nul usage de tabac, on ne pouvoit guère m'accuser d'avarice, dans l'acceptation d'un tel présent; elle est aussi dans le garde-meuble. Mais ce qu'elle a oublié cette Dame, c'est une petite croix de bois, incrustée de nacre, que j'ai mise au lieu le plus apparent de ma chambre, pour vérifier la prophétie de Mademoiselle de Sourgel, qui me dit, en me la présentant, que toutes les fois que j'y jetterois les yeux, je ne manquerois point de dire : *Voilà ma Croix.*

Au reſte, je doute bien fort d'être en arrière de préſens avec Madame de Sourgel; quoiqu'elle mépriſe ſi fort les miens. Mais ce n'eſt point à moi de rappeller ces choſes-là; ma coutume étant de les oublier dès qu'elles ſont faites. Je ne demande pas, non plus, qu'elle me paye ſa penſion, pour quelques jours qu'elle a demeuré chez moi, avec ſa Belle-fille; elle en ſait aſſez les motifs & la raiſon; je conſens cependant volontiers qu'elle jette tout ſur le compte de l'amitié; quoique la compaſſion y eût bonne part.

Pour le collier de grenats, il eſt juſte de le reprendre, s'il n'accommode pas Madame de Sourgel; elle auroit pu ſe ſervir d'expreſſions plus décentes à cet égard; elle ſait à merveilles que je n'ai point cherché à lui en impoſer; je lui ai vendu ce collier pour ce qu'il étoit, & ſur le même pied qu'il m'a été vendu, par une Dame de mérite; la-

quelle je me garderai bien de régaler d'un compliment ſemblable à celui de Madame de Sourgel. J'oſe eſpérer que ſes baſſes inſinuations ne trouveront pas beaucoup de priſe, où mon nom a ſeulement l'honneur d'être connu.

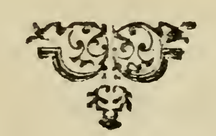
MADAME de Sourgel m'accuſe d'en agir mal avec elle. Eſt-ce en mal agir, que d'attendre près de deux ans, un argent prêté, dans une telle occaſion? Ne m'avoit-elle pas promis reſtitution, dès l'inſtant de ſon arrivée? Ne l'ai-je pas priée en grace, pluſieurs fois, de vouloir me payer, du moins par faveur, en conſidération des embarras où mes avances m'ont jettée? Ne lui ai-je pas écrit nombre de Lettres, pleine de cordialité & de politeſſes, qui lui peignant l'état des choſes au naturel, auroient dû lui faire tirer de l'argent des pierres, plutôt que de reſter en arrière à cet égard? Ne l'ai-je pas avertie, & fait avertir pluſieurs fois, en dernier

lieu, de la néceſſité où ſes retards m'alloient jetter, de recourir aux protections pour me faire payer? Quel ſi grand mal lui ai-je donc fait? Perſonne ne le ſait mieux que vous, Monſieur, aſſurément; s'il doit retomber de la honte ſur une de nous deux, ce n'eſt pas à moi de la ſupporter.

VOILA, Monſieur, ce que j'avois à repondre aux invectives de cette Dame. Je ne me pique pas d'accompagner mes phraſes de tours malins, ni de fauſſes accuſations; mais je me pique d'avoir pour témoins de ce que j'avance, toutes les Perſonnes qui me connoiſſent, toutes celles qui ont connu ici Monſieur & Madame de Sourgel, & même tout Chambery. Je ne me hâte pas de raſſembler des témoignages peu favorables à eux, & de m'expoſer par-là à la moquerie des Plaiſans, qui m'ont raillée de ma ſotte crédulité, & des Cenſeurs qui ont blâmé ma conduite

peu prudente. Je ſuis mortifiée, Monſieur, qu'on vous donne une fonction auſſi indigne de vous, que de ſervir de correſpondant à de ſi deſagréables affaires. Il ne tiendra pas à moi, qu'on ne vous débarraſſe d'un pareil emploi, & Madame de Sourgel peut prendre deſormais les choſes comme il lui plaira, ſans craindre que je me mette en frais de répondre davantage à ſes injures. Je crois qu'il ne ſera pas douteux, parmi les honnêtes gens, ſur qui d'elle ou de moi tombera le deshonneur de toute cette affaire.

JE ſuis avec une parfaite conſidération, &c.



LETTRE XVIII.

Montpellier, 23 Octobre 1737.

MONSIEUR,

J'EUS l'honneur de vous écrire, il y a environ trois ſemaines ; je vous priois, par ma Lettre, de vouloir bien donner cours à celle que j'y avois incluſe, pour M. Charbonnel ; j'avois écrit l'ordinaire précédent, en droiture, à Madame de Warens, & huit jours après, je pris la liberté de vous adreſſer encore une Lettre pour elle : cependant, je n'ai reçu réponſe de nulle part : je ne puis croire, Monſieur, de vous avoir déplu, en uſant un peu trop familiérement de la liberté que vous m'aviez accordée ; tout ce que je crains, c'eſt que quelque contre-tems fâcheux, n'ait retardé mes Lettres ou les réponſes : quoi qu'il en ſoit, il m'eſt ſi eſſentiel d'être bientôt

tiré de peine, que je n'ai point balancé, Monſieur, de vous adreſſer encore l'incluſe, & de vous prier de vouloir bien donner vos ſoins, pour qu'elle parvienne à ſon adreſſe ; j'oſe même vous inviter à me donner des nouvelles de Madame de Warens ; je tremble qu'elle ne ſoit malade. J'eſpère, Monſieur, que vous ne dédaignerez pas de m'honorer d'un mot de réponſe, par le premier ordinaire : & afin que la Lettre me parvienne plus directement, vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de me l'adreſſer chez M. Barcellon, Huiſſier de la Bourſe, en rue Baſſe proche du Palais : c'eſt-là que je ſuis logé. Vous ferez une œuvre de charité de m'accorder cette grace, & ſi vous pouvez me donner des nouvelles de M. Charbonnel, je vous en aurai d'autant plus d'obligation. Je ſuis avec une reſpectueuſe conſidération,

MONSIEUR,

ROUSSEAU.

LETTRE XIX.

Montpellier, 4 Novembre 1737.

MONSIEUR,

LEQUEL des deux doit demander pardon à l'autre, ou le pauvre Voyageur, qui n'a jamais paſſé de ſemaine, depuis ſon départ, ſans écrire à un Ami de cœur, ou cet ingrat Ami, qui pouſſe la négligence juſqu'à paſſer deux grands mois & davantage, ſans donner au pauvre Pélerin le moindre ſigne de vie? Oui, Monſieur, deux grands mois : je ſais bien que j'ai reçu de vous une Lettre datée du 6 Octobre; mais je ſais bien auſſi que je ne l'ai reçue que la veille de la Touſſaints : & quelqu'effort que faſſe ma raiſon, pour être d'accord avec mes deſirs, j'ai peine à croire que la date n'ait été miſe après coup. Pour moi, Monſieur, je vous ai écrit de Grenoble;

je vous ai écrit le lendemain de mon arrivée à Montpellier ; je vous ai écrit par la voie de M. Micoud ; je vous ai écrit en droiture ; en un mot, j'ai pouffé l'exactitude jufqu'à céder prefqu'à tout l'empreffement que j'avois de m'entretenir avec vous. Quant à Monfieur de Trianon, Dieu & lui favent, fi l'on peut avec vérité m'accufer de négligence à cet égard. Quelle différence, grand Dieu ! il femble que la Savoie eft éloignée d'ici de fept ou huit cens lieues, & nous avons à Montpellier des Compatriotes du Doyen de Killerine (dites cela à mon Oncle), qui ont reçu deux fois des réponfes de chez eux, tandis que je n'ai pu en recevoir de Chambery. Il y a trois femaines que j'en reçus une d'attente, après laquelle rien n'a paru. Quelque dure que foit ma fituation actuelle, je la fupporterois volontiers, fi du-moins on daignoit me donner la moindre marque de fouvenir : mais rien ; je fuis fi oublié, qu'à peine crois-je moi-

même d'être encore en vie. Puiſque les relations ſont devenues impoſſibles, depuis Chambery & Lyon ici, je ne ne demande plus qu'on me tienne les promeſſes, ſur leſquelles je m'étois arrangé. Quelques mots de conſolation me ſuffiront, & ſerviront à répandre de la douceur ſur un état, qui a ſes deſagrémens.

J'AI eu le malheur, dans ces circonſtances gênantes, de perdre mon Hôteſſe, madame Mazet; de manière qu'il a fallu ſolder mon compte avec ſes Héritiers. Un honnête homme Irlandois, avec qui j'avois fait connoiſſance, a eu la généroſité de me prêter ſoixante livres ſur ma parole, qui ont ſervi à payer le mois paſſé, & le courant de ma penſion : mais je me vois extrêmement reculé par pluſieurs autres menues dettes; & j'ai été contraint d'abandonner, depuis quinze jours, les remèdes que j'avois commencés,

faute de moyens pour continuer. Voici maintenant quels ſont mes projets. Si dans quinze jours, qui font le reſte du ſecond mois, je ne reçois aucune nouvelle, j'ai réſolu de hazarder un coup; je ferai quelque argent de mes petits meubles; c'eſt-à-dire, de ceux qui me ſont les moins chers: car j'en ai dont je ne me déferai jamais. Et comme cet argent ne ſuffiroit point pour payer mes dettes & me tirer de Montpellier, j'oſerai l'expoſer au jeu, non par goût, car j'ai mieux aimé me condamner à la ſolitude, que de m'introduire par cette voie, quoiqu'il n'y en ait point d'autre à Montpellier, & qu'il n'ait tenu qu'à moi de me faire des connoiſſances aſſez brillantes par ce moyen. Si je perds, ma ſituation ne ſera preſque pas pire qu'auparavant; mais ſi je gagne, je me tirerai du plus fâcheux de tous les pas. C'eſt un grand hazard, à la vérité; mais j'oſe croire qu'il eſt néceſſaire de le tenter, dans

le

le cas où je me trouve. Je ne prendrai ce parti qu'à l'extrémité, & quand je ne verrai plus de jour ailleurs. Si je reçois de bonnes nouvelles d'ici à ce tems-là, je n'aurai certainement pas l'imprudence de tenter la mer orageuſe, & de m'expoſer à un naufrage. Je prendrai un autre parti. J'acquitterai mes dettes ici, & je me rendrai en diligence à un petit endroit proche du Saint-Eſprit; où, à moindre frais, & dans un meilleur air, je pourrai recommencer mes petits remèdes avec plus de tranquilité, d'agrément & de ſuccès, comme j'eſpère, que je n'ai fait à Montpellier, dont le ſéjour m'eſt d'une mortelle antipathie; je trouverai-là bonne compagnie d'honnêtes gens, qui ne chercheront point à écorcher le pauvre étranger, & qui contribueront à lui procurer un peu de gaieté, dont il a, je vous aſſure, très-grand beſoin.

JE vous fais toutes ces confidences, mon cher Monſieur, comme à un bon ami, qui veut bien s'intéreſſer à moi & prendre part à mes petits ſoucis. Je vous prierai auſſi d'en vouloir bien faire part à qui de droit, afin que ſi mes Lettres ont le malheur de ſe perdre de quelque côté, l'on puiſſe de l'autre en récapituler le contenu. J'écris aujourd'hui à Monſieur de Trianon, & comme la poſte de Paris, qui eſt la vôtre, ne part d'ici qu'une fois la ſemaine, à ſavoir le Lundi, il ſe trouve que depuis mon arrivée à Montpellier, je n'ai pas manqué d'écrire un ſeul ordinaire, tant il y a de négligence dans mon fait, comme vous dites fort bien, & fort à votre aiſe.

IL vous reviendroit une deſcription de la charmante Ville de Montpellier, ce paradis terreſtre, ce centre des délices de la France ; mais en vérité, il y a ſi peu de bien, & tant de mal à

en dire, que je me ferois ſcrupule d'en charger encore le portrait de quelque ſaillie de mauvaiſe humeur ; j'attends qu'un eſprit plus repoſé me permette de n'en dire que le moins de mal, que la vérité me pourra permettre. Voici en gros ce que vous en pouvez penſer en attendant.

MONTPELLIER eſt une grande Ville fort peuplée, coupée par un immenſe labyrinthe de rues ſales, tortueuſes & larges de ſix pieds. Ces rues ſont bordées alternativement de ſuperbes Hôtels & de miſérables chaumières, pleines de boue & de fumier. Les habitans y ſont moitié très-riches & l'autre moitié miſérables à l'excès ; mais ils ſont tous également gueux, par leur manière de vivre, la plus vile & la plus craſſeuſe qu'on puiſſe imaginer. Les femmes ſont diviſées en deux claſſes, les Dames qui paſſent la matinée à s'enluminer, l'après-midi

au Pharaon, & la nuit à la débauche, à la différence des Bourgeoises, qui n'ont d'occupation que la dernière. Du reste, ni les uns ni les autres n'entendent le François, & elles ont tant de goût & d'esprit, qu'elles ne doutent point que la Comédie & l'Opéra ne soient des assemblées de Sorciers. Aussi on n'a jamais vu de femmes aux Spectacles de Montpellier; excepté peut-être quelques misérables étrangères, qui auront eu l'imprudence de braver la délicatesse & la modestie des Dames de Montpellier. Vous savez, sans doute, quels égards on a en Italie pour les Huguenots, & pour les Juifs en Espagne; c'est comme on traite les étrangers ici; on les regarde précisément comme une espèce d'animaux faits exprès pour être pillés, volés & assommés au bout, s'ils avoient l'impertinence de le trouver mauvais. Voilà ce que j'ai pu rassembler de meilleur du caractère des habitans de Montpellier,

Quant au pays en général, il produit de bon vin, un peu de blé, de l'huile abominable, point de viande, point de beurre, point de laitage, point de fruit, & point de bois. Adieu, mon cher ami.



LETTRE XX.

A MONSIEUR DE CONZIÉ.

14 Mars 1742.

MONSIEUR,

NOUS reçûmes hier au soir, fort tard, une Lettre de votre part, adressée à Madame de Warens ; mais que nous avons bien supposée être pour moi. J'envoie cette réponse aujourd'hui de bon matin ; & cette exactitude doit suppléer à la briéveté de ma Lettre, & à la médiocrité des Vers qui y sont joints. D'ailleurs, Maman n'a pas voulu que je les fisse meilleurs, disant qu'il n'est pas bon que les malades aient tant d'esprit. Nous avons été très-allarmés d'apprendre votre maladie ; & quelque effort que vous fassiez pour nous rassurer, nous conservons un fond d'inquiétude

ſur votre rétabliſſement, qui ne pourra être bien diſſipé que par votre préſence.

J'AI l'honneur d'être avec un reſpect & un attachement infini.

A FANIE.

MALGRÉ l'art d'Eſculape & ſes triſtes ſecours,
La fièvre impitoyable alloit trancher mes jours;
Il n'étoit dû qu'à vous, adorable Fanie,
De me rapeller à la vie.

DIEUX! je ne puis encore y penſer ſans effroi!
Les horreurs du Tartare ont paru devant moi,
La Mort à mes regards a voilé la Nature,
J'ai du Cocyte affreux entendu le murmure.
Hélas! j'étois perdu, le Nocher redouté
M'avoit déja conduit ſur les bords du Léthé;
Là, m'offrant une coupe, & d'un regard ſévère,
Me preſſant auſſi-tôt d'avaler l'onde amère:
Viens, dit-il, éprouver ces ſecourables eaux;
Viens dépoſer ici les erreurs & les maux
Qui des foibles mortels rempliſſent la carrière.
Le ſecours de ce fleuve à tous eſt ſalutaire;
Sans regretter le jour par des cris ſuperflus,

Leur cœur, en l'oubliant, ne le desire plus.
Ah! pourquoi cet oubli leur est-il nécessaire;
S'ils connoissoient la vie, ils craindroient sa
misère.

Voilà, lui dis-je alors, un fort docte sermon;
Mais osez-vous penser, mon bon Seigneur
Caron,
Qu'après avoir aimé la divine Fanie,
Jamais de cet amour la mémoire s'oublie?
Ne vous en flattez point; non, malgré vos
efforts,
Mon cœur l'adorera jusques parmi les morts:
C'est pourquoi, supprimez, s'il vous plaît,
votre eau noire,
Toute l'encre du monde, & tout l'affreux
grimoire,
Ne m'en ôteroient pas le charmant souvenir

Sur un si beau sujet j'avois beaucoup à dire,
Et n'étois pas prêt à finir,
Quand tout-à-coup vers nous je vis venir,
Le Dieu de l'infernal Empire.

Calme-toi, me dit-il, je connois ton martyre.
La constance a son prix, même parmi les morts.
Ce que je fis jadis pour quelques vains accords,
Je l'accorde, en ce jour, à ta tendresse extrême:
Va, parmi les mortels, pour la seconde fois,

Témoigner que ſur Pluton même,
Un ſi tendre amour a des droits.

C'EST ainſi, charmante Fanie,
Que mon ardeur pour vous m'empêcha de périr;
Mais quand le Dieu des morts veut me rendre à la vie,
N'allez pas me faire mourir.

ROUSSEAU.



LETTRE XXI.

A M. le Comte des Charmettes.

A Venise, ce 21 Septembre 1743.

JE connois si bien, Monsieur, votre générosité naturelle, que je ne doute point que vous preniez part à mon désespoir, & que vous ne me fassiez la grace de me tirer de l'état affreux d'incertitude où je suis. Je compte pour rien les infirmités qui me rendent mourant, au prix de la douleur de n'avoir aucune nouvelle de Madame de Warens; quoique je lui aie écrit depuis que je suis ici, par une infinité de voies différentes. Vous connoissez les liens de reconnoissance & d'amour filial, qui m'attachent à elle; jugez du regret que j'aurois à mourir, sans recevoir de ses nouvelles. Ce n'est pas,

ſans doute, vous ſaire un grand éloge, que de vous avouer, Monſieur, que je n'ai trouvé que vous ſeul à Chambery, capable de rendre un ſervice par pure généroſité; mais c'eſt du moins vous parler ſuivant mes vrais ſentimens, que de vous dire que vous êtes l'homme du monde de qui j'aimerois mieux en recevoir. Rendez-moi, Monſieur, celui de me donner des nouvelles de ma pauvre Maman; ne me déguiſez rien, Monſieur, je vous en ſupplie, je m'attends à tout, je ſouffre déja tous les maux que je peux prévoir; & la pire de toutes les nouvelles pour moi, c'eſt de n'en recevoir aucune. Vous aurez la bonté, Monſieur, de m'adreſſer votre Lettre ſous le plis de quelque Correſpondant de Genève, pour qu'il me la faſſe parvenir; car elle ne viendroit pas en droiture.

JE paſſai en poſte à Milan, ce qui me priva du plaiſir de rendre moi-même

votre Lettre, que j'ai fait parvenir depuis. J'ai appris que votre aimable Marquise s'est remariée il y a quelque tems. Adieu, Monsieur, puisqu'il faut mourir tout de bon, c'est à présent qu'il faut être Philosophe. Je vous dirai une autre fois quel est le genre de Philosophie que je pratique. J'ai l'honneur d'être, avec le plus sincère & le plus parfait attachement, Monsieur, &c.

ROUSSEAU.

FAITES-MOI la grace, Monsieur, de faire parvenir sûrement l'incluse que je confie à votre générosité.

MONSIEUR,

J'AVOUE que je m'étois attendu au consentement, que vous avez donné à ma proposition ; mais quelqu'idée que j'eusse de là délicatesse de vos sentimens, je ne m'attendois point absolument à une réponse aussi gracieuse.

LETTRE XXII.

MONSIEUR,

IL faut convenir, que vous avez bien du talent, pour obliger d'une manière, à doubler le prix des ſervices que vous rendez; je m'étois véritablement attendu à une réponſe polie & ſpirituelle, autant qu'il ſe peut; mais j'ai trouvé dans la vôtre des choſes qui ſont pour moi d'un tout autre mérite. Des ſentimens d'affection, de bonté, d'épanchement, ſi j'oſe ainſi parler, que la ſincérité & la voix du cœur caractériſe. Le mien n'eſt pas muet pour tout cela; mais il voudroit trouver des termes énergiques à ſon gré, qui, ſans bleſſer le reſpect, puiſſent exprimer aſſez bien l'amitié. Nulle des expreſſions qui ſe préſentent ne me ſatisferont ſur cet article. Je n'ai pas, comme vous, l'heureux talent d'allier dignement le langage de

la plume, avec celui du cœur; mais, Monsieur, continuez de me parler quelquefois sur ce ton-là, & vous verrez que je profiterai de vos leçons.

J'AI choisi les Livres dont la liste est ci-jointe. Quant au Dictionnaire de Bayle, je le trouve cher excessivement. Je ne vous cacherai point que j'ai une extrême passion de l'avoir, mais je ne comptois point qu'il revint à plus de soixante livres. Si celui dont vous me parlez, qui a des ratures en marge n'excède pas de beaucoup ce prix, je m'en accommoderai. En ce cas, Monsieur, il faut prendre quelques précautions pour l'envoyer; parce que j'aurois peine à obtenir la permission de l'introduire. Vous pourriez, si vous le jugez à propos, vous servir de M.... qui le peut & le voudroit sans doute, quand vous l'en prieriez. Je crois qu'il me conviendroit moins de lui en faire la proposition, je n'ai pas l'honneur d'être assez connu de

lui pour cela. Je laiſſe tout à votre judicieuſe conduite.

C'EST l'Édition *in*-4°. de Cicéron que je cherche, vous devez l'avoir; ſi vous ne l'avez pas, j'attendrai. Je croyois auſſi que la Géométrie de Maneſſon Mallet étoit *in*-4°; ſi vous l'avez en cette forme, je la prendrai, ſinon je m'en paſſerai encore quelque tems, n'ayant d'ailleurs pas encore les inſtrumens néceſſaires, & vous m'enverrez à la place, les Récréations Mathématiques d'Ozanam.

VOUS ſavez qu'il nous manque le neuvième tome de l'Hiſtoire Ancienne, & le dernier de Cléveland; c'eſt-à-dire, celui qui a été ajouté d'une autre main; pour n'avoir auſſi que les vingt-unièmes parties de Marianne; vous joindrez, s'il vous plaît, tout cela à votre envoi, afin que nos Livres ne reſtent pas imparfaits.

Hoffmanni Lexicon.

Newton Arhithmetica.

Ciceronis opera omnia, 4 V.

Usserii Annales.

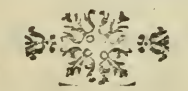
Géométrie pratique de Manesson Mallet.

Élémens de Mathématique du P. Lami.

Dictionnaire de Bayle.

SI vous jugez que les Œuvres de Despréaux, de l'édition *in*-4°., puissent passer sur tout cela, vous aurez la bonté de l'y joindre.

VOUS m'enverrez, s'il vous plaît, le tout, le plutôt qu'il sera possible, & je ferai mon billet à M. Conti, de la somme, suivant l'avis que vous lui en donnerez ou à moi.



ANECDOTES

POUR SERVIR A LA VIE

DE J. J. ROUSSEAU.

Extraites des Journaux.

ANECDOTES
POUR SERVIR A LA VIE DE J. J. ROUSSEAU,
Extraites des Journaux.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU, Citoyen de Genêve, avoit deſſein depuis quelque tems de quitter Paris ; il a cédé aux inſtances de l'amitié, & s'eſt établi ſur la fin de Mai dernier dans une petite maiſon qui appartient à M. le Marquis *de Girardin*, Seigneur d'Ermenonville, & ſituée très-près du Château. Il eut Jeudi dernier, 2 Juillet, à neuf heures du matin, en revenant de la promenade, une attaque d'apoplexie qui dura deux heures & demie, & dont il mourut.

LES honneurs funèbres lui furent rendus par M. le Marquis *de Girardin* ;

ſon corps, après avoir été embaumé & renfermé dans un cercüeil de plomb, fut inhumé le Samedi ſuivant 4 du même mois, dans l'enceinte du Parc d'Ermenonville, ſur l'Iſle dite des Peupliers, au milieu de la pièce d'eau appellée le petit Lac & ſituée au midi du Château, ſous une tombe décorée & élevée d'environ ſix pieds. Il eſt né le 28 Juin 1712.



LA diverſité des récits ſur les circonſtances de la mort de J. J. Rouſſeau auxquels donnent lieu les différentes expreſſions dont ſe ſont ſervis quelques papiers publics, nous a engagé à fixer enfin l'opinion générale : en conſéquence, nous nous ſommes procurés & nous avons actuellement entre les mains un extrait des minutes du Greffe du Bailliage & Vicomté d'Ermenonville, daté du Vendredi 3 du courant. Il porte, que ſur le réquiſitoire du Procureur

Fiſcal, Me. Louis Blondel, Lieutenant du Bailliage, aſſiſté du Procureur Fiſcal & d'un Huiſſier, s'eſt tranſporté en la demeure du ſieur J. J. Rouſſeau pour y conſtater ſon genre de mort; qu'à cet effet, il a fait comparoir les perſonnes des ſieurs Gilles-Caſimir *Chenu*, Maître en Chirurgie, demeurant à Ermenonville, & Simon *Bouret*, auſſi Maître en Chirurgie, demeurant à Montagny; & après avoir pris & reçu d'eux le ſerment en tel cas requis ſous lequel ils ont juré de bien & de fidellement ſe comporter en la viſite dont il s'agit, *après viſite faite du corps & l'avoir vu & examiné dans ſon entier, qu'ils ont tous deux rapporté d'une commune voix que ledit ſieur Rouſſeau eſt mort d'une apoplexie ſéreuſe, ce qu'ils ont affirmé véritable, &c.*

Nous avons avancé ci-devant que cet homme célèbre avoit depuis long-tems le deſir de quitter Paris pour ſe retirer à la campagne,

Ceux de nos Lecteurs qui ont éprouvé quelqu'enthousiasme à la lecture des ouvrages de ce grand homme, nous sauront gré, sans doute, de leur donner les motifs de cette retraite. Nous savions de son vivant que, forcé par différentes circonstances de ne plus copier de musique, son modique revenu avoit peine à suffire aux frais de sa consommation : mais nous ignorions jusqu'à quel degré sa fortune étoit bornée.

NOUS avons actuellement entre les mains un Mémoire écrit en entier de sa main & signé de lui, daté du mois de Février 1777, dont nous croyons devoir donner un extrait.

« Ma femme est malade depuis long-
» tems, & le progrès de son mal qui la
» met hors d'état de soigner son petit
» ménage, lui rend les soins d'autrui
» nécessaires à elle-même, quand elle
» est forcée à garder son lit. Je l'ai jus-

» qu'ici gardée & ſoignée dans toutes » ſes maladies ; la vieilleſſe ne me per» met plus le même ſervice. D'ailleurs, » le ménage, tout petit qu'il eſt, ne ſe » fait pas tout ſeul ; il faut ſe pourvoir » au dehors des choſes néceſſaires à la » ſubſiſtance & les préparer ; il faut » maintenir la propreté (1) dans la mai« ſon. Ne pouvant remplir ſeul tous ces » ſoins, j'ai été forcé, pour y pourvoir, » d'eſſayer de donner une ſervante à » ma femme. Dix mois d'expérience » m'ont fait ſentir l'inſuffiſance & les » inconvéniens inévitables & intolé» rables de cette reſſource dans une » poſition pareille à la nôtre. Réduits à » vivre abſolument ſeuls, & néanmoins » hors d'état de nous paſſer du ſervice » d'autrui, il ne nous reſte dans les in-

(1) Il eſt écrit en note à cet endroit : « Mon » inconcevable ſituation dont perſonne n'a d'i» dée, pas même ceux qui m'y ont réduit, me » force d'entrer dans ces détails ».

» firmités & l'abandon qu'un ſeul moyen
» de ſoutenir nos vieux jours : c'eſt de
» trouver quelqu'aſyle où nous puiſſions
» ſubſiſter à nos frais, mais exempts
» d'un travail qui déſormais paſſe nos
» forces, & de détails & de ſoins dont
» nous ne ſommes plus capables. Du
» reſte, de quelque façon qu'on me
» traite, qu'on me tienne en clôture
» formelle ou en apparente liberté,
» dans un Hôpital ou dans un déſert,
» avec des gens doux ou durs, faux ou
» francs, (ſi de ceux-ci il en eſt encore)
» je conſens à tout, pourvu qu'on rende
» à ma femme les ſoins que ſon état
» exige, & qu'on me donne le couvert,
» le vêtement le plus ſimple & la
» nourriture la plus ſobre juſqu'à la fin
» de mes jours, ſans que je ne ſois plus
» obligé de me mêler de rien. Nous
» donnerons pour cela ce que nous
» pouvons avoir d'argent, d'effets &
» de rentes, & j'ai lieu d'eſpérer que
» cela pourra ſuffire dans des Provinces
où

» où les denrées ſont à bon marché, &
» dans des maiſons deſtinées à cet uſage,
» où les reſſources de l'économie ſont
» connues & pratiquées, ſur-tout en me
» ſoumettant, comme je fais de bon
» cœur, à un régime proportionné à
» mes moyens ».

NOUS laiſſons aux Gens ſenſibles le ſoin de répondre à l'objection que ſa pauvreté étoit volontaire. Il paroît au ſurplus, qu'il avoit enfin trouvé ce qui pouvoit lui convenir, lorſque la mort eſt venu le frapper.

Opinion de Jean-Jacques Rouſſeau ſur la Tragédie Grecque.

QUANT au rythme, en quoi conſiſte la plus grande force de la Muſique, il demande un grand art pour être heureuſement traité dans la vocale. J'ai dit,

& je le crois, que les Tragédies Grecques étoient de vrais Opéras. La Langue Grecque, vraiment harmonieuse & musicale, avoit par elle-même un accent mélodieux; il ne falloit qu'y joindre le rythme, pour rendre la déclamation musicale: ainsi non-seulement les Tragédies, mais toutes les Poésies, étoient nécessairement chantées. Les Poëtes disoient avec raison, *Je chante;* au commencement de leurs Poëmes, formule que les nôtres ont très-ridiculement conservée: mais nos Langues modernes, production des Peuples barbares, n'étant point naturellement musicales, pas même l'Italienne, il faut, quand on veut leur appliquer la musique, prendre de grandes précautions pour rendre cette union supportable, & pour la rendre assez naturelle dans la musique imitative, pour faire illusion au Théâtre: mais de quelque façon qu'on s'y prenne, on ne parviendra jamais à persuader à l'Auditeur que le chant qu'il

entend, n'eſt que de la parole ; & ſi l'on y pouvoit parvenir, ce ne ſeroit jamais qu'en fortifiant une des grandes puiſſances de la muſique, qui eſt le rythme muſical, bien différent pour nous du rythme poétique, & qui ne peut s'aſſocier avec lui que très-rarement & très-imparfaitement.

. . . .

C'EST un grand & beau problême à réſoudre, de déterminer juſqu'à quel point on peut faire chanter la Langue & parler la Muſique. C'eſt d'une bonne ſolution de ce problême que dépend toute la théorie de la muſique dramatique. L'inſtinct ſeul a conduit ſur ce point les Italiens dans la pratique auſſi bien qu'il étoit poſſible, & les défauts énormes de leurs Opéras ne viennent pas d'un mauvais genre de muſique, mais d'une mauvaiſe application d'un bon genre.

NOUS pouvons fixer les incertitudes du Public ſur l'exiſtence des Mémoires de la Vie de J. J. Rouſſeau, ſoi-diſant imprimés dont on parle depuis ſi long-tems, & dont on raconte même différentes circonſtances. Ces Mémoires ne ſont imprimés nulle part; mais nous croyons faire plaiſir à nos Lecteurs en leur procurant l'écrit qui étoit deſtiné à leur ſervir de Préface.

« JE forme une entrepriſe qui n'eut jamais d'exemple, & dont l'exécution n'aura point d'imitateurs. Je veux montrer à mes Semblables, un Homme dans toute la vérité de la nature, & cet Homme, c'eſt moi.

» MOI ſeul je ſens mon cœur; & je connois les Hommes. Je ne ſuis fait comme aucun de ceux que j'ai vus. J'oſe croire n'être fait comme aucuns de ceux qui exiſtent. Je ne vaux pas mieux ou

moins ; je ſuis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briſer le moûle dans lequel elle m'a jetté, c'eſt ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

« QUE la trompette du jugement dernier ſonne quand elle voudra, je viendrai, ce Livre à la main, me préſenter devant le Souverain juge. Je dirai hautement : Voila ce que j'ai fait, ce que j'ai penſé, ce que je fus : J'ai dit le bien & le mal avec la même franchiſe : je n'ai rien tu, rien déguiſé, rien pallié : je me ſuis montré coupable & vil quand je l'ai été : j'ai montré mon intérieur comme tu l'as vu toi-même, Être éternel ; Raſſemble autour de moi l'innombrable foule de mes Semblables ; qu'ils écoutent mes confeſſions, qu'ils rougiſſent de mes indignités, qu'ils gémiſſent de mes misères. Que chacun dévoile à ſon tour ſon cœur au pied de ton trône ; & qu'un ſeul te diſe enſuite, s'il l'oſe : *Je fus meilleur que cet Homme-là* ».

LETTRE

de M. DORAT aux Auteurs du Journal de Paris.

Il y a ſix ou ſept ans, Meſſieurs, qu'après avoir entendu les Mémoires de la vie de J. J. Rouſſeau, j'écrivis la Lettre que je vous envoie à une Femme digne d'apprécier ce grand Homme. Je ne ſais par quel haſard je l'ai retrouvée imprimée dans un Papier Public. Je vous la fais paſſer telle que je l'ai écrite, & je vous prie de vouloir bien l'inſérer dans votre Journal.

J'AI l'honneur d'être, &c.

A trois heures après minuit.

JE rentre chez moi, Madame, ivre de plaiſir & d'admiration ; je comptois ſur une ſéance de 8 heures, elle en a

duré 14 ou 15 : nous nous ſommes aſſemblés à 9 heures du matin, & nous nous ſéparons à l'inſtant, ſans qu'il y ait eu d'intervalle à la lecture, que ceux du repas, dont les inſtans quoique rapides, nous ont encore paru trop longs. Ce ſont les Mémoires de ſa vie que Rouſſeau nous a lus. Quel Ouvrage ! comme il s'y peint, & comme on aime à l'y reconnoître ! il y avoue ſes bonnes qualités avec un orgueil bien noble, & ſes défauts avec une franchiſe plus noble encore. Il nous a arraché des larmes par le tableau pathétique de ſes malheurs & de ſes foibleſſes ; de la confiance payée d'ingratitude ; de tous les orages de ſon cœur ſenſible, tant de fois bléſſé par la main careſſante de l'hypocriſie ; ſur-tout de ces paſſions ſi douces, qui plaiſent encore à l'ame qu'elles rendent infortunée. J'ai pleuré de bon cœur, & je me faiſois une volupté ſecrette de vous offrir ces larmes d'attendriſſement, auquel ma ſitua-

tion actuelle a peut-être autant de part que ce que j'entendois. Le bon J. J., dans ces Mémoires divins, fait d'une Femme qu'il a adorée, un portrait si enchanteur, si aimable, d'un coloris si frais & si tendre, que j'ai cru vous y reconnoître ; je jouissois de cette délicieuse ressemblance, & ce plaisir étoit pour moi seul. Quand on aime, on a mille jouissances que les Indifférens ne soupçonnent même pas, & pour lesquelles les témoins disparoissent.

MAIS ne mêlons rien de moi à tout cela, afin de vous intéresser davantage. L'Écrit dont je vous parle est vraiment un chef-d'œuvre de génie, de simplicité, de candeur & de courage. Que de Géans changés en nains! que d'Hommes obscurs & vertueux, rétablis dans tous leurs droits & vengés à jamais des Méchans par le seul suffrage d'un honnête Homme. Tout le monde y est

nommé. On n'a pas fait le moindre bien à l'Auteur qui ne ſoit conſacré dans ſon Livre; mais auſſi démaſque-t-il avec la même vérité tous les Charlatans dont ce ſiecle abonde.

JE m'étens ſur tout cela, Madame, parce que j'ai lu dans votre ame bienfaiſante, délicate & noble; parce que vous aimez Rouſſeau; parce que vous êtes digne de l'admirer; enfin parce que je me reprocherois de vous cacher une ſeule des impreſſions douces & honnêtes que mon cœur éprouve. Trois heures ſonnent, & je ne m'arrache qu'avec peine au plaiſir de m'entretenir avec vous; mais je vous ai offert ma premiere & derniere penſée; j'ai entendu la confeſſion d'un Sage; ma journée n'eſt point perdue.

JE ſuis, &c. DORAT.

SENTIMENS

de reconnoissance d'une Mère, adressés à l'Ombre de ROUSSEAU, *Citoyen de Genêve.*

PARMI les hommages éclatans que les talens viennent rendre au grand Homme qui n'est plus, une voix simple & naïve ne pourroit-elle s'élever sans offenser sa mémoire; & pour n'avoir pas reçu de la Nature une portion de génie dont elle doue les Bienfaiteurs de l'humanité, faudroit-il fermer son cœur à la douce expression de la reconnoissance qu'ils nous ont inspirée? Non, ce n'est pas de toi, Ombre aimante de Rousseau, que je dois craindre ces rebuts orgueilleux; l'hommage ingénu d'un Enfant eût flatté ton ame pure & sensible. Tu ne dédaigneras point un foible tribut; que je te dois à tant de titres, & que j'ai tant de plaisir à te

préſenter. C'eſt toi qui as éclairé mon eſprit en échauffant mon cœur ; c'eſt toi qui m'as montré la voie preſque effacée qui devoit me rapprocher de la nature ; ta main bienfaiſante l'a ſemée de fleurs, & tu m'as conduite au devoir par la route des plaiſirs.

HÉLAS! je ne puis me rappeller ſans douleur ces temps, où une Mère ſembloit ſe dépouiller des ſentimens les plus chers à ſon ame. Le charme qu'elle éprouvoit à ſerrer contre ſon ſein le fruit de ſa tendreſſe, ſes yeux que la nature rempliſſoit de larmes, pour l'avertir combien un cruel abandon ſeroit contraire à ſes vues, tout lui défendoit vainement de laiſſer échapper de ſes bras l'Enfant à qui elle venoit de donner le jour. Quelle eſt donc cette puiſſance barbare, qui nous fait agir contre nos intérêts les plus chers, nous fait étouffer les ſentimens les plus tendres, pour ſuivre des exemples cruels

dont nous n'avons à recueillir que des remords? Eſt-il bien vrai, qu'effrayée de quelques ſujétions légères qu'il falloit s'impoſer, une Mère ait pu ſe réſoudre à livrer ſes Enfans à d'avides Mercenaires, dont l'ame eſt déja flétrie par le prix qu'elles mettent à des ſoins inappréciables? Se peut-il qu'elle ne ſe ſoit jamais repréſenté le Fruit de ſes tendres amours, eſſuyant les duretés d'une Femme ſauvage, qui inſenſible à ſes larmes, ſourde à ſes cris plaintifs, ne lui apporte des ſecours involontaires, que lorſqu'elle eſt fatiguée de la longueur de ſes gémiſſemens; qui comptant pour rien les maux qui, ſans ôter la vie, la rendent inſupportable, ne ſe croit point reſponſable des infirmités dont le Malheureux peut-être aſſailli dans un âge plus avancé, lorſqu'éloigné de ſes regards, elle aura oublié qu'il fut un jour nourri de ſa propre ſubſtance?

PAUVRES Enfans! que votre deſti-

née étoit malheureuſe, avant que vous euſſiez trouvé un Défenſeur ! Mais la Nature en, mère tendre, n'a pu ſouffrir plus long-temps que tous ſes bienfaits demeuraſſent inutiles ; elle a pris ſoin de former de ſes dons les plus précieux un Homme qui pût nous faire entendre ſes reproches & ſes ordres ; ſa voix eſt enfin deſcendue dans nos cœurs, elle nous a demandé grace pour l'Innocent que nous portons dans notre ſein ; la tendreſſe maternelle s'eſt éveillée à ſes juſtes plaintes ; elle a ouvert ſes tréſors, & étonnée de ſes richeſſes, elle a ſenti le beſoin d'en jouir.

Donner l'exiſtence eſt devenu trop peu pour une Mère. Elle veut en allaitant ſon Enfant, lui donner cette premiere preuve, que ſes jours lui deviendront plus chers que les ſiens. Elle le prend dans ſes bras, ſes yeux ne s'attachent ſur lui que pour ne le plus quitter ; elle ſe plaît à interpréter

ſes deſirs, en lui donnant ce que la nature lui a confié pour la conſervation de ſes jours.

SES premiers beſoins étant ſatisfaits, elle jette ſur lui des regards encore plus touchans; elle ne tremble plus de s'en voir ſéparée que par la Parque inhumaine; car ſans elle, qu'auroit-elle à redouter? Quel œil plus vigilant & plus attentif que celui d'une Mère? Il ſemble, dans ces délicieux inſtans, que tous ſes ſens ne lui ont été donnés que pour veiller à ſon ouvrage.

LOIN d'elle à jamais ces liens cruels qui enlèvent aux Enfans le libre uſage de leurs facultés naiſſantes, arrêtent toutes leurs fonctions, tous leurs développemens, & dès leur entrée dans la vie, travaillent à détruire tous les avantages qui devoient la leur faire chérir.

Quel ſpectacle bien plus ſatisfaiſant pour elle, de les voir ſe livrer à tous les mouvemens que leur preſcrit la Nature; de lire ſur leur front une douce joie qui ſe répand ſur tous ceux qui les obſervent! Leurs mouvemens ont retrouvé les graces qu'ils avoient perdues. La gaieté eſt peinte ſur leur viſage. La franchiſe, fille de la liberté, brille dans tous leurs traits. Leurs careſſes, leur langage, tout annonce l'heureuſe diſpoſition de leurs organes. Quel plaiſir de les voir occupés dans des jeux à montrer leur ſoupleſſe! Il ſemble qu'ils lui diſent: *Nous avons remporté une victoire: c'eſt à Rouſſeau que nous conſacrons nos plaiſirs; ce ſont des fêtes pour honorer ſa mémoire.*

O tendre & généreux Libérateur de ce petit Peuple, toi qui lui as ôté ſes chaînes, & de l'eſclavage, l'as fait paſſer à un heureux état de liberté; c'eſt avec lui que je viens t'offrir ce

tribut de reconnoiſſance ; c'eſt par ſes mains pures que je viens brûler de l'encens ſur ta tombe & la couvrir de fleurs !

Si tout ce qui déforme la belle Nature, tout ce qui étouffe les ſenmens de pitié & de tendreſſe, eſt proſcrit deſormais par les races futures ; ſi les Familles deviennent plus unies ; ſi les Enfans aiment davantage ceux à qui ils doivent plus que le jour ; ſi les unions deviennent plus douces par le ſpectacle d'une Mère entourée de ſes Enfans, c'eſt à toi, Rouſſeau, que l'humanité doit tous ces bienfaits.

REFLEXIONS
CRITIQUES
SUR J. J. ROUSSEAU
ET SES OUVRAGES,

Extraites du Mercure de France,
5 Octobre 1778.

RÉFLEXIONS CRITIQUES SUR J. J. ROUSSEAU ET SES OUVRAGES,

Extraites du Mercure de France, 5 Octobre 1778.

CE feroit une chofe également curieufe & intéreffante, de fuivre, dans tout le cours de la vie de Rouffeau, les rapports de fon caractère avec fes Ouvrages ; d'étudier à la fois l'Homme & l'Écrivain ; d'obferver à quel point l'humeur & la mifanthropie de l'un a pu influer fur le ftyle de l'autre, & combien cette fenfibilité d'imagination qui, dans la conduite, fait fi fouvent reffembler l'homme à un enfant, fert à l'élever au-deffus des autres hommes dans fes écrits. C'eft fous ce point de vue que le Philofophe fe plaît à étu-

dier les Perſonnages extraordinaires, & s'il préfère cette recherche inſtructive à la pompe menſongère du panégyrique, ce n'eſt pas que la louange lui ſoit importune, c'eſt que la vérité lui eſt chère. S'il veut être le juge des Hommes célèbres, ce n'eſt pas pour en être le détracteur; c'eſt pour apprendre à connoître l'humanité, qu'il faut ſur-tout obſerver dans ce qu'elle a produit de grand. Ce n'eſt pas par un ſentiment d'orgueil ou d'envie qu'il obſerve les fautes & les foibleſſes, c'eſt au contraire pour en montrer la cauſe & l'excuſe; & le réſultat de cet examen, qui fait voir le bien & le mal, nés tous deux de la même ſource, eſt une leçon d'indulgence.

MAIS quand on feroit ſûr d'être exactement inſtruits des faits, & de ne rien donner à l'eſprit de parti; (deux conditions indiſpenſables pour toute eſpèce de jugement, & dont pourtant

en s'embarraſſe fort peu, tant on eſt preſſé de juger!) il ne faudroit pas encore choiſir le moment où l'on vient de perdre un Écrivain célèbre, pour ſoumettre ſa mémoire à cet examen philoſophique, qui ne ſépare point la Perſonne & les Ouvrages. Le talent, comme on l'a dit ailleurs, n'eſt jamais plus intéreſſant qu'au moment où il diſparoit pour toujours. Auparavant on ſouffroit qu'il fût déchiré pour l'amuſement de la malignité; à peine alors veut-on permettre qu'il ſoit jugé pour l'inſtruction; & ſi, pendant la vie, les torts de l'Homme nuiſent à la renommée de l'Écrivain, c'eſt tout le contraire après la mort: cette renommée couvre tout de ſon éclat, & la Poſtérité qui jouit des Écrits, prend ſous ſa protection l'Auteur dont elle a recueilli l'héritage. D'ailleurs, il faut l'avouer, ce ſentiment eſt équitable. A l'inſtant où l'Homme ſupérieur nous eſt enlevé par la mort, il ſemble qu'on ne

doit rien ſentir que ſa perte. La tombe ſollicite l'indulgence, en inſpirant la douleur, & il y a un tems à donner au deuil du Génie, avant de ſonger à le juger.

BORNONS-NOUS donc à jetter un coup-d'œil rapide ſur les productions du Citoyen de Genève, devenu l'un des ornemens de la Littérature françoiſe.

IL commença tard à écrire, & ce fut pour lui un avantage réel qu'il dut à des circonſtances malheureuſes. Condamné depuis l'enfance à mener une vie pauvre, laborieuſe & agitée, il eut tout le tems d'exercer ſon eſprit par l'étude, & ſon cœur par les paſſions; & l'un & l'autre débordoient, pour ainſi dire, d'idée & de ſentimens, lorſqu'il ſe préſenta une occaſion de les répandre. Auſſi parut-il riche, parce qu'il avoit amaſſé long-tems, & cette

terre qui étoit neuve, n'en fut que plus féconde.

COMMUNÉMENT on écrit trop tôt; &, si l'on excepte les Ouvrages d'imagination, dans lesquels les essais sont pardonnables à la Jeunesse, comme les premières études à un Peintre; il faudroit d'ailleurs étudier lorsqu'on est jeune, & composer lorsqu'on est mûr. L'esprit des jeunes Auteurs n'est guères que de la mémoire; leur jugement n'est pas formé, & leur goût n'est pas sûr. Ils affoiblissent les idées d'autrui, ou exagèrent les leurs, parce qu'ils manquent également de mesure & de choix. Aussi, tandis qu'il est assez commun de voir à cet âge du talent pour la Poésie, rien n'est plus rare que de voir un jeune Homme en état d'écrire une bonne page de Prose.

Le premier ouvrage de Rousseau est celui qu'il a le plus élégamment écrit,

& c'eſt le moins eſtimable de tous. Ou ſait qu'une queſtion ſingulière, propoſée par une Académie, & qui peut-être n'auroit pas dû l'être, donna lieu à ce fameux Diſcours qui commença la réputation de Rouſſeau, & qui ne prouvoit que le talent aſſez facile de mettre de l'eſprit dans un paradoxe. Ce Diſcours, où l'on prétendoit que les Arts & les Sciences avoient corrompu les mœurs, n'étoit qu'un ſophiſme continuel, fondé ſur cet artifice ſi commun & ſi aiſé, de ne préſenter qu'un côté des objets & de les montrer ſous un faux jour. Il eſt ridicule d'imaginer que l'on puiſſe corrompre ſon âme en cultivant ſa raiſon. Le principe d'erreur qui règne dans tout le Diſcours, conſiſte à ſuppoſer que le progrès des Arts & la corruption des mœurs, qui vont ordinairement enſemble, ſont l'un à l'autre comme la cauſe eſt à l'effet. Point du tout. L'homme n'eſt point corrompu parce

qu'il

qu'il eſt éclairé ; mais quand il eſt corrompu, il peut ſe ſervir, pour ajouter à ſes vices, de ces mêmes lumières qui pouvoient ajouter à ſes vertus. La corruption vient à la ſuite de la puiſſance & des richeſſes, & la puiſſance & les richeſſes produiſent en même-tems les Arts qui embelliſſent la ſociété. Or, il eſt de la nature de l'Homme d'uſer de ſa force en tout ſens. Ainſi les moyens de dépravation ont dû ſe multiplier avec ſes connoiſſances, comme la chaleur qui fait circuler la ſève, forme en même-tems les vapeurs qui font naître les orages. Ce ſujet, ainſi conſidéré, pouvoit être très-philoſophique. Mais l'Auteur ne vouloit être que ſingulier. C'étoit le conſeil que lui avoit donné un Homme-de-lettres célèbre, avec lequel il étoit alors fort lié. *Quel parti prendrez-vous ?* dit-il au Génevois, qui alloit compoſer pour l'Académie de Dijon. *Celui des*

Lettres, dit Rouſſeau : — *Non, c'eſt le pont-aux-ânes. Prenez le parti contraire, & vous verrez quel bruit vous ferez.*

Il en fit beaucoup en effet. Il eut l'honneur, aſſez rare, d'être d'abord réfuté par un Souverain (1) ; enſuite il eut le bonheur de trouver dans un Profeſſeur de Nancy, un Adverſaire très-mal-adroit : ainſi il lui arriva ce qu'il y a de plus heureux dans une mauvaiſe cauſe ; ſa thèſe fut célèbre & mal combattue. Il battit, avec l'arme du ridicule, des Adverſaires qui avoient raiſon de mauvaiſe grâce. D'ailleurs, la diſcuſſion valoit mieux que le diſcours, & Rouſſeau ſe trouvoit dans ſon élément, qui étoit la controverſe. Il vint pourtant un dernier Adverſaire, (M. Bordes, de Lyon) qui défendit la vérité avec éloquence ; mais le Pu-

(1) Le feu Roi de Pologne Staniſlas.

blic fit moins d'accueil à ſes raiſons qu'aux paradoxes de Rouſſeau. La même choſe arriva depuis, lorſque deux excellens Écrivains réfutèrent, d'une manière victorieuſe, *ſa Lettre ſur les Spectacles*. Malgré tout leur mérite, ſuffiſamment prouvé d'ailleurs par tant de titres reconnus, le Public, qui aime mieux être amuſé qu'inſtruit, & remué que convaincu, parut goûter plus les écarts & l'enthouſiaſme de Rouſſeau, que la raiſon ſupérieure de ſes Adverſaires. En général, le paradoxe doit avoir cette eſpèce de vogue, & entre les mains d'un Homme de talent, il offre de grands attraits à la multitude : d'abord celui de la nouveauté; enſuite il eſt aſſez naturel que l'Auteur à paradoxe mette plus de chaleur & d'intérêt dans ſa cauſe, que n'en peuvent mettre dans la leur ceux qui le réfutent. On ſe paſſionne volontiers pour l'opinion qu'on a créée; on la

défend comme ſon propre bien : au lieu que la vérité eſt à tout le monde.

CEPENDANT, tel fut l'effet de la première diſpute de Rouſſeau ſur les Arts & les Sciences, que cette opinion, qui d'abord n'étoit pas la ſienne, & qu'il n'avoit embraſſée que pour être extraordinaire, lui devint propre à force de la ſoutenir. Après avoir commencé par écrire contre les Lettres, il prit de l'humeur contre ceux qui les cultivoient. Il étoit poſſible qu'il eût déja contre eux un levain d'animoſité & d'aigreur. Ce premier ſuccès, plus grand qu'il ne l'avoit attendu, lui avoit fait ſentir ſa force, qui ne ſe dévelop-poit qu'après avoir été vingt ans étouffée dans l'obſcurité & la misère. Ces vingt ans paſſés à n'être rien, pouvoient tourmenter alors ſon amour-propre dans ſes premières jouiſſances ; car pour l'Homme qui ſe ſent au-deſſus des autres, c'eſt un fardeau, ſans

doute, que d'en être long-tems méconnu. Rousseau ne commençoit que bien tard à être à sa place, & peut-être est-ce là le principe de cette espèce de misanthropie, qui depuis ne fit que s'accroître & se fortifier. Il se souvenoit (& cette anecdote est aussi certaine qu'elle est remarquable), que lorsqu'il étoit Commis chez N. D***, il ne dînoit pas à table le jour que les Gens-de-lettres s'y rassembloient. Ainsi, Rousseau entroit dans le champ de la Littérature, comme Marius rentroit dans Rome, respirant la vengeance, & se souvenant des marais de Minturnes.

Le Discours sur l'*Inégalité* n'étoit encore qu'une suite & un développement de ses premiers paradoxes, & de la haine qui sembloit l'animer contre les Lettres & les Arts. C'est-là qu'il soutint cet étrange sophisme, que l'homme a contredit la nature en étendant & perfectionnant l'usage des facultés qu'il

en a reçues. Cette aſſertion étoit d'autant plus extraordinaire, que Rouſſeau avouoit que la *perfectibilité* étoit la différence ſpécifique qui diſtinguoit l'Homme des autres animaux. Après cet aveu, comment pouvoit-il avancer *que l'Homme qui penſe eſt un animal dépravé? Il n'eſt pas bon que l'Homme ſoit ſeul*, dit l'Être Suprême dans les Livres de Moïſe. Rouſſeau eſt d'un avis bien différent. Il prétend que l'Homme a été rebelle à la nature, lorſqu'il a commencé à vivre en ſociété. Il prouve très-bien & très-éloquemment, qu'en établiſſant de nouveaux rapports avec ſes Semblables, l'Homme s'eſt fait de nouveaux beſoins, qui ont produit de nouveaux crimes; mais il oublie que l'Homme, en même-tems, s'eſt ouvert une ſource de nouvelles jouiſſances & de nouvelles vertus. Il oublie que l'Homme ne vit nulle part ſeul, & que dans les peuplades les plus iſolées & les plus ſauvages, il y a des rapports néceſſaires & inévitables; d'où

il faudroit conclure que ceux mêmes que nous appelons Sauvages, ſont comme nous hors de la nature. Auſſi eſt-il forcé d'en convenir; mais alors comment prouver que l'Homme étoit eſſentiellement né pour vivre ſeul? Comment prouver qu'un état, qui peut-être n'a jamais eu lieu, dont au moins nous n'avons ni aucun exemple, ni aucune preuve, étoit l'état naturel de l'Homme? D'ailleurs, ce mot de *nature*, qui eſt très-oratoire, eſt très-peu philoſophique. Il préſente à l'imagination ce qu'on veut, & il échappe trop à la définition. Il n'eſt pas fait pour être employé lorſqu'on raiſonne en rigueur, parce qu'alors on s'apperçoit que ſon acception eſt vague, & que c'eſt preſque toujours un ſynonyme imparfait. Rouſſeau, frappé des vices & des malheurs de l'Homme en ſociété, imagina qu'il eût été meilleur & plus heureux, qu'il eût mieux rempli ſa deſtination, ſi la terre eût été couverte d'Individus iſolés. Il n'examine pas

même ſi cette ſuppoſition eſt dans l'ordre des poſſibles ; &, dans le fait, ſi on l'examinoit, elle ſe trouveroit évidemment abſurde. Il n'examine pas ſi l'Homme ayant une tendance irréſiſtible à exercer plus ou moins ſes facultés, il eſt poſſible de marquer préciſément les limites où cet exercice doit s'arrêter, pour n'être pas ce qu'il appelle *une dépravation*, & ſi, preſſé lui-même de tracer le modèle abſolu de l'Homme de la nature, il ſeroit bien sûr d'en venir à bout. Rouſſeau ſemble dire : « Le mal » eſt parmi les Hommes : c'eſt leur » faute. Pourquoi les Hommes ſont-ils » enſemble ? Certes, ſi chacun étoit » ſeul, il ne feroit pas de mal à autrui ». Je demande ſi ce ſont-là des idées raiſonnables ?

Il n'y a de rapine, de brigandage, de violence, que parce qu'il y a des propriétés. Rouſſeau, qui veut que ce ſoit toujours l'Homme qui ait tort,

& jamais la nature (comme ſi, philoſophiquement parlant, l'Homme & tout ce qui eſt de l'Homme n'étoit pas dans la nature, c'eſt-à-dire, dans l'ordre eſſentiel des choſes), Rouſſeau prétend que la propriété eſt un *droit de convention.* Certes c'eſt un droit naturel, ou jamais ce mot n'a eu de ſens. Quand il n'y auroit que deux hommes ſur la terre, & que l'un des deux, rencontrant l'autre, voudroit lui ôter le fruit qu'il auroit cueilli, le gibier qu'il auroit tué, & la peau de bête qui le couvriroit, celui qui défendroit ſes propriétés, les défendroit en vertu d'un droit très-naturel, antérieur à toute police, & né ſeulement du ſens intime. Rouſſeau démontre très-bien que de la propriété naiſſent de très-grands maux : mais il oublie ce qui eſt tout auſſi évident, que s'il n'y avoit point de propriété, il y auroit de bien plus grands maux encore; que non-ſeulement toute ſociété ſeroit diſſoute, ce qui, à la vérité, ne ſeroit

pas un très-grand mal dans ſon ſyſtême; mais que les Hommes ne ſe rencontreroient plus que pour ſe faire la guerre, ce qui eſt juſtement le mal qu'il voudroit éviter.

QUELLE eſt l'origine de tous ces paradoxes inſoutenables? L'oubli d'une vérité très-ſimple, à laquelle ne peuvent pas s'accoutumer les imaginations ardentes, éntêtées de la chimère d'un optimiſme poſſible, mais à laquelle pourtant la réflexion ramène toujours : c'eſt que l'Homme étant à la fois eſſentiellement perfectible & eſſentiellement imparfait, doit également être porté à acquérir, & néceſſité à abuſer. S'il lui étoit donné d'avoir quelque choſe d'incorruptible, ce ne ſeroit plus une qualité humaine, ce ſeroit un attribut de la Divinité. Il réſulte que, bien loin de vouloir remédier à l'abus en détruiſant l'uſage, il faut au contraire eſſayer de réformer l'abus par un uſage mieux

entendu ; & c'eſt l'ouvrage de la vraie Philoſophie, non celle qui égaroit Rouſſeau, lorſqu'il employoit tant d'art & d'eſprit à ſoutenir ſes hypothèſes brillantes & erronées ; mais celle qui l'enflammoit de l'amour du genre humain, lorſqu'il compoſoit ſon chef-d'œuvre d'Emile.

LE monde eſt bien vieux, diſent les Phyſiciens. Cela peut-être : mais à conſidérer les révolutions que le globe a dû éprouver, l'Homme eſt peut-être encor bien neuf. A voir combien il y a peu de tems qu'une partie des Nations connues eſt ſortie de la barbarie ; combien croupiſſent encore dans l'ignorance ; combien parmi celles mêmes qui ont fait le plus de progrès, on s'eſt peu occupé juſqu'ici des moyens de rendre l'Homme meilleur & plus heureux ; on peut croire que la Philoſophie a beaucoup à eſpérer, parce qu'il lui reſte beaucoup à faire.

Au surplus, le Discours sur l'*Inégalité*, quoique fondé sur un systême d'erreurs, comme le Discours sur les Sciences, étoit bien supérieur à ce premier essai de l'Auteur. Ici se faisoit sentir une bien plus grande force d'idées & de style. Le morceau sur la formation des Sociétés étoit d'une tête pensante, & l'on appercevoit déjà ce mêlange d'une philosophie vigoureuse & d'une éloquence entraînante, qui depuis ont caractérisé les ouvrages de Rousseau. A la suite d'un faux principe, il amène une foule de vérités particulières, dont il porte le sentiment dans l'âme de ses Lecteurs. En le lisant, il faut s'embarrasser peu du fond de la question, & saisir toutes les beautés qui se présentent à l'entour; & ce seroit le lire comme il a écrit, s'il étoit vrai, comme on le lui a reproché d'après ses premiers paradoxes, qu'en effet il se jouât de la vérité, & qu'il ne songeât qu'à faire briller son esprit: mais j'ai peine à sup-

poſer dans un ſi grand Écrivain ce défaut de bonne-foi qui diminueroit trop le plaiſir que j'ai à le lire. Il ſe peut qu'en effet l'amour de la ſingularité ait influé ſur le choix de ſes premières opinions ; mais il eſt très-poſſible qu'en les ſoutenant, il s'y ſoit ſincèrement attaché, & que la contradiction même n'ait ſervi qu'à l'y affermir. Pour les têtes auſſi vives que la ſienne, s'échauffer, c'eſt ſe convaincre.

N'OUBLIONS pas que ce Diſcours ſur l'*Inégalité*, quoique fort au-deſſus du Diſcours ſur les Sciences, ne fut point couronné : ce fut M. l'Abbé Talbert qui eut le prix. Je ne connois point ſon Ouvrage ; mais, ſans vouloir lui rien diſputer de ſon mérite, en liſant les Diſcours qui lui ont valu des couronnes dans les Académies de Province, il eſt difficile de croire qu'il ait fait un meilleur Ouvrage que celui de Rouſſeau.

LA *Lettre ſur la Muſique* avoit encore pour baſe un paradoxe. Il y ſoutenoit que les François ne pouvoient pas avoir de Muſique. Il donnoit en même-tems *le Devin de Village*, petit Drame plein de grâce & de mélodie, qui eut un ſuccès prodigieux. On a remarqué que le charme de cet Ouvrage naiſſoit ſurtout de l'accord le plus parfait entre les paroles & la muſique ; accord qui ſembleroit ne pouvoir ſe trouver au même degré, que dans un Auteur qui, comme Rouſſeau, auroit conçu à la fois les Vers & le Chant : mais ceux qui ſavent que le fameux duo de *Sylvain*, l'un des beaux morceaux d'expreſſion dont notre Muſique théâtrale puiſſe ſe glorifier, n'eſt pourtant qu'une parodie, & que le Poëte travailla ſur des notes, ceux-là concevront qu'il eſt poſſible que le Poëte & le Muſicien n'aient qu'une même âme, ſans être réunis dans la même perſonne.

QUOIQUE la Lettre ſur la Muſique eût le défaut de porter tout à l'extrême ; quoique les compoſitions de Duni, de Philidor, de Monſigni, les chef-d'œuvres de Grétri chantés dans toute l'Europe, & admirés en Italie, & en dernier lieu les Opéras de M. Gluck, aient réfuté le ſyſtême de Rouſſeau ; cependant cette Lettre que produiſit la querelle des Bouffons, contribua, ainſi qu'eux, à faire connoître, en France, les principes de la bonne Muſique, & les défauts de la nôtre. Elle excita un grand ſoulevement parmi les partiſans de l'Opéra François ; & l'animoſité fut pouſſée juſqu'à ôter les entrées de ce Spectacle à l'Auteur du Devin de Village, quoiqu'on n'en eût pas le droit. On fut ſur le point d'intéreſſer le Gouvernement dans la querelle ; & ne pouvant faire traiter Rouſſeau en criminel d'Etat, on le brûla du moins en effigie ſur le Théâtre de l'Opéra, & la haine applaudiſſoit à ces farces, auſſi indécentes que ridicules.

ON ſait qu'il compoſa depuis un *Dictionnaire de Muſique*, dans lequel il refondit les articles qu'il avoit inſérés ſur cette Science, dans le grand ouvrage de l'Encyclopédie. Il y prouve en plus d'un endroit, que lorſqu'on a du génie, on en peut mettre même dans un Livre élémentaire. A l'égard de ſa doctrine ſur la Muſique théâtrale, elle eſt préciſément l'oppoſé de celle que veulent introduire aujourd'hui de nouveaux Légiſlateurs, qui n'ont pas tout-à-fait les mêmes droits ni la même autorité que lui. Il veut abſolument faire régner ſur le Théâtre ce genre de Muſique qu'ils veulent reléguer dans les Concerts. Il ſoutient d'un bout à l'autre de ſon Livre, avec toute la chaleur de la perſuaſion intime, que la puiſſance de la Muſique réſide principalement dans le chant régulier, dans la mélodie des airs dramatiques. On a prétendu qu'il s'étoit rétracté depuis; mais ce qu'il a imprimé eſt un peu plus ſûr que ce qu'on lui fait dire.

APRÈS ces différentes excursions, Rousseau parut vouloir rassembler sa Philosophie, ses querelles & ses amours dans l'espèce d'Ouvrage qu'on lit le plus, dans un Roman ; car en effet *la Nouvelle Héloïse* sembloit n'être qu'un prétexte pour réunir dans un même cadre les lambeaux d'un porte-feuille. Il est vrai qu'il y en a de bien précieux ; on y remarque des morceaux de passion & de philosophie également admirables ; & M. de Voltaire, grand maître & grand connoisseur en fait de pathétique ; M. de Voltaire, qui ne regardoit pas la Nouvelle Héloïse comme un bon Livre, avoit distingué plusieurs Lettres qu'il eût voulu, disoit-il, en arracher. J'ai dit ailleurs (1) ce que je pensois de cet Ouvrage, considéré comme Roman. Il fut lu ou plutôt dévoré avec une extrême avidité. C'est de tous ceux de l'Auteur celui qui eut le plus de

(1) Tome III des Œuvres de M. de la Harpe, Article *des Romans*.

vogue, & qui prête le plus à la critique. Le mariage de l'Héroïne eſt révoltant; le caractère de Mylord Edouard eſt une caricature, & ſes amours en Italie une énigme. La ſatyre de l'Opéra de Paris, & ſur-tout celle des Femmes françoiſes, eſt outrée, & tombe dans la déclamation. L'Ouvrage en lui-même eſt un tout indigeſte; mais puiſque ſes défauts ne l'ont pas fait oublier, ſes beautés le feront vivre.

EMILE eſt d'un ordre plus élevé: c'eſt-là, ſur-tout (en mettant à part ce que le Chriſtianiſme peut y trouver de repréhenſible), qu'il a mis le plus de véritable éloquence & de bonne philoſophie. Ce n'eſt pas que ſon ſyſtême d'éducation ſoit praticable en tout; mais dans les diverſes ſituations où il place Emile, depuis l'enfance juſqu'à la maturité, il donne d'excellentes leçons, & par-tout la morale eſt en action & animée de l'intérêt le plus touchant. Son ſtyle n'eſt

nulle part plus beau que dans Emile.

Les Prêtres, qui avoient cru voir leur ennemi dans Rouſſeau, s'étoient bien trompés, & il s'en ſont apperçus depuis. Les imaginations ſenſibles ſont naturellement religieuſes, & Rouſſeau l'a prouvé plus que perſonne. Cette qualité domine dans tous ſes Ecrits. C'eſt elle qui, dans *la Nouvelle Héloïſe*, donne à l'appareil des cérémonies & à la ſainteté d'un Temple, tant de pouvoir ſur l'âme de Julie ; qui, dans la profeſſion de foi du Vicaire Savoyard, le ramène par ſentiment à des myſtères que ſa raiſon ne peut admettre ; qui, dans tout ce morceau, répand tant de charmes ſur les conſolations attachées aux idées d'un avenir.

Cette même ſenſibilité ſemble éclairer ſa raiſon & la rendre plus puiſſante, lorſqu'il plaide dans ce même Livre la cauſe de l'Enfance trop long-

temps opprimée parmi nous. Quoique j'aie déja rendu témoignage ailleurs aux obligations importantes que nous lui avons à cet égard, je ne puis me refuser au plaisir de rappeller ici un des titres qui doivent rendre sa mémoire chère & respectable, & le placer parmi les Bienfaiteurs de l'humanité. Il ne m'arrive jamais de rencontrer de ces Enfans, qui semblent d'autant plus aimables qu'ils sont plus heureux, que je ne bénisse le nom de Rousseau, qui nous a procuré un des plus doux aspects dont nous puissions jouir, celui de l'innocence & du bonheur. C'est Rousseau qui a délivré des plus ridicules entraves & de la plus triste contrainte, un âge qui ne peut avoir toutes ses grâces que lorsqu'il a toute liberté, & de qui l'on peut dire (avec les restrictions convenables) qu'on peut lui laisser tout faire, parce qu'il ne peut pas nuire, & tout dire parce qu'il ne peut pas tromper.

ÉMILE causa tous les malheurs de Rousseau. Il paroît que le plus sensible de tous fut la condamnation de son Livre, & celle du *Contrat Social*, par le Conseil de Genève. Bien des Gens mettent ce *Contrat Social* au-dessus de tout ce qu'a fait Rousseau, pour la force de tête & la profondeur des idées. Quoi qu'il en soit, ces deux Ouvrages parurent dangereux à la République dont il étoit Citoyen, & Rousseau se croyant injustement outragé par sa Patrie, qu'il se flattoit, non sans fondement, d'avoir honorée, abdiqua son droit de Bourgeoisie, & son titre de Citoyen, vengeance légitime & noble, & qui appartenoit à un Homme supérieur. Il ne parut pas également irreprochable, lorsqu'il publia dans la suite les *Lettres de la Montagne*, qui fomentèrent les troubles de Genève, & aigrirent des esprits déja trop échauffés. Son Livre devint l'étendart de la discorde, & l'évangile

des Mécontents. On prétendit qu'ayant renoncé à sa Patrie, il n'avoit plus le droit de prendre parti dans les querelles qui la divisoient. Mais cette interdiction absolue n'est-elle pas un peu rigoureuse ? Si Rousseau voyoit des vices essentiels dans l'administration de la République, si son Livre pouvoit contribuer à la réformation de l'État, étoit-il coupable de l'avoir publié ? La discorde est un mal, sans doute ; mais quand elle doit produire la liberté, c'est un mal nécessaire chez le peuples qui ont le droit d'être libres. Rousseau écouta, sans doute, la vengeance qui l'animoit contre ceux qui l'avoient condamné : mais si, en effet, cette condamnation fut illégale, si les Citoyens protestèrent contre l'Arrêt du Conseil, si cet Arrêt & *les Lettres de la Montagne* hâtèrent le moment d'une révolution qui tendoit à améliorer le Gouvernement, Rousseau a fait un bien réel, & ses *Lettres de la Montagne* sont alors l'ouvrage que

les Genevois doivent le plus aimer.

JE ne parlerai point de quelques autres morceaux détachés ſur l'*Imitation Théâtrale*, *ſur la Paix perpétuelle*, *ſur l'Économie Politique*; d'une *Lettre à M. de Voltaire ſur la Providence*, &c. Il n'y a rien de ce qu'a fait Rouſſeau qui ne mérite d'être lu, & qui ne le ſoit avec plus ou moins de plaiſir.

CET Écrivain dut avoir, & il a encore beaucoup d'enthouſiaſtes parmi les Femmes & les jeunes Gens, parce qu'il parle beaucoup à l'imagination. Il eſt jugé plus ſévèrement par la raiſon des Hommes mûrs; mais ſa place eſt belle, même au jugement de ces derniers. Il plaît aux Femmes quoiqu'il les ait fort maltraitées. Comme elles ne le ſont guères que par des Hommes très-paſſionnés pour elles, le pardon eſt dans la faute même. Rouſſeau, malgré les injures qu'il leur dit, a près d'elles

le premier de tous les mérites, celui de les aimer, & ſatisfait le premier de leurs beſoins, celui des émotions.

On a voulu comparer Rouſſeau à Voltaire, à qui l'on comparoit auſſi, pendant un tems, Crébillon, Piron & d'autres Écrivains. Celui à qui l'on oppoſe tous les autres, eſt inconteſtablement le premier.

Laissons-la cette manie trop commune, de rapprocher des Hommes qui n'ont aucun point de contact. Laiſſons Voltaire dans une place qui ſera long-tems unique : contentons-nous de placer Rouſſeau parmi nos plus grands Proſateurs. C'eſt au tems, à la poſtérité, à marquer le rang qu'il doit occuper, dans le petit nombre d'Hommes qui ont joint à une tête penſante, une imagination ſenſible, & l'éloquence à la philoſophie.

Les

Les deux Auteurs dont Rousseau paroît avoir le plus profité, sont Sénèque & Montaigne. Il a quelquefois les tournures franches & naïves de l'un, & l'ingénieuse abondance de l'autre : mais en général, ce qui distingue son style, c'est la chaleur & l'énergie ; cette chaleur véritable a fait une foule de mauvais Imitateurs, qui n'en avoient que l'affectation & la grimace, & qui en répètant sans cesse ce mot devenu parasite, ne mettoient plus aucune différence entre la déraison & la chaleur ; & l'on ne sait jusqu'où cet abus auroit été porté, si l'on n'en eût pas fait sentir le ridicule.

Rousseau a composé les Mémoires de sa vie. Beaucoup de Gens èn ont entendu la lecture. On dit que plusieurs Personnes y sont maltraitées ; mais pas une autant que lui. Il se peut que l'on mette à avouer ses

fautes, l'amour-propre que l'on met communément à les dissimuler, & médire de soi, est encore une manière d'être extraordinaire, concevable dans un Homme qui a voulu être singulier.



LETTRE

à M. DE LA HARPE, sur son article du Mercure de France, du 5 Octobre 1778, concernant JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

MONSIEUR,

ELOIGNÉ par état de la carrière des Lettres, je suis assez indifférent sur les petites tracasseries qu'ont entre eux ceux qui les cultivent. J'ai ignoré jusqu'à présent, comment & pourquoi vous avez le grand nombre d'Ennemis dont vous vous plaignez, & que vous défiez cependant avec tant de courage; mais je ne le rencontrois qu'avec chagrin. J'avois cependant remarqué avec une espèce de répugnance, que six semaines au plus, après la mort de Voltaire, vous aviez voulu le juger, & qu'au lieu

de voir dans ce grand-homme l'Auteur de *Mérope*, *d'Alzire*, *de Mahomet*, &c. vous aviez affecté de ne nous montrer que celui de *Zulime:* mais par ſuite de ma bonhommie, je trouvois encore le moyen de vous excuſer. Je concevois que travaillant pour le Théâtre, vous pouviez avoir le deſir de vous placer à côté de cet Homme célèbre, & ne pouvant monter juſqu'à lui, il me paroiſſoit aſſez naturel que vous vouluſſiez l'abaiſſer juſqu'à vous, non pas que l'un ne me parût auſſi impoſſible que l'autre; mais je louois votre intention.

J'ARRIVE de la campagne, & je lis dans votre Mercure du 5 de ce mois: *On ſouffre pour l'amuſement de la malignité, que le talent dans un Homme vivant ſoit déchiré; mais ce talent n'eſt jamais plus intéreſſant que lorſqu'il diſparoît pour toujours. Il faut l'avouer, ce ſentiment eſt équitable; la tombe ſollicite*

l'indulgence en inspirant la douleur, & il y a un tems à donner au deuil du Génie avant de le juger.

QUI se seroit attendu que cette belle tirade dût amener un jugement sur les Ouvrages & la personne de J. J. Rousseau, & une critique aussi amère que peu fondée de l'un & de l'autre? Il suit de-là, ou que vous ne mettez dans la classe des Hommes de génie, ni Voltaire, ni Rousseau, ou que vous bornez à bien peu de jours le deuil que vous devez en porter. Nous les pleurons, Monsieur, nous les pleurerons encore long-tems.

Le premier Ouvrage de Rousseau, selon vous, est le moins estimable de tous. « Il commença, dites-vous, la » réputation de son Auteur, quoiqu'il » ne prouve que le talent *facile* de met» tre de l'esprit dans un paradoxe. Ce

» Discours entier n'est qu'un sophisme
» continuel, *fondé sur un artifice commun*
» *& aisé*. Le Discours sur l'*Inégalité*,
» n'est que la suite des mêmes para-
» doxes, & un sophisme qui tombe
» devant une vérité simple..... » Vous
avouez qu'il dut avoir, & qu'il a
même encore beaucoup d'enthousiastes
parmi les Femmes & les jeunes Gens;
mais qu'il est jugé plus sévèrement par
les Hommes mûrs, qui le placent ce-
pendant dans le rang des plus grands
Prosateurs ; jugement dont il ne peut se
plaindre.

JE vous demanderai d'abord, si les
Ouvrages de Rousseau sont nécessaire-
ment de la compétence du Mercure?
car il me semble que pour en parler
comme vous faites, il faudroit pouvoir
vous excuser sur la nécessité. Je vous
demanderai ensuite, si c'est en quatre
pages *in*-12. que vous prétendez réfuter

les deux Diſcours qui ont commencé, & qui ſeuls auroient fait la réputation de ce grand Homme. Vous prouvez, & j'en ſuis fâché, que non-ſeulement vous n'avez pas entendu un mot du premier, mais que vous n'avez pas même conçu la queſtion : car qu'importe que vous prouviez, ce que vous êtes bien éloigné de faire, que les Lettres peuvent ajouter aux vices d'un homme déja corrompu, mais qu'elles ne corrompent point l'Individu qui les cultive? Cette queſtion n'a point été propoſée, & Rouſſeau ne l'a point examinée. Il s'agiſſoit de ſavoir, ſi le rétabliſſement des Sciences & des Arts avoit influé ſur les mœurs générales, c'eſt-à-dire, ſur ceux mêmes qui ne les cultivent pas; & c'eſt ce que Rouſſeau a diſcuté.

MON intention n'eſt pas de ſoutenir contre vous les Ouvrages du plus profond & du plus éloquent des Philoſo-

phes ; ils ſubſiſteront malgré votre critique, & ſe défendront eux-mêmes. Nous ne nous informons pas, pour régler notre opinion, comment les Mercures de la Grece & de Rome traitaient les Socrate, les Démoſthène, les Cicéron & les Virgile ; je deſire que la poſtérité puiſſe juger entre la *Lettre ſur les Spectacles* & la *Réponſe* de M. Marmontel, dont vous faites tant de cas. Je ne vous tairai pas cependant, que j'ai ri de bon cœur de l'embarras où vous paroiſſez être pour aſſigner un rang à Rouſſeau ; car encore falloit-il, comme Soſie, qu'il fût quelque choſe. Vous vous êtes ſouvenu heureuſement de la diſtinction établie par le Maître à écrire de M. Jourdain, que tout ce qui n'eſt point Vers eſt de la Proſe, & voilà pour vous mettre hors de plage, Rouſſeau au rang des bons Proſateurs, & ce ſont des Gens mûrs qui vous ont dit cela. Il faut être bien mûr en effet pour

ne voir dans Rousseau que de la Prose.

Après nous avoir ainsi éclairé sur les Ouvrages de Rousseau, vous jugez sa personne, & vous descendez dans sa conscience, à l'exemple de ces Faiseurs de Romans, dont il parle lui-même, qui savent tout ce qui se passe dans le cœur de leurs Héros. Vous prétendez qu'il ne pensoit pas un mot de ce qu'il disoit, lorsqu'il prenoit le parti des Mœurs contre les Lettres, & vous fondez cette opinion sur une Anecdote que vous rapportez en ces termes : « Quel parti prendrez-vous, dit un Homme célèbre à » Rousseau, qui vouloit composer pour » l'Académie de Dijon? — Celui des Lettres, dit Rousseau. — Non, lui répondit l'Homme-de lettres célèbre, c'est » le pont-aux-ânes; prenez le parti contraire, & vous verrez quel bruit vous » ferez ».

D'abord que fait à la question l'o-

pinion prétendue d'un Auteur, lorſqu'il donne des raiſons ? Mais comment ne vous êtes-vous pas apperçu que cette Anecdote, telle que vous la rapportez, eſt du nombre de celles qu'on laiſſe tomber malicieuſement pour examiner ceux qui les ramaſſent ? Ne voyez-vous pas qu'elle intéreſſe encore plus l'Homme célèbre que vous deſignez, qui n'eut jamais dit, *le pont-aux-ânes*, & *le bruit que vous ferez ?*

ROUSSEAU étoit, à cet égard, d'une opinion bien contraire à la vôtre, & ſur cet article ſon ſuffrage doit être de quelque poids. Il prétendoit que tous ſes Ouvrages étoient conſéquens entre eux ; il ſe repoſoit ſur la nature même de ſon ſtyle, qui feroit dire à la Poſtérité, que l'on ne parloit pas ainſi lorſque la perſuaſion n'étoit pas dans le cœur. Il m'a conté, à cette occaſion, un trait aſſez plaiſant, que je veux vous dire,

puiſque vous aimez les Anecdotes. Deux Jéſuites ſe préſentèrent chez lui, pour le prier de leur faire part du ſecret dont il ſe ſervoit pour écrire ſur toutes les matières avec tant de chaleur & d'éloquence. J'en ai un en effet, mes Pères, leur répondit Rouſſeau; je ſuis fâché qu'il ne ſoit pas à l'uſage de votre Société, c'eſt de ne dire jamais que ce que je penſe.

VOUS dites encore qu'il n'aimoit pas les Gens-de-lettres, & en le comparant à *Marius*, vous en voyez la raiſon dans une autre Anecdote, qui eſt qu'étant Commis chez M. *D.*, il ne dinoit pas à table les jours où les Gens-de-lettres étoient invités. Si cette Anecdote étoit vraie, elle ne donneroit pas une grande idée des Gens-de-lettres, choiſis & invités par un Homme qui, ayant chez lui Rouſſeau, ne l'auroit pas jugé digne de ſa table; & je ne vois pas

matière à humiliation, pour ne pas dîner avec MM. Vadé & Poinsinet, à la table de M. *D*. Les conséquences que vous tirez de ce fait, prouvent que vous dîniez à table, même avant d'être de l'Académie, & qu'aujourd'hui vous estimez très-heureux ceux qui, à leur tour, sont admis à dîner avec vous. Je ne connois pas ce bonheur-là ; je n'en puis juger ; mais je vous jure que sa privation ne me donne aucune aigreur, &, sans trop la priser, je puis supposer que la tête de Rousseau pouvoit être aussi forte & aussi philosophique que la mienne.

Vous me dispensez, sans doute, de répondre aux *vingt années de misère & d'obscurité*. Il a regretté long-tems cette heureuse obscurité ; mais de bonne-foi : un Homme tel que Rousseau étoit-il obscur, parce qu'il n'étoit connu ni de M. *D*. ni de ses Convives ? De quel

droit donnez-vous, à la médiocrité ſublime & volontaire dans laquelle a vécu & eſt mort ce grand Homme, l'odieux nom de *Misère?* Pourquoi ſur-tout affirmez-vous qu'elle a influé ſur ſes opinions, lorſqu'elle n'a influé ni ſur ſa conduite ni ſur ſes Écrits? Avez-vous jamais rencontré cet Homme ſublime ſur vos pas? Alloit-il dîner chez MM. *D.*? Écrivoit-il pour imprimer, & faiſoit-il, avec ſes Imprimeurs, des marchés que l'honnêteté obligeoit de réſilier? Adreſſoit-il des louanges par intérêt? Blâmoit-il pour de l'argent? Empruntoit-il à des Gens riches, & leur propoſoit-il des Dédicaces en payement? C'eſt par ces moyens que l'on prouve ſa misère, & que le Miſérable, ſans ceſſer de l'être, parvient à ſe cacher ſous un ſurtout de velours. L'ame noble & ſublime de ce Philoſophe s'eſt toujours nourrie du lait de la liberté, & c'eſt, ſans doute, ce qui l'a

rendu ſi étranger au milieu de nous.

VOULEZ-VOUS, Monſieur, prendre des idées plus juſtes de ce grand Homme, & le connoître mieux que par vos Anecdotes. J'ai eu le bonheur de vivre familièrement avec lui les douze dernières années de ſa vie ; jamais pendant ce long intervalle je ne lui ai rien entendu dire contre aucun Homme-de-lettres vivant ; je l'ai vu s'élever, avec chaleur, contre ceux qui blâmoient les honneurs décernés à l'Auteur de Mahomet ; il avoit de l'Homme-de-lettres que vous deſignez dans votre première Anecdote, une ſi haute opinion, qu'il ne faiſoit pas difficulté d'avouer qu'il lui avoit les plus grandes obligations littéraires ; jamais il n'a vu dans les Auteurs les plus médiocres, que leurs côtés louables. Au milieu de cette fierté dans ſes principes, j'oſe affirmer qu'il ignoroit ſa force, & ne ſe voyoit

qu'à travers le voile de la modeſtie. Son caractère m'étoit tellement connu, qu'en lui parlant de la chute des Barmécides, je n'aurois pas oſé lui ajouter que cette chute faiſoit pour-ainſi-dire la joie publique; ſon ame ſenſible en eût frémi. Peſez cette manière de voir avec l'opinion où il étoit d'être haï de tous les Gens-de-lettres. Je crois au ſurplus, que cette équité dégagée de tout ſentiment perſonnel eſt commune aux grands Hommes, & les diſtingue. Un Homme-de-lettres prétendoit que M. de Buffon avoit dit & prouvé avant Rouſſeau, que les Mères devoient nourrir leurs Enfans. *Oui, nous l'avons tous dit*, répondit M. de Buffon; *mais M. Rouſſeau ſeul le commande, & ſe fait obéir*. Il eſt permis à un Homme comme Voltaire, de dire plaiſamment qu'il voudroit arracher les bonnes pages du Roman de Julie; le vœu de Rouſſeau eût été d'arracher les mauvaiſes

des Œuvres de Voltaire. Pour nous, ſans nous permettre de rien déchirer, n'ayons jamais les yeux fixés que ſur ce qu'ils ont tous deux d'admirable.

Fin du Tome X.

TABLE.

Lettres de J. J. Rousseau.

Fin de la Table.

LETTRES
DE
J. J. ROUSSEAU,

Survenues pendant l'impreſſion de ce Volume.

LETTRE

DE MAD. LA COMTESSE DE SAINT***

A J. J. ROUSSEAU.

Mai 1776.

JE viens, Monſieur, d'apporter de la Muſique chez vous, pour vous prier de la copier ; &, je vous l'avouerai, elle n'étoit qu'un prétexte pour avoir l'honneur de vous voir. On m'a dit que c'étoit le ſeul moyen qui pût m'ouvrir votre porte : je l'ai pris, vous me le pardonnerez, je l'eſpère, au-moins en faveur de ma ſincérité. Mais bornerez-vous là votre généroſité, & le bonheur de vous voir me ſera-t-il toujours refuſé? Je n'ai, je le ſais, aucun titre pour l'eſpérer, & ce deſir, ainſi que ma Lettre, pourront vous paroître étranges. Mais pourquoi vous en offenſeriez-vous? Je partage ce deſir avec

toute la Terre. Quant à ma Lettre & à la demande que je vous fais d'un ſeul de vos momens, tout ce que je vous dois, le ſecours dont vous m'êtes encore tous les jours, je veux dire vos Ouvrages, ſont d'aſſez grands bienfaits pour exciter ma reconnoiſſance & me faire deſirer de vous l'offrir. Oui, Monſieur, de quelque infortune que ſoit pour moi ſemée la vie, vous m'avez préſervée de la plus grande, le Remords. J'étois à moitié dans l'abîme; & combien de fois depuis j'ai été ſur le bord! toujours vous m'avez retirée ou retenue; enfin je vous dois ma Vertu, ſi en effet j'en ai quelqu'une : n'en dédaignez point l'hommage; ſi votre ame eſt telle qu'elle ſe peint dans vos Écrits, telle que vous avez le ſecret de rendre celle des Perſonnes qui vous liſent ſans prévention, il ne ſera point ſans prix à vos yeux : ſans doute il ſeroit indifférent pour tout autre; mais pour un Homme comme vous, ah! Monſieur, ſoyez-y

ſenſible : la vérité de mes ſentimens, & mon reſpect pour votre Perſonne, pour vos vertus, méritent peut-être que vous vous relâchiez un-peu de la règle que vous vous êtes faite, dit-on, de ne voir Perſonne : votre réputation vous a certainement attiré & des ſuffrages, & des Admirateurs, qui, par leurs connoiſſances & leur génie, étoient plus faits que moi pour vous apprécier, & pour brûler un encens plus digne de vous être offert ; mais jamais, non jamais, vous n'en recevrez de plus ſimple ni de plus pur que le mien ; je ne dis pas de plus deſintéreſſé : car j'eſpère, ſi vous m'accordez la grace que je ſollicite, de retirer de votre vue & de votre approche, un nouveau courage, pour me conduire toujours d'après vos principes. Je ne ſuis point de Paris, j'y ſuis depuis un an, & touche au moment de mon départ. Jugez combien j'ai ſouffert de n'avoir encore pu parvenir au but le plus doux que j'envisa-

geois dans ce voyage : il n'a fallu rien moins, Monſieur, pour ſurmonter la timidité qui me retenoit, & rendre à mes deſirs leur première activité, que la crainte d'emporter des regrets de ce Pays, jointe à l'eſpoir flatteur que j'obtiendrois de votre complaiſance ce que l'Amitié ſeule a le droit d'exiger, & dont mon cœur ſe ſent digne, &c.



RÉPONSE
DE J. J. ROUSSEAU.

FRANÇOIS! Nation jadis aimable & douce, qu'êtes-vous devenue? Que vous êtes changée pour un Étranger, infortuné, ſeul, à votre merci, ſans appui, ſans Défenſeur, mais qui n'en auroit pas beſoin chez un Peuple juſte; pour un Homme ſans fard & ſans fiel, ennemi de l'injuſtice, mais patient à l'endurer, qui jamais n'a fait, ni voulu, ni rendu du mal à Perſonne, & qui, depuis quinze ans, plongé, traité, par vous, dans la fange de l'opprobre & de la diffamation, ſe voit, ſe ſent chargé, à l'envi, d'indignités inouïes, juqu'ici, parmi les Humains, ſans avoir pu jamais en apprendre au-moins la cauſe! C'eſt donc-là votre franchiſe, votre douceur, votre hoſpitalité? Quittez ce vieux nom de *Francs*, il doit

trop vous faire rougir. Le Perſécuteur de Job auroit pu beaucoup apprendre de ceux qui vous guident, dans l'art de rendre un Mortel malheureux? Ils vous ont perſuadé, je n'en doute pas, ils vous ont prouvé même, comme cela eſt toujours facile, en ſe cachant de l'Accuſé, que je méritois ces traitemens indignes, pires cent fois que la mort. En ce cas, je dois me réſigner; car je n'attends, ni ne veux d'eux, ni de vous, aucune grace; mais ce que je veux, & ce qui m'eſt dû, tout au-moins, après une condamnation ſi cruelle & ſi infamante, c'eſt qu'on m'apprenne enfin quels ſont mes crimes, & comment, & par qui j'ai été jugé. Pourquoi faut-il qu'un ſcandale auſſi public ſoit pour moi ſeul un myſtère impénétrable? A quoi bon tant de machines, de ruſes, de trahiſons, de menſonges, pour cacher au Coupable ſes crimes, qu'il doit ſavoir mieux que Perſonne, s'il eſt vrai qu'il les ait commis? Que ſi, pour des rai-

ſons qui me paſſent (1), perſiſtant à m'ôter un droit dont on n'a privé jamais aucun Criminel, vous avez réſolu d'abreuver le reſte de mes triſtes jours d'angoiſſes, de dériſion, d'opprobre, ſans vouloir que je ſache pourquoi, ſans daigner écouter mes griefs, mes raiſons, mes plaintes, ſans me permettre même de parler (2); j'éleverai au Ciel, pour

---

(1) Quel Homme de bon-ſens croira jamais qu'une auſſi criante violation de la Loi naturelle & du Droit des Gens, puiſſe avoir pour principe une vertu? S'il eſt permis de dépouiller un Mortel de ſon état d'Homme, ce ne peut être qu'après l'avoir jugé, & non pour le juger. Je ne vois par-tout qu'ardens Exécuteurs, ſans avoir apperçu jamais aucun Juge. Si tels ſont les principes de juſtice de la Philoſophie moderne, malheur ſous ſes auſpices au Foible, innocent & ſimple! honneur & gloire aux intrigués cruels & ſenſés!

(2) De bonnes raiſons doivent toujours être écoutées, ſur-tout de la part d'un Accuſé qui ſe défend, ou d'un Opprimé qui ſe plaint; & ſi je n'ai rien de ſolide à dire, que ne me laiſſe-

toute défenſe, un cœur ſans fraude & des mains pures de tout mal, lui demandant, non, Peuple cruel, qu'il me venge & vous puniſſe, (ah! qu'il éloigne de vous tout malheur & toute erreur!) mais qu'il ouvre bientôt à ma vieilleſſe un meilleur aſyle, où vos outrages ne m'atteignent plus.

J. J. ROUSSEAU.

P. S. François, on vous tient dans un délire qui ne ceſſera pas de mon vivant; mais quand je n'y ſerai plus, que l'accès ſera paſſé, & que votre animoſité, ceſſant d'être irritée, laiſſera l'équité naturelle parler à vos cœurs, vous

---

t-on parler en liberté! C'eſt le plus ſûr moyen de décrier tout-à-fait ma cauſe, & de juſtifier pleinement mes Accuſateurs: mais, tant qu'on m'empêchera de parler, ou qu'on refuſera de m'entendre, qui pourra jamais, ſans témérité, prononcer que je n'avois rien à dire?

regarderez mieux, je l'espère, à tous les faits, dits, écrits que l'on m'attribue, en se cachant de moi très-soigneusement, à tout ce qu'on vous fait croire de mon caractère, à tout ce qu'on vous fait faire par bonté pour moi, vous serez alors bien surpris & moins contens de vous que vous ne l'êtes; vous trouverez, j'ose vous le prédire, la lecture de ce Billet plus intéressante qu'elle ne peut vous paroître aujourd'hui. Quand ces Messieurs, couronnant toutes leurs bontés, auront publié la vie de l'Infortuné, qu'ils auront fait périr de douleur, cette vie impartiale & fidelle qu'ils préparent depuis long-tems avec tant de secret & de soin; avant que d'ajouter foi à leur dire & à leurs preuves, vous rechercherez, je m'assure, la source de tant de zèle, l'objet de tant de peine, la conduite, sur-tout, qu'ils eurent envers moi de mon vivant. Ces recherches bien faites, je consens, je le déclare, puisque vous voulez me

juger ſans m'entendre, que vous jugiez entr'eux & moi ſur leur propre production.

(L'Adreſſe de cette Lettre étoit):

A tout François aimant encore la juſtice & la vérité.

(Derrière la Lettre étoit écrit):

Je ſuis fâché de ne pouvoir complaire à Madame la Comteſſe; mais je ne fais point les honneurs de l'Homme qu'elle eſt curieuſe de voir, & jamais il n'a logé chez moi; le ſeul moyen d'y être admis, de mon aveu, pour quiconque m'eſt inconnu, c'eſt une réponſe cathégorique à ce Billet.



LETTRE II.

DE LA COMTESSE DE SAINT ***

A J. J. ROUSSEAU.

A QUOI pourrai-je comparer la douleur que j'ai éprouvée, en lisant votre triste, mais précieux Écrit, qu'à l'amertume que le bruit de vos infortunes a répandu dans mon ame? Non, sans doute, les noms touchans de *douce*, de *bonne*, d'*honnête*, ne sont plus faits pour la Nation Françoise; il lui suffisoit de méconnoître le bonheur de vous posséder, pour cesser de les mériter: mais lorsqu'aulieu des autels qu'elle vous devoit, elle vous accable d'outrages, les épithètes les plus infâmes sont encore trop foibles pour la caractériser. Je suis loin, vous le voyez, de chercher à l'excuser. Eh! qui moins que moi est fait pour l'entreprendre, moi qui me suis vue, &

qui ſuis encore..... mais l'hiſtoire de mes peines & de mes malheurs eſt inutile. Eh ! que ſont-ils, d'ailleurs, auprès des injuſtices dont vous êtes la victime, quelques grandes qu'elles ſoient! Cependant je dois le dire, toute la Nation n'eſt pas également aveugle & atroce. J'ai, depuis deux ans, parcouru une grande partie de la France, & par-tout j'ai rencontré des Gens qui vous admiroient, qui honoroient votre caractère, vos vertus & vos principes. J'en ai même trouvé, qui, voyant la vérité par vos yeux, ſe diſoient heureux & vertueux par vous. Ah ! Monſieur, que ne pouvez-vous connoître tous les heureux que vous faites ! Ce ſpectacle, ſi j'en crois mon cœur, rameneroit peut-être la joie dans le vôtre : pourquoi tout le bien que vous faites n'eſt-il pas connu de vos ennemis ? Mais il l'eſt, & il vous vange, & vous, toujours plus grand, à meſure que vous êtes plus

malheureux, vous les béniſſez, vous *priez le Ciel d'éloigner d'eux toute erreur & tout mal.* Ah! permettez-moi de reſpirer : tant de vertu m'accable : mon eſprit, qui eſt incapable de la comprendre, l'adore, & ſe taît. Me pardonnerez-vous neanmoins, ſi j'oſe... non! vous ne vous en offenſerez pas, vous êtes trop généreux, & pour être ſi fort au-deſſus des autres Humains, vous n'en ſerez pas moins indulgent. Comment ſe peut-il que vous ſouhaitiez toutes ſortes de biens aux François, & que vous refuſiez à une Françoiſe, qui, par ſes ſentimens pour vous, doit-être diſtinguée de la foule coupable, celui de vous voir une fois, & que vous mettiez ce bonheur à un prix qu'il lui eſt impoſſible d'atteindre. En effet, demander une réponſe *cathégorique* à une Femme, qui, pour ſavoir la ſignification de ce mot, a été obligée de recourir au Dictionnaire, n'eſt-ce pas lui demander une choſe

impoſſible ? Mais encore une fois, pardonnez-moi la foibleſſe de mes raiſonnemens : je m'égare, & je prends le ſeul parti qui me convienne, celui de reſpecter vos raiſons. En vous voyant, je n'avois à vous offrir que les témoignages de la plus vive reconnoiſſance, du plus tendre reſpect, de la plus profonde vénération : mes intentions étoient pures comme mon ame : j'oſe croire encore que vous ne dedaignerez point l'hommage que je vous en fais ici, ni le ſerment de n'avoir jamais pour Maître, pour règle & pour guide que vous, vos exemples & vos Ouvrages. C'eſt avec ces diſpoſitions que j'ai, &c.

P. S. On m'avoit trompée, ſans doute, quand on m'avoit dit que vous copiiez de la Muſique : je ſuis fâchée de cette mépriſe, je vous en demande pardon : accordez-le auſſi à l'indiſcrétion que j'ai encore de troubler votre

retraite par cette Lettre. Je n'ai pu résister à l'envie de vous dire que, malgré votre rigueur, vous n'en serez pas moins l'homme que j'honorerai le plus. Si j'osois espérer que vous poussiez l'indulgence jusqu'à m'honorer encore d'une réponse, vous n'en seriez pas plus importuné, & vous mettriez le comble à mes vœux. J'enverrai demain chez vous sur les deux heures, voir si vous aurez eu cette complaisance.



RÉPONSE
DE J. J. ROUSSEAU.

Jeudi 23 Mai 1776.

J'AI eu d'autant plus de tort, Madame, d'employer un mot qui vous étoit inconnu, que je vois par la réponse dont vous m'avez honoré, que, même à l'aide d'un Dictionnaire, vous n'avez pas entendu ce mot. Il faut tâcher de m'expliquer.

La phrase du Billet, à laquelle il s'agit de répondre, est celle-ci : *Mais ce que je veux, & ce qui m'est dû tout au moins après une condamnation si cruelle & si infamante, c'est qu'on m'apprenne enfin quels sont mes crimes, & comment, & par qui j'ai été jugé ?*

TOUT ce que je desire ici est une ré-

ponſe à cet article. C'eſt mal à propos que je la demandois *cathégorique* : car telle qu'elle ſoit, elle le ſera toujours pour moi. Ma demeure & mon cœur ſont ouverts pour le reſte de ma vie à quiconque me dévoilera ce myſtère abominable. S'il m'impoſe le ſecret, je promets, je jure de le lui garder inviolablement juſqu'à la mort, & je me conduirai exactement, s'il l'exige, comme s'il ne m'eût rien appris. Voilà la réponſe que j'attends, ou plutôt que je deſire : car, depuis long-tems, j'ai ceſſé de l'eſpérer.

CELLE que j'aurai vraiſemblablement, ſera la feinte d'ignorer un ſecret qui, par le plus étonnant prodige, n'en eſt un que pour moi ſeul dans l'Europe entière. Cette réponſe ſera moins franche aſſurément ; mais non moins claire que la première : enfin le refus même de répondre, n'aura pas pour moi plus d'obſcurité. De grace,

Madame, ne vous offenſez pas de trouver ici quelques traces de défiance. C'eſt bien à tort que le Public m'en accuſe: car la défiance ſuppoſe du doute, & il ne m'en reſte plus à ſon égard. Vous voyez par les explications dans leſquelles j'oſe entrer ici, que je procède au vôtre avec plus de réſerve, & cette différence n'eſt pas deſobligeante pour vous. Cependant, vous avez commencé avec moi, comme tout le monde, & les louanges *hyperboliques* (1) & outrées dont vos deux Lettres ſont remplies, ſemblent être le cachet particulier de mes plus ardens perſécuteurs : mais loin de ſentir en les liſant, ces mouvemens de mépris & d'indignation que les leurs me cauſent, je n'ai pu me défendre d'un vif deſir

(1) Voici encore un mot pour le Dictionnaire. Hélas! pour parler de ma deſtinée, il faudroit un Vocabulaire tout nouveau qui n'eût été compoſé que pour moi.

que vous ne leur ressemblassiez pas : & malgré tant d'expériences cruelles, un desir aussi vif entraîne toujours un peu d'espérance. Au reste, ce que vous me dites, Madame, du prix que je mets au bonheur de me voir, ne me fera pas prendre le change : je serois touché de l'honneur de votre visite, faite avec les sentimens dont je me sens digne ; mais quiconque ne veut voir que le Rhinocéros, doit aller, s'il veut, à la Foire, & non pas chez moi : & tout le persifflage dont on assaisonne cette insultante curiosité, n'est qu'un outrage de plus, qui n'exige pas de ma part une grande déférence. Voulez-vous donc, Madame, être distinguée de la foule ? c'est à vous de faire ce qu'il faut pour cela.

IL est vrai que je copie de la Musique : je ne refuse point de copier la vôtre, si c'est tout de bon que vous le dites : mais cette vieille Musique a

tout l'air d'un prétexte, & je ne m'y prête pas volontiers là-dessus : néanmoins votre volonté soit faite. Je vous supplie, Madame la Comtesse, d'agréer mon respect.

J. J. ROUSSEAU.



RÉPLIQUE

DE LA COMTESSE

A J. J. ROUSSEAU.

J'IGNOROIS, Monſieur, que d'autres m'euſſent frayé le chemin d'arriver juſqu'à vous. Celui que j'ai pris m'a paru le plus ſimple, & c'eſt pour cela que je l'ai choiſi. Combien il eſt affreux que le vrai & le faux puiſſent être ainſi confondus! mais nous ſerions trop heureux ſi toujours la vérité portoit un caractère diſtinctif. Comment, cependant, vous convaincre de celle de mes intentions? Je ne ſerois point étonnée que vous euſſiez des défiances; elles ſont naturelles à un Homme qui ſi ſouvent a été la dupe de ſa bonne-foi. Mais elles ſont inutiles avec moi, ſoyez en bien perſuadé; elle ne ſerviroient qu'à m'humilier. En effet, ſerait-ce pour vous

nuire que je chercherois à vous voir? Non! vous ne le croyez pas. De quelque nuage que ſoit enveloppée la vérité, vous en connoiſſez trop bien le langage, pour ne pas le reconnoître dans ce que j'ai l'honneur de vous dire. Je ſuis étonnée de ce que vous ayiez trouvé de l'hyperbole dans mes expreſſions. S'il eſt vrai qu'il y en ait, il faut néceſſairement que mon cœur ſoit hyperbolique; car je vous proteſte, de la meilleure foi du monde, qu'il me les a toutes dictées. Vous voyez que je me rends & ne m'entête point. Il eſt pourtant un objet ſur lequel je ne ſaurois être auſſi facile. Oh! pour cela, j'ai vu, j'ai été témoin; mais ces matières vous déplaiſent, & je finis.

QUANT à la queſtion, Quels ſont vos crimes, & quels ſont vos Juges? Je ne reviens pas d'avoir été ſi longtems à la réſoudre (1). Vos crimes ſont

(1) Grace pour l'hyperbole; car il faut répondre.

vos

vos talens, vos lumières, & ſur-tout vos vertus. Vos Juges ſont les Jaloux, les Aveugles & les Coupables. Pour ce qui eſt des autres détails, c'eſt encore avec la plus grande ſincérité que je vous jure les ignorer tous; & vous ne me ſoupçonneriez point d'artifice, ſi vous ſaviez quel eſt le genre de vie ſimple & uni que je mène : éloignée de toute intrigue, comment aurois-je pu apprendre un tiſſu d'horreurs, dont, ſans doute, les Auteurs ſont trop intéreſſés à cacher la trame.

A l'égard de la ridicule curioſité, dont vous avez été l'objet, ce n'eſt pas non plus elle qui me guide. Je vous l'ai déjà dit, je n'ai eu d'autres vues que celle de vous offrir ma reconnaiſſance. Vos leçons m'ont rendue, au moins, en partie, à mes devoirs, me les ont fait aimer, & par eux j'ai trouvé la paix. Voilà les bienfaits que je voulois mettre à vos pieds. Je ne me ſuis point

dissimulée combien cet hommage étoit au-dessous de vous ; mais j'ai espéré que votre sensibilité en rempliroit l'espace. Voilà la peinture fidelle de mes sentimens. Cependant, comme elle pourroit encore ressembler à beaucoup d'autres, & qu'il est impossible, si je n'ai pas encore le bonheur de vous persuader que vous n'ayiez quelque répugnance à me recevoir, je sacrifie moi-même le plaisir de vous voir, s'il doit vous coûter la moindre complaisance. Je ne veux pas non plus abuser de celle que vous avez eue de m'écrire deux fois. Un oui ou un non me suffisent, & ne craignez pas de vous expliquer aussi laconiquement. Les complimens sont aussi éloignés de mon caractère que du vôtre : d'ailleurs, mes sentimens présens ne pourroient ni s'en accroître, ni diminuer : ils seront toute ma vie les plus sincères & les plus respectueux.

LETTRE DE J. J. ROUSSEAU A UN JEUNE HOMME,

Qui demandoit à s'établir à Montmorency, pour profiter de ses leçons.

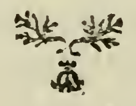
VOUS ignorez, Monſieur, que vous écrivez à un pauvre Homme accablé de maux, & de plus, fort occupé, qui n'eſt guères en état de vous répondre, & qui le ſeroit encore moins d'établir avec vous la ſociété que vous lui propoſez. Vous m'honorez, en penſant que je pouvois vous y être utile, & vous êtes louable du motif qui vous l'a fait deſirer : mais ſur le motif même, je ne vois rien de moins néceſſaire que de venir vous établir à Montmorency. Vous n'avez pas beſoin d'aller chercher ſi loin les principes de la Morale. Ren-

trez dans votre cœur, & vous les y trouverez; & je ne pourrai rien vous dire à ce ſujet, que ne vous diſe encore mieux votre conſcience, quand vous la voudrez conſulter. La Vertu, Monſieur, n'eſt pas une ſcience qui s'apprend avec tant d'appareil; pour être vertueux, il ſuffit de vouloir l'être; & ſi vous avez bien cette volonté, tout eſt fait; votre bonheur eſt décidé. S'il m'appartenoit de vous donner des conſeils, le premier que je voudrois vous donner, feroit de ne point vous livrer à ce goût que vous dites avoir pour la vie contemplative, & qui n'eſt qu'une pareſſe de l'âme, condamnable à tout âge, & ſur-tout au vôtre. L'Homme n'eſt point fait pour méditer, mais pour agir; la vie laborieuſe que Dieu nous impoſe, n'a rien que de doux au cœur de l'Homme-de-bien, qui s'y livre, en vue de remplir ſon devoir, & la vigueur de la jeuneſſe ne vous a pas été donnée pour la perdre à d'oiſives con-

templations. Travaillez donc, Monſieur, dans l'état où vous ont placé vos Parens & la Providence. Voilà le premier précepte de la Vertu que vous voulez ſuivre; & ſi le ſéjour de Paris, joint à l'emploi que vous rempliſſez, vous paroît d'un trop difficile alliage avec elle, faites mieux, Monſieur, retournez dans votre Province, allez vivre dans le ſein de votre Famille, ſervez, ſoignez vos vertueux Parens, c'eſt-là que vous remplirez véritablement les ſoins que la Vertu vous impoſe; une vie dure eſt plus facile à ſupporter en Province, que la Fortune à pourſuivre à Paris, ſur-tout quand on ſait, comme vous ne l'ignorez pas, que les plus indignes manéges y ſont plus de Fripons gueux, que de Parvenus. Vous ne devez point vous eſtimer malheureux de vivre comme fait Monſieur votre Pere; & il n'y a point de ſort que le travail, la vigilance, l'innocence & le contentement de ſoi ne

rendent ſupportable, quand on s'y ſoumet en vue de remplir ſon devoir. Voilà, Monſieur, des conſeils qui valent tous ceux que vous pourriez venir prendre à Montmorency. Peut-être ne feront-ils pas de votre goût, & je crains que vous ne preniez pas le parti de les ſuivre, mais je ſuis ſûr que vous vous en repentirez un jour. Je vous ſouhaite un ſort qui ne vous force jamais à vous en ſouvenir. Je vous prie, Monſieur, d'agréer mes ſalutations très-humbles.

J. J. ROUSSEAU.



LETTRE

A J. J. ROUSSEAU.

JE ſuis, Monſieur, celui qui ai été vous voir l'autre jour. Je n'y retourne pas, quoique j'en meure d'envie ; mais vous n'aimez ni les empreſſés, ni les empreſſemens ; penſez à ce que je vous ai propoſé. On ne ſait pas lire dans mon pays ; vous ne ſerez ni admiré, ni perſécuté. Vous aurez la clef de mes Livres & de mes Jardins ; vous m'y verrez, ou vous ne m'y verrez pas. Vous y aurez une très-petite Maiſon-de-campagne à vous ſeul, à un quart de lieue de la mienne. Vous y planterez, vous y ſemerez tout ce que vous voudrez.—J. B. & ſon eſprit ſont venus mourir en Flandre, mais il ne faiſoit que des Vers. Que J. J. & ſon génie viennent y vivre ; que ce ſoit chez moi, ou plutôt chez lui, que vous conti-

nuiez *vitam impendere vero*. Si vous voulez encore plus de liberté, j'ai un très-petit coin de terre qui ne dépend de perſonne, mais le Ciel y eſt très-beau, l'air y eſt pur, ce n'eſt qu'à 80 lieues d'ici; je n'y ai point d*** ni de *** mais j'y ai les meilleurs moutons du monde. — J'ai des Mouches à miel à l'autre Habitation que je vous offre. Si vous les aimez, je les y laiſſerai; ſi vous ne les aimez pas, je les transferrai ailleurs; leur République vous traitera mieux que celle de *** à qui vous avez fait tant d'honneur & à qui vous auriez fait tant de bien. —Je n'aime, comme vous, ni les Trônes ni les Dominations. Vous ne regnerez ſur perſonne; perſonne ne regnera ſur vous. Si vous acceptez mes offres, Monſieur, j'irai vous chercher & vous conduire moi-même au *Temple de la Vertu*. Ce ſera le nom de votre demeure; mais nous ne l'appellerons pas comme cela, j'épargnerai à votre modeſtie tous les

triomphes que vous méritez. Si tout cela ne vous convient pas, prenez, Monsieur, que je n'ai rien dit; je ne vous verrai pas, mais je continuerai de vous lire & de vous admirer, sans vous le dire.

Distyque sur J. J. Rousseau.

Son esprit exerça cruellement son cœur;
On lui vendit la gloire au prix de son bonheur.

Par P. SYLVAIN M***.

FIN.

TABLE.

Fin de la Table.